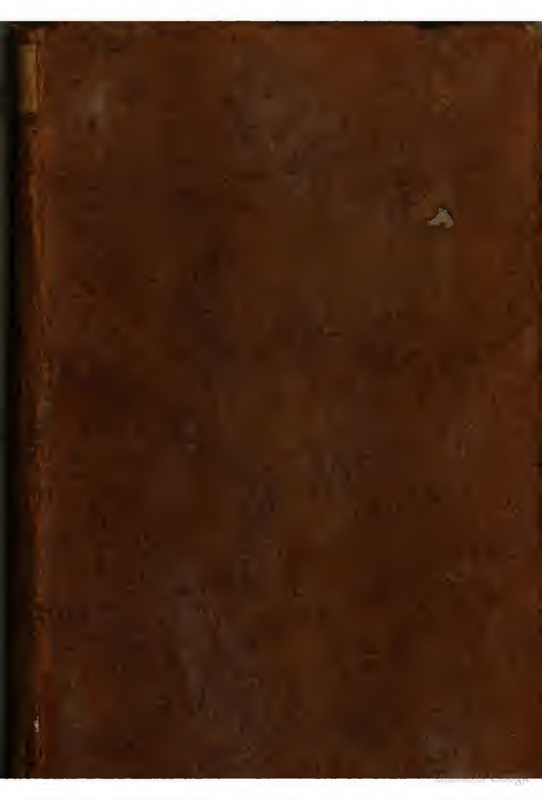
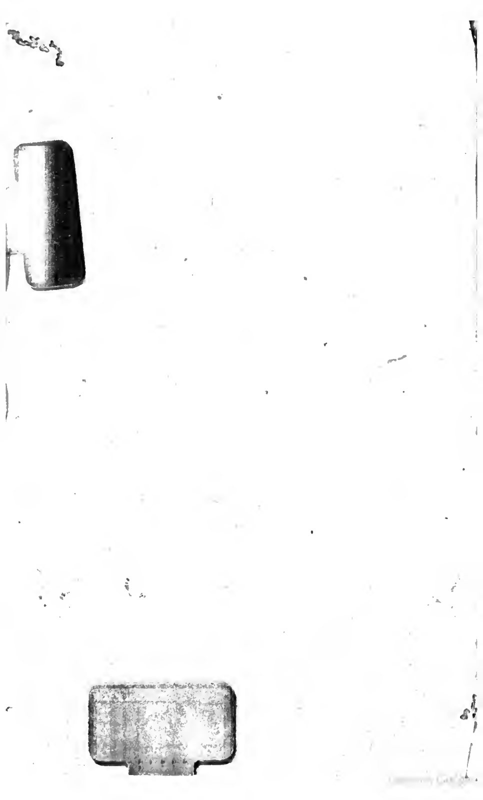
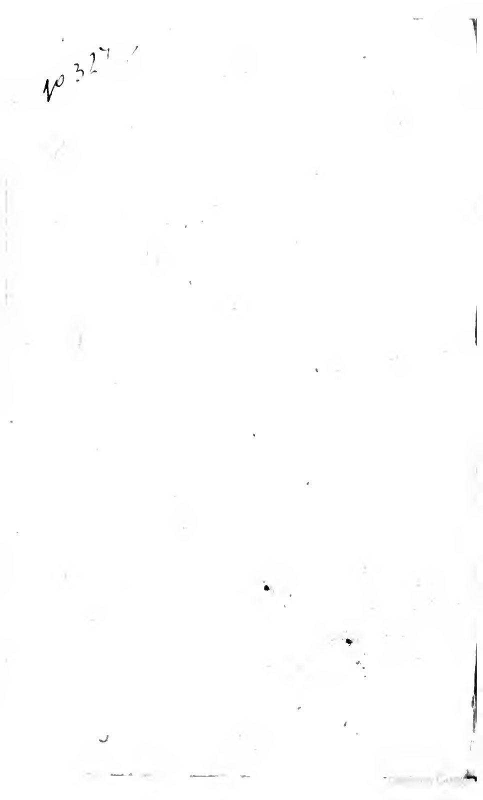






# THÉATRE

DE

# P. CORNEILLE.

TOME VIII.

# THÉATRE
## DE
# P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME HUITIÈME.

---

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

# DON SANCHE
## D'ARRAGON,
### COMÉDIE HEROIQUE
EN CINQ ACTES.

1650.

# PRÉFACE
## DU COMMENTATEUR.

Ce genre purement romanesque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, et de tout ce que fait l'ame de la tragédie, fut en vogue avant *Corneille. Don Bernard de Cabrera, Laure persécutée*, et plusieurs autres pièces sont dans ce goût; c'est ce qu'on appelait *comédie héroïque*, genre mitoyen qui peut avoir ses beautés. La comédie de l'*Ambitieux*, de *Destouches*, est à peu près du même genre, quoique beaucoup au dessous de *Don Sanche d'Arragon*, et même de *Laure*. Ces espèces de comédies furent inventées par les Espagnols. Il y en a beaucoup dans *Lopes de Vega*. Celle-ci est tirée d'une pièce espagnole, intitulée *El palacio confuso*, et du roman de *Pélage*.

Peut-être les comédies héroïques sont-elles préférables à ce qu'on appelle la *tragédie bourgeoise*, ou la *comédie larmoyante*. En effet, cette comédie larmoyante, absolument privée de comique, n'est au fond qu'un monstre né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique.

Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser par des aventures bourgeoises attendrissantes : il n'a pas le don du comique; il cherche à y suppléer par l'intérêt : il ne peut s'élever au cothurne; il rehausse un peu le brodequin.

Il peut arriver sans doute des aventures trés-funestes à de simples citoyens; mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraine celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme *Pompée*; mais la mort de *Pompée* fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois.

Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le style de *Mithridate*, il n'y a plus de convenance; si vous représentez une aventure terrible d'un homme du commun en style familier, cette diction familière convenable au personnage ne l'est plus au sujet. Il ne faut point transporter les bornes des arts; la comédie doit s'élever, et la tragédie doit s'abaisser à propos; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature.

*Corneille* prétend que le refus d'un suffrage illustre fit tomber son *Don Sanche*. Le suffrage qui lui manqua fut celui du grand *Condé*. Mais *Corneille* devait se souvenir que les dégoûts et les critiques du cardinal de *Richelieu*, homme plus accrédité dans la littérature que le grand *Condé*, n'avaient pu nuire au *Cid*. Il est plus aisé à un prince de faire la guerre civile, que d'anéantir un bon ouvrage. *Phèdre* se releva bientôt, malgré la cabale des hommes les plus puissans.

Si *Don Sanche* est presque oublié, s'il n'eut jamais un grand succès, c'est que trois princesses amoureuses d'un inconnu débitent les maximes les

plus froides d'amour et de fierté ; c'est qu'il ne s'agit que de savoir qui épousera ces princesses ; c'est que personne ne se soucie qu'elles soient mariées ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les pièces suivantes de *Corneille*, du style froid et entortillé des mauvais romans de ce temslà. Vous ne verrez jamais les sentimens du cœur développés avec cette noble simplicité, avec ce naturel tendre, avec cette élégance qui nous enchante dans le quatrième livre de *Virgile*, dans certains morceaux d'*Ovide*, dans plusieurs rôles de *Racine*; mérite que depuis *Racine* personne n'a connu parmi nous, dont aucun auteur n'a approché en Italie depuis le *Pastor fido*; mérite entièrement ignoré en Angleterre, et même dans le reste de l'Europe.

*Corneille* est trop grand par les belles scènes du *Cid*, de *Cinna*, des *Horace*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, etc., pour qu'on puisse le rabaisser en disant la vérité. Sa mémoire est respectable, la vérité l'est encore davantage. Ce commentaire est principalement destiné à l'instruction des jeunes gens. La plupart de ceux qui ont voulu imiter *Corneille*, et qui ont cru qu'une intrigue froide, soutenue de quelques maximes de méchanceté qu'on appelle politique, et d'insolence qu'on appelle grandeur, pourraient soutenir leurs pièces, les ont vu tomber pour jamais. *Corneille* suppose toujours dans tous les examens de ses pièces, de-

puis *Théodore* et *Pertharite*, quelque petit défaut qui a nui à ses ouvrages; et il oublie toujours que le froid, qui est le plus grand défaut, est ce qui les tue.

La grandeur héroïque de *Don Sanche* qui se croit fils d'un pêcheur, est d'une beauté dont le genre était inconnu en France; mais c'e t la seule chose qui pût soutenir cette pièce, indigne d'ailleurs de l'auteur de *Cinna*. Le succès dépend presque toujours du sujet. Pourquoi *Corneille* choisit-il un roman espagnol, une comédie espagnole pour son modèle, au lieu de choisir dans l'histoire romaine et dans la fable grecque?

C'eût été un très-beau sujet qu'un soldat de fortune, qui rétablit sur le trône sa maîtresse et sa mère sans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel sujet tout fût grand et intéressant.

A MONSIEUR

# DE ZUILICHEM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE

DE MONSEIGNEUR

# LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

*Voici un poëme d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connoissez l'humeur de nos François ; ils aiment la nouveauté, et je hasarde* non tam meliora quam nova *sur l'espérance de les mieux divertir. C'étoit l'humeur des Grecs dès le tems d'Æschyle,*

. . . . . . . . . . . Apud quos
Illecebris erat, et grata novitate morandus
Spectator. . . . . . . . . . . . .

*Et si je ne me trompe, c'étoit aussi celles des Romains.*

Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas,
Nec minimum meruere decus vestigia græca
Ausi deserere ? . . . . . . . . . .

*Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite, je me suis trouvé fort embarassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon homme Plaute, qui n'y cherchoit point d'autre finesse; parce qu'il y a des dieux et des rois dans son Amphitryon, il veut que c'en soit une; et parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là : et j'ose m'imaginer que*

*ceux qui ont restreint cette sorte de poëme aux personnes illustres, n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue, qu'il n'y avoit que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidens de sa vie, et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant, ni tout bon; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver: et je ne vois point que cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils n'aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes, et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les évènemens qu'elle traite; et comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne séroient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce*

*qu'il veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter, et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'étoit qu'un paysan de Leutres, soit moins digne d'elle, que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas.*

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

*Je dirai plus, monsieur; la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourroit être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus*

*grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport, qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice, ce qui ne se rencontre pas toujours? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure,* à simili, *que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous en proposons quelque aventure qui ne s'éleve point au dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poëme dramatique. Voilà, monsieur, bien du discours dont il n'étoit pas besoin pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à Don Sanche. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne*

*vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que Don Sanche est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient, ou rois, ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucun risque. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelques supercheries. Le mépris qu'ils en font sur l'incertitude de son origine ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change en respect, si tôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine; et quand même elle s'achèveroit par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable, ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il y a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses,*

Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines;

*mais nous ne voyons autre chose dans les comédies, que des amans qui vont mourir s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment; et de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique; on ne peut dire qu'ils aillent au dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais en cet état même il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habilloit de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs : celui-ci soutient sa disgrace avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion pour son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle n'arrive; mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, et se peut ranger* inter communia utriusque drammatis, *aussi-bien que la reconnoissance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; et se produisant par une prompte application que la vue de ses*

*malheurs nous fait faire sur nous-mêmes; elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin, je ne vois rien en ce poëme qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroès, qui l'appelle simplement* un art de louer. *En ce cas, nous ne lui pourrons dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toute sorte d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse, et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurois mauvaise grace de me prévaloir d'un auteur arabe que je ne connois que sur la foi d'une traduction latine; et puisque sa paraphrase abrége le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque tems sur ce que je n'y voyois rien qui pût émouvoir à rire : cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il étoit aussi de son essence; et je*

*serois encore dans ce scrupule, si je n'en avois été guéri par votre M. Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que* movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus. *Après l'autorité d'un si grand homme, je serois coupable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète d'*héroïque, *pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourroit sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais après tout, monsieur, ce n'est qu'un intérim, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement; et si vos Elzéviers se saisissent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces, sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations. Elles flotteront jusque-là;*

*et si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en consolerai fort aisément, parce que je suis très-assuré que vous ne sauriez m'en ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse, c'est celle d'être toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble, et très-
obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

# ARGUMENT

## DE DON SANCHE

### D'ARRAGON.

Don Fernand, roi d'Arragon, chassé de ses états, par la révolte de don Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avoit plus sous son obéissance que la ville de Catalaïud, et le territoire des environs, lorsque la reine dona Léonor sa femme accoucha d'un fils qui fut nommé don Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par don Raymon de Moncade son confident, afin de le faire mourir secrètement. Ce cavalier trouvant dans le village de Rubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il étoit; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Arragon le feroient grand, lorsqu'elle lui feroit présenter par lui un petit écrin, qu'en même tems il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre, si bien que revenant au bout d'un an, il prit ai-

sément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avoit fait porter son fils; et tout ce qu'elle en tira après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnoîtroit un jour quand on lui présenteroit cet écrin, où il avoit mis leurs deux portraits avec un billet de sa main, et quelques autres pièces de remarque : mais, voyant qu'elle continuoit toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il étoit mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Arragon, et de se réfugier en Castille. Elle exécuta ses ordres, et y accoucha d'une fille, nommée dona Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jenne prince don Sanche, qui se croyoit fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parens, et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avoit de grandes guerres contre les Maures ; et de peur d'être connu pour ce qu'il

pensoit être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avoit laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi don Alfonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille ; mais comme ce monarque étoit prêt de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine dona Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Arragon dona Elvire, que l'admiration de ses belles actions avoit portées toutes deux jusqu'à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant prêts de former une guerre civile pour ce sujet, les état du royaume la supplient de choisir un mari pour éviter les malheurs qu'ils prévoient devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connoissant pas assez particu-

lièrement le mérite de ses prétendans, et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment don Manrique de Lare, don Lope de Gusman, et don Alvare de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse dona Elvire, eût cru faire une lâcheté, et offenser la reine, s'il eut rejeté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Arragonois ennuyés de la tyrannie de don Garcie et de don Ramire son fils, les chassent de Sarragosse; et les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenoit. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, don Raymon qu'ils y tenoient prisonniers depuis six ans, apprend à ces peuples que don Sanche leur prince étoit vivant, et part aussitôt pour le chercher à Rubierça, où il apprend que le pêcheur qui le croyoit son fils, l'avoit perdu depuis huit ans, et l'étoit allé

chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avoit eues par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Maures : il pousse aussitôt de ce côté-là, et joint les députés comme ils étoient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince de don Sanche ; après quoi la reine dona Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses états lui avoient nommés ; et don Alvare en obtient la princesse donna Elvire, qui, par cette reconnoissance, se trouve être sa sœur.

## ACTEURS.

DONA ISABELLE, reine de Castille.

DONA LÉONOR, reine d'Arragon.

DONA ELVIRE, princesse d'Arragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, chevalier inconnu qui se trouve être don Sanche, roi d'Arragon.

DON RAYMON DE MONCADE, favori du défunt roi d'Arragon.

DON LOPE DE GUSMAN,<br>
DON MANRIQUE DE LARE,<br>
DON ALVAR DE LUNE, } grands de Castille.

*La scène est à Valladolid.*

DON SANCHE D'ARRAGON.

# DON SANCHE D'ARRAGON.

## ACTE PREMIER.

### SCENE I.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Après tant de malheurs, enfin le ciel propice 1)
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice.
Notre Arragon pour nous presque tout révolté
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,

1) *Après tant de malheur, etc.* On a déjà observé qu'il ne faut jamais manquer à la grande loi de faire connoître d'abord ses personnages, et le lieu où ils sont. Voilà une mère et une fille dont on ne connaît les noms que dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner? comment savoir que la scène est à Valladolid? On ne sait pas non plus qu'elle est cette reine de Castille dont on parle. Si votre sujet est grand et connu comme la mort de *Pompée,* vous pouvez tout d'un coup entrer en matière, les spectateurs sont au fait, l'action commence dès le premier vers sans obscurité : mais si les héros de votre pièce sont tous nouveaux pour les spectateurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs intérêts, l'endroit où ils parlent.

Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines;
Et par ses députés qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour 1) éclatant.
Comme nous la Castille attend cette journée,
Qui lui doit de sa reine assurer l'hymenée :
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux;
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance :
Le trouble règne encore où vous devez régner :
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille, 2)
Que l'avis d'une mère, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauroient bien mieux que nous assurer vos états,
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amans dignes de vous :
On aime votre sceptre, on vous aime, et sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune 3)
Vous aima dans l'exil, et durant l'infortune.

1) Il semble par la phrase que ce soit l'exil qui retourne. La diction est aussi obscure que l'exposition.

2) . . . . *Au retour de Castille*, n'est pas plus français que le retour de l'exil, et est beaucoup plus obscur.

3) *Le comte don Alvar qui aima donna Elvire sur tous*, est bien moins français encore.

Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez est bien digne de lui. 1)

D. ELVIRE.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paroître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix;
Et comme ses rivaux lui cèdent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite:
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Arragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître?
Montons de grace au trône, et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaissez trop; une secrette flame 2)
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre ame:
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais son sang que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément....

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement;

1) . . . *Lui* ne se dit jamais des choses inanimées à la fin d'un vers, cela paraît une bizarrerie de la langue; mais c'est une règle.

2) Une secrette flâme qui fait un choix!

Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache ;
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadêmes, 1)
Sans qu'aucun les connût, sans se connoître eux-mêmes ?

D. LÉONOR.

Quoi ! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez ?

D. ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance ;
Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité je l'aime et le caresse ; 2)
En cette qualité ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus :
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :
Il a trop de vertu pour être téméraire ;

1) On ne dit point *gagner des diadêmes ;* c'est peut-être encore une bizarrerie.

2) *Carlos* en qui tant de vaillance arrache l'estime et la bienveillance ; et l'innocent tribut des affections que toute la terre doit aux belles actions ; et *dona Elvire* qui l'aime et le caresse en cette qualité ! il faut avouer que voilà un amas d'expressions impropres et de fautes contre la syntaxe, qui forme un étrange style.

Et si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, et le mettre en usage!

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'au lieu de votre obéissance,
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire comme ici sa cour tout simplement?

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément;
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix:
S'y voyant sans emploi, sa grande ame inquiète
Veut bien de don Garcie 1) achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins,
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie, 2)

1) Il faudrait que ce *don Garcie* fût d'abord connu; le spectateur ne sait ni où il est, ni qui parle, ni de qui l'on parle.

2) Jeter une puissance sous des pieds!

S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la reine entre. 1)

## SCENE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flâme,
Et d'un mot sastisfaire aux plus ardens souhaits 2)
Que poussent vers le ciel vos fidelles sujets?

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,

1) . . . . . *La reine entre.* Quelle reine! rien n'est annoncé, rien n'est développé. C'est sur-tout dans ces sujets romanesques entièrement inconnus au public, qu'il faut avoir soin de faire l'exposition la plus nette et la plus précise.

J'aimerois encor mieux qu'il déclinât son nom,
Et dit je suis Oreste ou bien Agamemnon.

2) Des souhaits qu'on pousse! et madame qui va rendre heureuse la flâme!

Et fais dessus moi-même un illustre attentat, 1)
Pour me sacrifier au repos de l'état;
Que c'est un tort fâcheux et triste que le nôtre,
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre!
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
Que pour le soutenir il nous faille un époux!
A peine ai-je deux mois porté le diadême,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime;
Si toutefois sans crime, et sans m'en indigner,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte,
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte;
Et pour trancher le cours de leurs dissentions
Il faut fermer la porte à leurs prétentions:
Il m'en faut choisir un, eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Guzman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune ont un mérite rare:
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un deux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire:
On vous obéira, qui qu'il vous plaise élire. 2)

1) Et *Isabelle* qui fait un illustre attentat sur elle-même, et un sceptre qui est cru!

2) . . . . . *Qui qu'il vous plaise élire.* Cela n'est ni élégant, ni harmonieux.

Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos désirs un joug impérieux, 1)
Et dédaigne l'avis et du cœur, et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste ciel! vois ma peine et m'inspire,
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire.

## SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément,
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître:
Car enfin je suis libre à disposer de moi;
Le choix de mes états ne m'est point une loi;
D'une troupe importune il ma débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous;

1) Un joug impérieux jeté sur des désirs!

Vous m'en êtes plus chers, et plus considérables;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits:
Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux en le faisant pouvoir ne le pas faire, 1)
Et que vous avouïez, que pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière;
Votre état avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentimens,
Que par obéissance à vos commandemens.
Ce n'est point ni son choix, ni l'éclat de ma race, 2)
Qui me font, grande reine, espérer cette grace;
Je l'attends de vous seule, et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service, ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille. 3)

1) *Je veux en le faisant pouvoir ne le pas faire.* Quel vers! nous avons déjà dit qu'on doit éviter ce mot *faire* autant qu'on le peut.

2) *Ce n'est point. . . .* est ici un solécisme, il faut *ce n'est ni son choix.*

3) . . . . *Au moindre de Castille.* C'est un barbarisme, il faut, *au moindre guerrier, au moindre gentilhomme de la Castille.* La plus grande faute est que cela n'est pas vrai. Elle ne peut choisir le moindre sujet de la Castille.

C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer;
Mais vous nous permettez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;
Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine,
Que vous laisser borner, c'est vous-même affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir:
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendroit les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos états aussi-bien que de vous.
Pour moi qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu roi daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flâme, et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère, et quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument,
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux part faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame....

D. ISABELLE.

C'est assez; que chacun prenne place.

( *Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil; et après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présens se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos y voyant une place vide s'y veut seoir, et don Manrique l'en empêche.* )

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos; d'où vous vient cette audace? 1)

1) *Tout beau, tout beau. . . .* pourrait être ailleurs bas et familier; mais ici je le crois très-bien placé, cette manière de parler est assez convenable d'un seigneur très-fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singulière et intéressante, inconnue jusque-là au théâtre. Elle donne lieu très-naturellement à *Carlos*

Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.
J'en avois pour témoin le feu roi votre frére,
Madame, et par trois fois.....

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire 1)
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne la suis pas; 2)

de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir produit presque toujours de belles choses.

1) .... *Faire* est ici plus supportable; mais il n'est que supportable. *Racine* n'aurait jamais dit nous vous avons vu faire.

2) ..... *Et je ne la suis pas.* Elle devrait certainement le savoir; *Carlos* est à sa cour, *Carlos* a fait des actions connues de tout le monde, il a sauvé la Castille, et elle dit qu'elle n'en sait rien! Il était aisé de sauver cette faute, et la reine qui a de l'inclination pour *Carlos* pouvait prendre un autre tour. Observez qu'il faut, *et je ne le suis pas.* S'il y avait là plusieurs reines, elle dirait, *nous ne le sommes pas;* et

Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques, 1)
De les savoir connoître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre. 2)

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre:
Nous aurons tems pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat, je fais gloire de l'être;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendard de Castille à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé:
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille;
Et rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans 3) l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,

non, *nous ne les sommes pas*. Ce *le* est neutre; on a déjà fait cette remarque; mais on peut la répéter pour les étrangers.

1) . . . . *Rendre de dignes marques*. C'est un barbarisme.

2) *Je ne me croyois pas être ici*. . . . c'est un solécisme; il faut, *je ne croyais pas être ici*.

3) On a déjà fait voir combien *dedans* est vicieux,

Quand tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je lui fis si long-tems bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémiroit sans moi dans les prisons du Maure.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur, et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont 1) le feu roi me promit récompense,
Mais la mort le surprit comme il la résolvoit.

D. ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devoit;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne.2)

et sur-tout quand il s'agit d'une province; c'est alors un solécisme.

1) *Voilà dont.* .... c'est un solécisme; il faut, *voilà les services, les exploits, les actions dont.*

2) ..... *Et je vous la fais bonne* est trop trivial, c'est le style des marchands.

Seyez-vous, et quittons ces petits différens.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parens.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame, et s'il en faut notre reconnoissance,
Nous avoûrons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre sans lui nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur sans l'éclat de la race
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux, 1)
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux:
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais pour en quelque sorte 2) obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits,
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon pére.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

1) *Se pare qui voudra du nom de ses aïeux.* Cette tirade était digne d'être imitée par *Corneille*, et l'on voit que si elle n'était pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que *mon bras est mon père* est trop forcé.

2) *Mais pour en quelque sorte. . . . .* Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni d'adverbe entre deux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe.

D. ISABELLE.

Hé bien! je l'ennoblis,
Quelle que soit sa race, et de qui qu'il 1) soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot, de grace.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE, *à Carlos.*

Hé bien! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Pennafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame?
(*Don Manrique et don Lope se lèvent, et Carlos se sied.*)

D. MANRIQUE,

Achevez, achevez, faites-le roi, madame:
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystère;
Et ces nouveaux sermens qu'il nous a fallu faire,
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.

1) . . . . *De qui qu'il.* Il faut éviter soigneusement ces cacophonies. On a déjà remarqué cette faute.

Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré,
Je suis prêt d'obéir, et loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains, et vous, et votre empire.
Je sort avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, insolent, votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne,
Et pour la dementir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses états elle veut demeurer, 1)
Que vous tenez encor même rang dans son ame,
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flâme,
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux, 2)
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie....

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie; 3)
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.

1) . . . . *Demeurer au choix* est un barbarisme; il faut, *s'en tenir au choix*, ou *demeurer attaché au choix des états.*

2) Le zèle injurieux d'un excès de flâme!

3) *Faire de fausse modestie*, barbarisme et solécisme; il faut, *n'affectez point ici de fausse modestie.* Mais il ne s'agit pas ici de *modestie* quand *Manrique* parle d'antipathie. C'est jouer au propos interrompu.

Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal, et quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi:
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison,
Que moi qui n'en connois que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, 1) et la donnez pour marque
Au plus digne des trois, que j'en fasse un monarque; 2)
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour.
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne,
Recevra sur le champ ma main et ma couronne.
Allons, reines, allons, et laissons-les juger
De quel côté l'amour avoit su m'engager.

1) La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Astrate. Cela est tout espagnol.

2) . . . . *Donnez-la pour marque que j'en fasse un monarque*, barbarisme et solécisme.

## SCENE IV.

### D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

Hé bien! seigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
Quittez ces contre-tems de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons, ni prions, et demeurons amis.
Je sais ce que la reine en mes mains a remis;
J'en userai fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux,
Je serois téméraire, et m'en sens incapable,
Et peut-être quelqu'un m'en tiendroit récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner;
Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadême;

Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur ;
Et je le garde....

D. LOPE.

A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur. 1)
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine,
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre, et du tems, et du lieu,
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

## SCENE V.

### D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

1) . . . *A qui Carlos!* . . . *à mon vainqueur.* Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pièces espagnoles. Mais ces grands traits de lumière qui percent l'ombre de tems en tems, ne suffisent pas ; il faut un grand intérêt ; nulle langueur ne doit l'interrompre ; les raisonnemens politiques, les froids discours d'amour le glacent ; et les pensées recherchées, les tours forcés l'affaiblissent.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat !

D. LOPE.

Des généraux d'armée
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez pas si bas un si vaillant guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'à voulu la reine.

D. LOPE.

La reine qui nous brave, et sans égard au sang
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang?

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables;
Ils font comme il leur plaît, et défont nos semblables. 1)

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,

1) Cela n'était pas vrai, dans ces tems-là, un roi de Castille ou d'Arragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré.

Qu'elle espère par là faire approuver son choix;
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois;
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore;
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort, mais y prétendez-vous?
On dit que l'Arragon a des charmes si doux....

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux, ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter,
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte,
Nous vous irons alors le disputer sans honte:
Nous ne dédaignons point un si digne rival;
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

*Fin du premier acte.*

# ACTE SECOND.

## SCENE I. 1)

### D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère?
Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire,

1) Cette scène, et toutes les longues dissertations sur l'amour et la fierté, ont toujours un défaut, et ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théâtre que pour être ému. L'ame veut toujours être hors d'elle-même, soit par la gaieté, soit par l'attendrissement, et au moins par la curiosité. Aucun de ces buts n'est atteint, quand une *Blanche* dit à sa reine, *Vous l'avez honoré sans vous déshonorer;* et que la reine réplique, *que pour honorer sa générosité, l'amour s'est joué de son autorité, etc.*

Les scènes suivantes de cet acte sont à peu près dans le même goût, et tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun évènement qui attache, sans aucun sentiment qui intéresse.

Il y a de l'amour comme dans toutes les pièces de *Corneille :* et cet amour est froid, parce qu'il n'est qu'amour. Ces reines qui se passionnent froidement pour un aventurier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, si le spectateur ne se doutait pas que *Carlos* est autre chose qu'un soldat de

Mon cœur fait un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine.
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptres, s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?

fortune. On a condamné l'infante du *Cid*, non-seulement parce qu'elle est inutile, mais parce qu'elle ne parle que de son amour pour *Rodrigue*. On condamna de même dans son *don Sanche* trois princesses éprises d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choses que le *Cid;* et le pis de tout cela, c'est que l'amour de ces princesses ne produit rien du tout dans la pièce. Ces fautes sont des auteurs espagnols; mais *Corneille* ne devait pas les imiter.

A l'égard du style, il est à la fois incorrect et recherché, obscur et faible, dur et traînant. Il n'a rien de cette élégance et de ce piquant qui sont absolument nécessaires dans un pareil sujet.

Il faudrait charger les pages de remarques plus longues que le texte, si on voulait critiquer en détail les expressions. Les remarques sur le premier acte peuvent suffire pour faire voir aux commençans ce qu'ils doivent imiter, et ce qu'il ne doivent pas suivre. Les solécismes et les barbarismes dont cette pièce fourmille seront assez sentis. Comme *Corneille* n'avait point encore de rivaux, il écrivait avec une extrême négligence. Et quand il fut éclipsé par *Racine*, il écrivit encore plus mal.

Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE.

Je présumois tantôt que vous les alliez croire;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amans vous avez fait jurer,
Au choix de don Carlos sembloit tout préparer:
Je le nommois pour vous; mais enfin par l'issue
Ma crainte s'est trouvé heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine, et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dis que pour honorer sa générosité
Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.
D'abord par ce discours qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement essayer leur respect, 1)

1) Essayer le respect; un choix qui donne la peine; il est bien dur à qui se voit régner; l'amour à la faveur trouve une pente aisée; il est attaché à l'intérêt du sceptre; un ouvrage invisible revêtu de gloire! Que dire d'un pareil galimatias? il faut se taire et ne pas continuer d'inutiles remarques sur une pièce qu'il n'est pas possible de lire. Il y a quelques beaux morceaux sur la fin. Nous en parlerons avec d'autant plus de plaisir que nous ressentons plus de peine à être obligés

Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
Et comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques momens, choisir un peu plus tard.
J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard:
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner,
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée;
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché;
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître
Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur,
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur;
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue;
Ce torrent grossissoit rencontrant cette digue;
C'étoit plus les punir que le favoriser.
L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et l'ayant satisfait l'obliger à se taire:
Mais, hélas! en mon cœur il avoit tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui;
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadême,
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.

de critiquer toujours. C'est suivant ce principe que nous ne les reprenons qu'au cinquième acte.

Ainsi, pour appaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un roi, je l'ai fait davantage:
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois,
J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
Et que le moindre d'eux de soi-même estimable
Recevroit de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis, voilà ce que j'ai fait;
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet.
Car mon ame pour lui, quoique ardemment pressée,
Ne sauroit se permettre une indigne pensée;
Et je mourrois encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée;
Et trouve occasion dessous cette couleur
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles;
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands amoureux de mon rang
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux.

On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront:
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance;
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat, feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre:
Les reines d'Arragon pourront même m'aider.
Voici déjà Carlos que je viens de mander.
Demeure, et sois témoin avec combien d'adresse
Ma gloire de mon ame est toujours la maîtresse.

## SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi:
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux, et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous; et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite;

S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content? et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre.
Ecoutez : votre bras a bien servi l'état,
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat;
Dès que je vous fais grand, si tôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le marquis cessoit d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage,
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens:
Vous attaquez en eux ses appuis, et les miens;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même état me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête;

Vous en avez suivi la premiére chaleur;
Mais ont-ils méprisé vous, ou votre valeur?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher;
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadême,
Ce n'étoit pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire.
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux,
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point pensé que si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'état me cherchant un époux,
N'en auroit pu trouver de comparable à vous?
Ah! si je vous croyois si vain, si téméraire....

CARLOS.

Madame, arrêtez-là votre juste colére;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défends point des sentimens d'estime
Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des graces de l'esprit, et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;

Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer;
Et les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels désirs!
Je vous aime, madame, et vous estime en reine;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame sensible à ces indignes feux
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux,
Si par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre,
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire:
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amans, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître:
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne, et vous, et vos états;
Mais du moins si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte et le regret:

Et même si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos, par de muets soupirs,
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flâme;
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme;
Mais si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée:
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime;
Mais l'amour de l'état plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour:
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes;
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire....

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre, et vous, et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné;
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite,
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserois par là l'honneur de tous les quatre:
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar!

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit; mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée.
Qu'on le fasse venir, pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma défense,
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

## SCENE III.

CARLOS, *seul.*

Consens-tu qu'on diffère, honneur? le consens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illustre achète la licence?
Tu murmures, ce semble? Achève, explique-toi.
La reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point son sujet, l'Arragon m'a vu naître.
O ciel! je m'en souviens, et j'ose encor paroître!
Et je puis sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnoître le fils?
Honteuse obscurité qui seule me fait craindre!
Injurieux destin qui seul me rends à plaindre!
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer;
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.

Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
Du rang où l'on m'éléve il me montre la chute:
Lasse-toi désormais de me faire trembler;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler;
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi; la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé.
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis.... Mais voici ma véritable reine.

## SCENE IV.

### D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah, Carlos! car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumois n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la vois.
Je me consolerois toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrois sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenoit ce qu'à promis Carlos,
S'il avoit comme lui son bras à mon service.
Je venois à la reine en demander justice;
Mais puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.

Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

D. ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me garderoit parole,
Mais ce qu'il ma donné le marquis me le vole;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance,
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain:
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,
Et qui du même bras que m'engageoit sa foi
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine,
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Pennafiel, Burgos, et Santillane;
L'Arragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame;
Le changement de rang ne change point mon ame:
Mais vous trouverez bon que par ces trois défis
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie,
Attireroit sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderoit, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il auroit mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,
Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie;
Mais bien que je vous doive immoler don Garcie,
J'ai vu que vers la reine on perdoit le respect,
Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect;
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée;
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidelle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat;
Peut-être suis-je né dedans quelque autre état:
Mais par un zéle entier, et pour l'une, et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre;

Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoique engagé demain à combattre pour elle,
S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle, elle, sans vous déplaire:
Cependant je ne puis servir elle, ni vous,
Sans de l'une ou de l'autre allumer le couroux.
Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
Et tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verroit déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour:
L'ame d'un tel amant tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit floter sa pensée;
Et ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner.
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte;
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,
Que partager son ame est le plus grand des crimes,
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux;
Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;

Et comme il n'est enfin ni rigueurs, ni mépris,
Qui d'un pareil amour né soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard, en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement,
S'il en devroit attendre un plus léger supplice.
Cependant don Alvar le premier entre en lice,
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

*Fin du second acte.*

# ACTE TROISIEME.

## SCENE I.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une ame bien saine
Entreprendre un combat pour acquérir la reine?
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse:
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse;
Et je ne comprends point dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant c'est d'être amant fidelle;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise!

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? Vaincu par don Carlos;
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En serez-vous plus digne? et par cette victoire
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés par un heureux effet,
M'auroient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi,
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi,
J'en crains également l'une et l'autre fortune:
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous;
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle;

Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du tems qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez, n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte et sans confusion;
La légèreté même où tant d'honneur engage,
Est moins légèreté que grandeur de courage:
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous!

D. ALVAR.

Ah! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
J'avois cru jusqu'ici mon combat magnanime,
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoître alors qu'il me déplait,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.

Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en est dû, le tems en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant,
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,

J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;
Et je n'ai pas une ame assez basse et commune,
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle.
Je vous aurois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré.
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante;
Et soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée;
De plus constans que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, et par quelque apparence
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence.
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre, et vous perdre à regret;
Mais courir au devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie!

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?

Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces ;
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces ?
Que....

D. ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse,
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

## SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux ? la fortune, ou l'amour ?
La reine charme-t-elle auprès de done Elvire ?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit par-tout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devroit par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir long-tems hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites-donc que ce soit promptement.

## SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment;
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,

Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

## SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autrui c'est me faire une injure;
Et puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même et reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous, des trois qu'on me propose,
J'en exclus don Alvar, vous en savez la cause;
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autre feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige,
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les seuls que je veux regarder;
Mais avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine,
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits;
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris,
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise,
Qui prendroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.

Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale;
Je voudrois en tous deux voir une estime égale;
Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous;
Car ne présumez pas que je prenne un époux,
Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage,
Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage.
N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait;
Et que par cet aveu je demeure assurée
Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame, et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre et votre cœur?
Mais puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers;
Notre liberté même est due à sa vaillance;
Et quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez supplée l'obscurité du sang;
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être;
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
Qui pouvoit pour Carlos ne peut plus pour un comte;
Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte;
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE.

Il en est en vos mains des présens assez doux,
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur.
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frère,
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux, n'y consentez-vous pas?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hymenées,
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'esprits:
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix;
Et jamais....

D. ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être?
Que je puis suppléer l'obscurité du sang?

D. MANRIQUE.

Oui bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne:
S'il est d'un sort indigne, ou l'auteur, ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui:
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache!
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer?
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité de sujet, ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte....

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devait s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur;
Mais si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE.

A qui, don Lope?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre ?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amans, allez voir vos maîtresses ;
Et parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits,
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,
Et rends grace à l'état des amans qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous ?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire;
Et si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connoîtrez du moins don Lope et don Manrique;
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,

Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux ont voit si naturelles.
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre ainsi malgré son sort,
A s'approcher de vous fait encor son effort;
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une;
Nous ignorons laquelle, et vous la choisirez,
Puisqu'enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre état si doux,
Qu'affermit sous vos lois la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs par conséquent mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre état m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais sans y consentir.
Et pour vous dire tout, avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connoît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connoissance;

Et s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse; s'il l'ose.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose;
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE.

Vous-même, gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

## SCENE V.

D. ISABELLE, *seule.*

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité?
Défiance, mépris, ou générosité?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine,
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse,
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur?
Quel destin à ma flâme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre;

Et puisqu'enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

## SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu tems.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuient le diadême.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs, et des plus belles flâmes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime.
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité;
Il semble plutôt craindre une infidélité;

Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme un horreur du change.
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs ?

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse;
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire.
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire;
Et fait à mes amans ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparoître;
Et qu'une reine ingrate à l'égal de ce traître,
M'enlève, après vingt ans de réfuge en ces lieux,
Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux:
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie;
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie;
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flâme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne sais pas s'il aime, ou done Elvire, ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne.
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne.
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flâmes qu'une autre a su mieux allumer.
Je veux bien plus, qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence,
Que l'inégalité lui donne même ennui,
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui,
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que voyant ma flâme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connoît trop bien;
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre; et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence.
Faux respect, qui me brave, et veut régner sans moi!

BLANCHE.

Pour aimer done Elvire, il n'est pas encor roi.

D. ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on;
Avec les députés qu'on attend d'Arragon.
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre!
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance,
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance.
Mais s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos, ni pour vous;
Et devenant par là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur,
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie!

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

*Fin du troisième acte.*

# ACTE QUATRIEME.

## SCENE I.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir du trône, et l'amour d'une reine
Soit des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître;
Et bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux,
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux.
Heureux si l'Arragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'état plus qu'à nous;
Et tous impatiens d'en voir la force unie
Des Maures nos voisins dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

D. LÉONOR.

La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance:

D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Arragon vous sont assez connus;
Je vous en ai souvent tous deux entrenus:
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyoit déjà monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, qu'and j'accouchai d'un fils;
On le nomma don Sanche, et pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pu jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnoître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort;
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt, et me laisse une fille,
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots:
» Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable;
» Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !
» Don Raymon a pour vous des secrets importans,
» Et vous les apprendra quand il en sera temps:
» Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire,
Et jamais don Raymon ne me voulut rien dire.

Je partis sans lumière en ces obscurités;
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
( Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte! )
J'ai cru que du secret le tems étoit venu,
Et que don Sanche étoit ce mystère inconnu,
Qu'il l'amenoit ici reconnoître sa mère.
Hélas, que c'est envain que mon amour l'espère!
A ma confusion ce bruit s'est éclairci;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici;
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas:
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie.
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux, qui tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadême;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore,
Madame, après cela j'ose le dire encore,

Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue;
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance;
Et lui-même il en donne assez de connoissance;
Abandonnant la reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête?
Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir sa grandeur entière à son courage.
Dans une cour si belle, et si pleine d'appas,
Avez vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR.

Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

## SCENE II.

### D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense.
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom,
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Arragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être en l'attendant le fantôme d'une heure?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse, et de vous, et de moi?

D. LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire.
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir;
Mais nous avions pour vous une estime assez haute,
Pour n'être pas forcés à commettre une faute:
Et notre honneur au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être désabusé.

Notre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître
Si tôt qu'à notre reine il se fera connoître;
Et sans doute son cœur nous en avoûra bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur, et d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez comme roi notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris,
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre,
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie:
Mais puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillans honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez mieux.
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grace aussi bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein.
La bague de la reine est encore en ma main;

Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyons être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que pour nous combattre il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang;
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare :
Non que nous demandions qu'il soit Guzman ou Lare;
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal,
Nous le verrons tous deux comme un digne rival;
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guérrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère;
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère;
Et dans les différens qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

## SCENE III.

### D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

MADAME, vous voyez comme l'orgueil me traite;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète;
Mais s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller long-tems.

D. LÉONOR.

Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche.
De grace, dites-moi, vous connoissez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte, ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard, et nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude et sur mon ignorance.
Je me figurerois ces destins merveilleux
Qui tiroient du néant les héros fabuleux;
Et me revêtirois des brillantes chimères
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères.
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation.

Je ne puis regarder sceptre, ni diadême,
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup-d'œil sur moi rabat soudain à terre!
Je ne suis point don Sanche, et connois mes parens;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends;
Gardez-le pour ce prince; une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connoître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité,
Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire?
Mon cœur vous en dédit, un secret mouvement,
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément;
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime,
Si la nature agit, ou si c'est le désir;
Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'est si doux;
Mais où sera mon fils, s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il soit ici; je n'en vois aucun signe;
On ignore, hormis vous quiconque en seroit digne;
Et le vrai sang des rois sous le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu.

Il porte sur le front un luisant caractère ;
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ;
Et celui que le ciel sur le vôtre avoit mis,
Pouvoit seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites ;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité ;
Mon estime au contraire est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente :
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous accompagner ;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de don Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Arragon à ses rois légitimes ;
N'en cherchez plus la gloire, et quels que soient vos vœux
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites,
Et je vous crains enfin avec tant de mérites ;
C'est assez vous en dire. Adieu, pensez-y bien ;
Et faites-vous connoître, ou n'aspirez à rien.

## SCENE IV.

### CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoît pour roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche; et si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce silence vers elle est une ingratitude.
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chutes!

## SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos;
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure;
Je ne veux que celui de votre créature;
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu;
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu,
Souffrez.....

D. ISABELLE.

Quoi! ce grand cœur redoute une couronne!
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne!
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer!

CARLOS.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune,
Que déjà mes secrets sont à demi trahis.
Je lui cachois en vain ma race, et mon pays;
En vain sous un faux nom je me faisois connoître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;

Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.
Je suis Sanche, madame, et né dans l'Arragon;
Et je crois déja voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force ou de courage,
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace,
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Arragon suivre votre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse;
Et puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah madame! plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer:
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage;
Et depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine il n'a pu s'enflammer.

Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidelle, ou vous, ou done Elvire :
Mais je sais que ce cœur des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
Toujours prêt à mourir, et pour l'une, et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eut fallu choisir,
Et ce choix eût été du moins quelque désir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle;
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidelle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux.
Voilà mon second crime; et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou done Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtoit ce martyre,
Je voulois m'y soustraire en suivant done Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort
Par un semblable hymen m'eût envoyé la mort:
Depuis, l'occasion que vous même avez faite
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite;
Ce trouble a quelque tems amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ai pu me faire une si douce loi,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.

Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire;
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois;
Les raisons de l'état règlent toujours leur choix;
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête, comme sœur, done Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentimens de reine;
Par un double secret je les sens confondus.
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir don Sanche, attendez qu'on le voie;
Ce bruit peut être faux, et me rendre ma joie.
Que dis-je? allez, marquis, j'y consens de nouveau;
Mais avant que partir donnez-lui mon anneau,
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande,
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir.
Je recevrai pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,
Et souffre que Carlos en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom, et sa gloire au tombeau;

C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche? Ah ciel! qu'osé-je dire?
Adieu, ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE CINQUIÈME.

## SCENE I.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frére;
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir être roi;
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour de ses loix dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Votre êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
Et cette promte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse,
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;
Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.

Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère ;
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits ;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis ;
Si le ciel m'ôte, ou laisse enfin le diadême,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère, ou de moi-même,
Si par l'ordre d'autrui je vous dois écouter,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame ; c'est lui seul que je veux qui m'entende ;
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui,
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrai-je de ce frère implorer la puissance,
Pour ne vous obtenir que par obéissance,
Et par un lâche abus de son autorité,
M'élever en tyran sur votre volonté ?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive,
Qu'il ait des sentimens que mon ame ne suive.
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les soumissions cherchent des assurances ;
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux ;
Et vous obtineriez dans ce respect extrême,
Jusques à me forcer à dire, je vous aime.

Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel tems vous aimez done Elvire;
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis,
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis;
Et si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystére.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame....

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine;
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joïe, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

## SCENE II.

### D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumiére.

J'ai craint en vous voyant un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir ayant votre suffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

D. ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et si ce bruit est faux? si vous demeurez reine?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre en étant incertaine?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer.
On agit autrement quand le pouvoir suprême....

## SCENE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR,
D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'INTERROMPS vos secrets, mais j'y prends part moi-même
Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que depuis un mois qu'il vient des députés,
On parloit seulement de peuples révoltés?

D. LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeoit encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils;
On l'a pris tôt après; et soudain par sa prise
Don Raymon prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois;
Que don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Arragon le bien de sa présence.
Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.
C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique:
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus;
Mais bientôt don Raymon vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?

## SCENE IV.

### D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

AH madame!

D. ISABELLE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

La funeste journée!

Votre Carlos....

D. ISABELLE.

Hé bien!

BLANCHE.

Son pére est en ces lieux,

Et n'est....

D. ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire !

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire ?

D. ELVIRE.

Que le ciel est injuste !

D. ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir,
Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyois descendre ;
En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre ;
Votre cour obstinée à lui changer de nom,
Murmuroit tout autour, Don Sanche d'Arragon,
Quand un chétif veillard le saisit et l'embrasse.
Lui qui le reconnoît frémit de sa disgrace ;
Puis laissant la nature à ses pleins mouvemens,
Répond avec tendresse à ses embrassemens.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère ;
On n'entend que soupirs : « Ah mon fils ! ah mon pére !
» O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !
» Tu m'as rendu la vie, et, vous m'avez perdu. »

Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie,
Il s'aveugle soi-même; et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour un imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes;
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes, admirez leur générosité,
S'efforcent d'affermir cette incrudilité;
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques,
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue,
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue;
Et pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traîner ce bon homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
Les verités qu'il dit cèdent au stratagême;
Et dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père;
On tremble devant lui sans croire son courroux;
Et rien... mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

## SCENE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Hé bien! madame, enfin on connoît ma naissance.
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité,
Si vos commandemens ne m'eussent arrêté,
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste,
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon père, on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame;
Et je renonce aux noms de comte et de marquis,
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentimens de fils.
Rien n'en peut effacer le sacré caractére.
De grace, commandez qu'on me rende mon père;
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure, et triompher nos rois,

Reçut de sa naissance une tache éternelle;
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser.
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié! 1)
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soûlé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie;

1) *Je suis bien malheureux si je vous fais pitié!* Tout ce que dit ici *Carlos* est grand sans enflure, et d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers pris de l'espagnol, dont le bon goût puisse être mécontent.

A l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis surprennent souvent le parterre; mais y a-t-il rien de moins convenable que de se comparer à Dieu? Quel rapport les actions d'un soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création? On ne saurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuses qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent, et dont vous ne trouverez jamais d'exemple, ni dans *Virgile*, ni dans *Cicéron*, ni dans *Horace*, ni dans *Racine*.

Remarquez encore que le mot de *ciel* n'est pas ici à sa place, attendu que Dieu a créé le ciel et la terre, et qu'on ne peut dire en cette occation que le ciel a fait beaucoup de rien.

Et me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,
Si je le retenois par une lâcheté.
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache;
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur:
Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine:
Sanche, fils d'nn pêcheur, tient encor en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain;
Sanche enfin malgré lui dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
Voilà ce qu'à pu faire, et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravaloit le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrace,
Eclate encore assez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père,
Et par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi;
Et son ame paroît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.

Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes pas son fils,
La justice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.
  Ne vous repentez point de tant de dignités,
Dont il vous plut orner ses rares qualités:
J'amais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les relève avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire,
Me met dans un état de n'avoir que leur dire,
Et dans la nouveauté de ces évènemens,
Par un illustre effort prévient mes sentimens.
  Ils paroîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent;
Et ne dédaignez pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abject.
Vous courez au devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.
  Et vous que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père,

Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point,
D'être né d'un tel pére, et de n'en rougir point; 1)
Et de ce qu'un grand cœur mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

## SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse, ni crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir;
J'ai taché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal à propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qui le perd d'honneur à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer.
J'ai même à ces raisons ajouté la menace :
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race;

1) *D'être né d'un tel pére et de n'en rougir point*, est un très-beau vers, et digne de *Corneille*. Au reste, le dénouement est à l'espagnol.

Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur;
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme,
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame,)
Que voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Arragon agrandiroit son fils.

*( à dona Léonor. )*

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon homme en paroît l'ame toute comblée.

*(Don Alvar présente à dona Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.)*

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paroissez troublée!

D. LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en saurai si mon fils vit, ou non;
Et c'est où le feu roi déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah Sanche! si par là je puis le découvrir,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage;
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu,
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.

Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre;
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce présent donc renferme un tissu de cheveux
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux;
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares;
Et pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

## SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, un garde.

CARLOS.

Madame, don Raymon vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir, et de l'entretenir,
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

## SCENE DERNIERE.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAYMON.

D. LÉONOR.

Laissez là, don Raymon, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parens.
Vit-il? peut-il braver nos fières destinées?

RAYMON.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils ignore ce mystère;
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre don.
Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage,
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin depuis peu de retour
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien à la cour;

Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine;
Qu'il étoit connu même, et chéri de la reine;
Si bien que ce pêcheur d'aise tout transporté,
Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raymon, si vos yeux pouvoient le reconnoître...

D. RAYMON.

Oui, je le vois, madame. Ah seigneur! ah mon maître!

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé. Grand prince, rendez-vous;
La vérité paroît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule,
Mais, madame, voyez si le billet du roi
Accorde à don Raymon ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR

*ouvre l'écrin, et en tire un billet qu'elle lit.*

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même:
» Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer;
» Cette erreur lui peut rendre un jour le diadême,
» Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.

» Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
» Pardonnez moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
» De crainte que les soins de l'amour maternelle,
» Par leurs empressemens le fissent découvrir.

» Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père ;
» Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
» Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
» Que le père et le fils en ignorent le sort.

» Elle-même l'ignore, et d'un si grand échange
» Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
» Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
» Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.

» A ces marques un jour daignez le reconnoître ;
» Et puisse l'Arragon, retournant sous vos lois,
» Apprendre ainsi que vous de moi qui l'ai vu naître,
» Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois! »

DON FERNAND D'ARRAGON.

Ah! mon fils, s'il en faut encor davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, *à dona Léonor.*

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur,
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(*à dona Isabelle.*)

Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer quand tout vous est acquis.
Je vous avois fait tort en vous faisant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinoit pour un roi
Digne de la Castille, et digne encor de moi,

J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui sans le partager donnoit mon cœur à deux:
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondoit avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, *à dona Elvire.*

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, *à dona Elvire.*

Il honoroit en moi la vertu toute nue.

(*à don Manrique et don Lope.*)

Et vous qui dédaignez ma naissance inconnnue,
Comtes, et les premiers en cet évènement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime;
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAYMON, *à dona Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Arragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatiens d'entrer....

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté,
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# EXAMEN

## DE

# DON SANCHE D'ARRAGON.

Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte, est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso*; et la double reconnoissance qui finit le cinquième, est prise du roman de don Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrace particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissemens que le public lui avoit donnés trop libéralement, et annéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avoit prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque tems elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent, durant quatre actes

et demi; et quand il faut de nécessité finir la pièce, un bon homme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le faisant reconnoître pour frère de l'autre.

*Hæc eadem à summo expectes minimoque poëta.*

Don Raymon et ce pêcheur ne suivent point la règle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la reine dona Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième: mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi son mari lui eut appris en mourant que don Raimon avoit un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos étoit ce prince. On peut dire de don Raymon, qu'il vient avec les députés d'Arragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette règle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'étoit le pêcheur qu'il étoit allé chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez

ce pêcheur, qui, de son côté, vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plûtôt qu'un autre, sinon que la pièce n'auroit pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le tems de la représentation; pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerois plus sur les pièces qui restent à examiner. Les sentimens du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paroît trés-visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différens caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse

sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paroît qu'elle le sait déjà, et qu'elle ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.

# NICOMÈDE,

## TRAGEDIE

### EN CINQ ACTES.

1657.

# PRÉFACE
## DU COMMENTATEUR.

Nicomède est dans le goût de *don Sanche d'Arragon*. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, sont les inventeurs de ce genre, qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur, ni la pitié de la vraie tragédie. Ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentimens généreux, et une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte, ni de sang aux personnages, ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes; il y en a de simples : la vie commune, la vie champêtre, les paysages, les grotesques mêmes, entrent dans cet art. *Raphaël* a peint les horreurs de la mort, et les noces de *Psyché*. C'est ainsi que dans l'art dramatique, on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante.

Lorsqu'on rejoua, en 1756, *Nicomède*, oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette pièce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de *Corneille*, et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non-seulement le moins théâtral de

tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'ame, comme le dit si bien *Horace :*

*Ille per extinctum funem mihi posse videtur*
*Ire poëta meum qui pectus inaniter angit,*
*Irritat et mulcet, falsis terroribus implet,*
*Ut magus et modo me Thebis modo ponit Athenis.*

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce. L'admiration n'émeut guère l'ame, ne la trouble point. C'est de tous les sentimens celui qui se refroidit le plutôt : le caractère de *Nicomède* avec une intrigue terrible, telle que celle de *Rodogune*, eût été un chef-d'œuvre.

# PRÉFACE
## DE CORNEILLE,
### AU LECTEUR.

VOICI une piéce d'une constitution assez extraordinaire, aussi est-ce la vingt-uniéme que j'ai mise sur le théâtre; et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien mal-aisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; la grandeur de courage y régne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré, est de Justin, et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatriéme livre.

» En même tems Prusias, roi de Bithynie prit » dessein de faire assassiner son fils Nicomède, » pour avancer ses autres fils qu'il avoit eus d'une » autre femme, et qu'il faisoit élever à Rome : » mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince » par ceux mêmes qui l'avoient entrepris. Ils firent » plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un » père si cruel, et à faire retomber sur sa tête les » embûches qu'il lui avoit préparées, et n'eurent » pas grande peine à le persuader. Si tôt donc qu'il » fut entré dans le royaume de son père, qui l'a- » voit appelé auprès de lui, il fut proclamé roi ; » et Prusias chassé du trône, et délaissé même de » ses domestiques, quelques soins qu'il prît à se » cacher, fut enfin tué par ce fils, et perdit la vie » par un crime aussi grand que celui qu'il avoit » commis en donnant les ordres de l'assassiner. »

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné, ni au pére, ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus de soin d'y mettre plus d'obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire

celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et don le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains; et prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrette de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine, qui suivant l'ordinaire des secondes femmes avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglans desseins de son père, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées;

et pour la fin, je l'ai réduite, en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a pas déplu; et comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérables par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puis-

sance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des régles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs ; mais le succés a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace :

*Et mihi res, non me rebus submittere conor.*

Mais il faut que l'évènement justifie cette hardiesse ; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

# ACTEURS.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÉDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

*La scène est à Nicomédie.*

NICOMÉDE.

# NICOMÈDE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE I.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
De voir encor mes yeux 1) régner sur votre cœur,
De voir sous les lauriers qui vous couvrent la tête, 2)
Un si grand conquérant être encor ma conquête, 3)

1) *De voir encor mes yeux. . . .* On ne voit point ses yeux. Cette figure manque un peu de justesse, mais c'est une faute légère.

2) *De voir sous les lauriers qui vous couvrent la tête.* Ce *vous* rend l'expression trop vulgaire. Je me suis couvert la tête; vous vous êtes fait mal au pied. Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner son style.

3) *Un si grand conquérant être encor ma conquête. Corneille* paraît affectionner ces vers d'antithèses :

Ce qu'il doit au vaincu brûlant pour le vainqueur.
Et pour être invaincu l'on n'est pas invincible.
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. *Racine* s'en sert très-rarement. Cependant il a imité ce vers dans *Andromaque :*

Mener en conquérant sa superbe conquête.

Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux. 1)
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie.
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux 2)
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux :
Votre marâtre y règne ; et le roi votre père
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté ;
Jugez après cela de votre sureté.

Il dit aussi :

Vous ne voulez aimer, et je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.
*Non ego paucis offendar maculis.*

1) *Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.* Cette manière de s'exprimer est absolument bannie. On dirait à présent dans le style familier, *au peu que je vaux.* L'épithète d'*illustre* gâte presque tous les vers où elle entre, parce qu'elle ne sert qu'à remplir le vers, qu'elle est vague, qu'elle n'ajoute rien au sens.

2) . . . . *Mon cœur amoureux.* Il ne sied point à une princesse de dire qu'elle est amoureuse, et sur-tout de commencer une tragédie par ces expressions qui ne conviennent qu'à une bergère naïve. Nous avons observé ailleurs qu'un personnage doit faire connaître ses sentimens sans les exprimer grossièrement. Il faut qu'on découvre son ambition sans qu'il ait besoin de dire je suis ambitieux ; sa jalousie, sa colère, ses soupçons, et qu'il ne dise pas je suis colère, je suis soupçonneux, jaloux, à moins que ce ne soit un aveu qu'il fasse de ses passions.

La haine que pour vous elle a si naturelle, 1)
A mon occasion encor se renouvelle. 2)
Votre frère son fils depuis peu de retour...

NICOMEDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour. 3)
Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à sa mère étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal, 4)
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,

1) *La haine que pour vous elle a si naturelle.* L'inversion de ce vers gâte et obscurcit un sens clair, qui est, la haine naturelle qu'elle a pour vous. Que *Racine* dit la même chose bien plus élégamment !

Des droits de ses enfans une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse.

2) *A mon occasion encor se renouvelle. A mon occasion*, est de la prose rampante.

3) *Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour. Faire la cour*, dans cette acception, est bannie du style tragique. *Ma princesse*, est devenu comique, et ne l'était point alors.

4) *Dont leur Flaminius marchandoit Annibal.* Cette expression populaire *marchandoit* devient ici très-énergique et très-noble, par l'opposition du grand nom d'*Annibal* qui inspire du respect. On dirait très-bien, même en prose, Cet empereur après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du sang des nations. Mais ce *don dont leur Flaminius*, n'est ni harmonieux ni français; on ne marchande point d'un don.

S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome : 1)
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux 2)
Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réunie
La Cappadoce entière avec la Bithynie,
Lorsqu'à cette nouvelle enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagéne,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
Puisque Flaminius obséde encor le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider 3) à mon frére à vous persécuter.

1) *S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome.* Eviter une ville par le poison est une espèce de barrisme : il veut dire, éviter par le poison la honte d'être livré aux Romains, l'opprobre qu'on lui destinait à Rome.

2) *Et rompu par sa mort les spectacles pompeux. Rompre des spectacles* n'est pas français. Par une singularité commune à toutes les langues, on interrompt des spectacles, quoiqu'on ne les rompt pas. On corrompt le goût, on ne le rompt pas. Souvent le composé est en usage quand le simple n'est pas admis. Il y en a mille exemples.

3) *Aider à quelqu'un* est une expression populaire; aidez-lui à marcher. Il faut pour aider mon frére.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
Annibal qu'elle vient de lui sacrifier,
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier; 1)
Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre,
Et quoiqu'il entreprenne, avez vous lieu de craindre?
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
S'il faut votre présence à soutenir ma foi; 2)
Et si je puis tomber en cette frénésie
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie;
Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile, 3)
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile!

NICOMEDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentimens si peu dignes de vous;

1) *L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.* A quoi se rapporte cet *en? Me fait défier* n'est pas français. Il veut dire, *me donne des soupçons sur elle, me force à me défier d'elle.*

2) *S'il faut votre présence à soutenir ma foi.* *Une présence à soutenir la foi* n'est pas français. On dit, *il faut soutenir,* et non *à soutenir.*

3) *Une crainte servile qui tremble à voir. La crainte qui tremble* paraît une expression faible et négligée, un pléonasme. Ce vers est très-beau, *Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile.*

Je crains la violence, et non votre foiblesse :
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse.... 1)

L A O D I C E.

Je suis reine, Seigneur, et Rome a beau tonner
Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner.
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon père.
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
Par son ordre et le mien la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abject 2)
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

N I C O M E D E.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme,

1) *Et si Rome une fois contre nous s'intéresse.* On se ligue, on entreprend, on agit, on conspire contre; mais *on s'intéresse pour.* On peut dire, Rome est inressée dans un traité contre nous; *contre* tombe alors sur le traité. Cependant je crois qu'on peut dire en vers, *s'intéresse contre nous;* c'est une espèce d'ellipse.

2) *Et ne prendra jamais un cœur assez abject.* Cette expression de *prendre un cœur* pour signifier *prendre des sentimens,* n'est guère permise que quand on dit, *prenez un cœur nouveau*, ou bien, *reprendre cœur, reprendre courage.*

Qui pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils ?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée 1) aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège ?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups, 2)
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, 3) il passera pour crime;
Et vous serez bientôt la première victime
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne, 4)
J'ai besoin que le roi, qu'elle même vous craigne.

1) *Même qu'elle a gardée*, est un solécisme; il faut, *la même fidélité*, ou *cette fidélité*.

2) *Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups, etc.* On ne rompt pas plus des coups que des spectacles.

3) *Comme il est fait sans ordre. . . . Faire un retour* est un barbarisme.

4) *Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne.* Il faudrait pour que la phrase fût exacte, la négation *ne*, qu'on ne me contraigne. En général, voici la règle. Quand les Latins emploient le *ne*, nous l'employons aussi. *Vereor ne cadat*, je crains qu'il ne tombe. Mais quand les Latins se servent d'*ut*, d'*utrum*, nous sup-

Retournez à l'armée, et pour me protéger,
Montrez cent mille bras tous prêts à me venger;
Parlez la force en main, et hors de leur atteinte.
S'il vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte; 1)
Et ne vous flattez point, ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur. 2)
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre, 3)
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre; 4)

primons ce *ne*. *Dubito utrum eas*, je doute que vous alliez : *opto ut vivas*, je souhaite que vous viviez. Quand *je doute* est accompagné d'une négation, *je ne doute pas*, on la redouble pour exprimer la chose; *je ne doute pas que vous ne l'aimiez*. La suppression du *ne*, dans les cas où il est d'usage, est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner.

1) *S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte*, n'est pas français, et n'a de sens en aucune langue. Il veut dire, Tout est sûr pour eux, ils n'ont rien à craindre, ils sont maîtres de tout, ils peuvent tout, tout les rassure.

2) *Sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur. Un nom* n'est pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait. On dit alors noblement, *son nom seul a vaincu*. Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles, *cent et cent fois*.

3) *Quelque haute valeur que puisse être la vôtre*. Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'était pas facile; mais ce sont ces mêmes difficultés, qui lorsqu'elles sont vaincues rendent la belle poésie si supérieure à la prose.

4) *Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme*

Et fussiez-vous du monde, et l'amour, et l'effroi,
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encore, retournez à l'armée,
Ne montrez à la cour que votre renommée;
Assurez votre sort pour assurer le mien;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMEDE.

Retourner à l'armée! ah! sachez que la reine
La sème d'assassins achetés par sa haine.
Deux s'y sont découverts que j'amène avec moi,
Afin de la convaincre, et détromper le roi. 1)
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père;
Et quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas. 2)

*un autre.* Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettait trop souvent dans le style noble.

1) *Afin de la convaincre, et détromper le roi.* Il faut, pour l'exactitude, *et de détromper.* Mais cette licence est souvent très-excusable en vers. Il n'est pas permis de la prendre en prose.

2) *Trois sceptres à son trône attachés par mon bras parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.* Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit être une image qu'on puisse peindre. Mais comment peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône et qui parlent? D'ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se tairont pas. Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux; ils retombent quelquefois dans ce

Que si notre fortune à ma perte animée,
La prépare à la cour aussi-bien qu'à l'armée;
Dans ce péril égal qui me suit en tout lieux,
M'envîrez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infâmes;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames.
Mais votre frére Attale adresse ici ses pas.

NICOMEDE.

Il ne m'a j'amaîs vu, ne me découvrez pas. 1)

qu'on appelle le style niais : *hélas! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie.*

1) *Il ne m'a jamais vu, ne me découvrez pas.* Il serait mieux, à mon avis, que *Nicomède* apportât quelque raison qui fît voir qu'il ne doit pas être reconnu par son frère avant d'avoir parlé au roi. Il semble que *Nicomède* veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frère, et que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scènes théâtrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie. Elle est attachante; et quoiqu'elle ne produise rien dans la pièce, elle fait plaisir.

## SCENE II.

### LAODICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi! madame, toujours un front inexorable?
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre, 1)
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, 2) puisqu'il est tout à vous.

1) *Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre.* *Mal propre*, dans toutes ses acceptions, est absolument banni du style noble; et par la construction il semble que le front de *Laodice* soit mal propre à acquérir le front d'*Attale*. De plus, *prendre un front* est un barbarisme. On dit bien, *il prit un visage sévère*, *un front serein* ou *triste*; mais en général on ne peut pas dire *prendre un front*, parce qu'on ne peut pas prendre ce qu'on a : il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on peint sur son front, sur son visage.

2) *Vous ne l'acquerrez point. . . .* Ces complimens, ces dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans le tragique.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux. 1)

ATTALE.

Conservez-le, de grace, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre. 2)

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang et le mien ne sauroient le permettre;
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre; 3)
La place est occupée, 4) et je vous l'ai tant dit,
Prince, que ce discours vous dût être interdit;

1) *Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.* Avoir besoin d'un visage!

2) *C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre. Laodice* commence à prendre le ton de l'ironie. *Corneille* l'a prodiguée dans cette pièce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas soutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique; il faudrait au moins qu'elle fut noble; mais *un bien mal acquis* est comique.

3) *Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre.* Après les beaux vers que *Laodice* a débités dans la scène précédente, et va débiter encore, on ne peut sans chagrin lui voir prendre si souvent le ton du bas comique. Ce vers serait à peine souffert dans une farce.

4) *La place est occupée* . . . . ressemble trop à la *Signora e impedita* des Italiens. On ne doit jamais em-

On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune ! 1)
Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui 2)
Disputer cette place, et l'emporter sur lui !

NICOMEDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des têtes,
Seigneur ; ce conquérant garde bien ses conquêtes ;
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte. 3)

ployer de ces expressions familières qui rappellent des idées comiques. C'est alors sur-tout qu'on doit chercher des tours nobles.

1) *Que celui qui l'occupe a de bonne fortune*, est comique, et n'est pas français. On ne dit point, *il a bonne fortune, mauvaise fortune ;* et on sait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la conversation ; c'est précisément par cette raison que cette expression doit être bannie du théâtre tragique.

2) *Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui. Que serait heureux qui* n'est pas français. *Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent aimer !* est un fort joli vers. *Que sont heureux ceux qui peuvent aimer !* est un barbarisme. Remarquez qu'un seul mot de plus ou de moins suffit pour gâter absolument les plus nobles pensées et les plus belles expressions.

3) *Que tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en*

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut? 1)

LAODICE.

Le roi juste et prudent ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut; s'il est roi, je suis reine;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par prière, et par civilité. 2)

*sorte.* Toutes les fois que l'on emploie un pronom dans une phrase, il se rapporte au dernier nom substantif; ainsi dans cette phrase, *celui-ci* se rapporte au *fort*, et les deux pronoms *il* se rapportent à *celui-ci*. Le sens grammatical est, *quelque vaillant que soit ce fort, il faudra qu'il sorte*; et l'on voit assez combien ce sens est vicieux. *Corneille* veut dire, *quelque vaillant que soit le conquérant*; mais il ne le dit pas.

1) . . . . *Et si le roi veut.* On peut faire ici une réflexion. *Attale* parle de son amour, et des intérêts de l'état, et des secrets du roi devant un inconnu. Cela n'est pas conforme à la prudence dont *Attale* est souvent loué dans la pièce. Mais aussi sans ce défaut, la scène ne subsisterait pas; et quelquefois on souffre des fautes qui amènent des beautés.

2) *N'agit que par prière et par civilité. Civilité*, terme de comédie. Ce sentiment de fierté est beau dans *Laodice*; mais est-il bien fondé? Elle est reine d'Armé-

ATTALE.

Non; mais agir ainsi souvent, c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire;
Et si ce n'est assez des prières d'un roi,
Rome qui m'à nourri vous parlera pour moi.

NICOMEDE.

Rome, seigneur!

ATTALE.

Oui, Rome; en êtes-vous en doute?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute; 1)
Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,

nie; mais elle n'est point dans son royaume, elle est à la cour de *Prusias*, qui de son aveu est le dépositaire de *ses jeunes ans*, qui a sur elle les plus grands droits par l'ordre de son père, qui est le maître enfin, et dont les prières sont des ordres. La jeune *Laodice* peut avec bienséance n'écouter que sa fierté, et se tromper un peu par grandeur d'ame. Elle peut avoir tort dans le fond; mais il est dans son caractère d'avoir ce tort. Enfin, *n'agit que par prière*, peut signifier, *ne doit agir que par prière.*

1) *Je crains pour vous qu'un Romain vous écoute.* Voyez la note ci-dessus. C'est encore ici une expression de doute, et la négation *ne* est nécessaire: *Je crains qu'un Romain ne vous écoute;* mais en poésie on peut se dispenser de cette règle.

Et vous dégraderoit peut-être dés-demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine,
En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes, ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ? 1)
Pour avoir tant vécu chez des cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous;
Et sans plus l'abaisser à cette ignominie,
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins pour toucher votre cœur
La fille d'un tribun, ou celle d'un préteur;
Que Rome vous promet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisoit à tant d'ambition.

1) . . . . *A ses moindres bourgeois.* Cette expression est bannie du style noble. Elle y était admise à Rome, et l'est encore dans les républiques : *le droit de bourgeoisie, le titre de bourgeois.* Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être parce que nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Un bourgeois dans une république est en général un homme capable de parvenir aux emplois; dans un état monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de *Nicomède*, et n'ôte rien à la noble fermeté de son discours.

Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
J'ai forcé ma colère à le laisser parler;
Mais je crains qu'elle échappe, 1) et que s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMEDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre,
Et la reine, et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance, 2)
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné; 3)

1) *Mais je crains qu'elle échappe. . . . . . .* Voyez les notes ci-dessus; il faudrait, *qu'elle n'échappe.*

2) *Puisqu'ils se sont privés pour ce nom d'importance.* Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas.

3) *Dès l'âge de quatre ans il vous ont éloigné.* Ce vers est très-adroit; il parait sans artifice, et il y a

Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avoient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux....

ATTALE.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous? 1)
Et pour vous divertir est-il si nécessaire 2)
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu, vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
En cette qualité vous devez reconnoître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang;
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et loin de lui voler son bien en son absence.... 3)

beaucoup d'art à donner ainsi une raison qui empêche évidemment qu'*Attale* ne reconnaisse son frère.

1) *Madame, encore un coup*. . . . Ce terme trop familier a été employé par *Racine* dans *Bérénice* :

Madame, encore un coup, que peut-il arriver!

Ce sont des négligences qui étaient pardonnables.

2) *Et pour vous divertir est-il si nécessaire*. Le mot *divertir*, et même les trois vers que dit *Attale*, sont absolument du style comique.

3) *Loin de lui voler son bien en son absence*. Le mot *voler* est bas : on emploie dans le style noble, *ravir*, *enlever*, *arracher*, *ôter*, *priver*, *dépouiller*, etc.

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître 1)
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître;
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet.
Sachez....

LAODICE.

Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne;
Mais telle que je suis, et ma couronne, et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi,
Et s'il étoit ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir! Mon courage amoureux....

1) *Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître, etc.* Ces deux vers sont de la tragédie de *Cinna* dans le rôle d'*Emilie*; mais ils conviennent bien mieux à *Emilie* romaine, qu'à un prince arménien.

Au reste, cette scène est très-attachante : toutes les fois que deux personnages se bravent sans se connaître, le succès de la scène est sûr.

NICOMEDE.

Faites quelques souhaits qui soit moins dangereux,
Seigneur ; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICOMEDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître, et tenir ce langage ?

NICOMEDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage,
Que n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah madame! souffrez que ma juste colère...

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine vôtre mère;
Elle entre.

## SCENE III. 1)

### NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui de grace, qui je suis :
Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare ;
Et ce désordre est mal dans une ame si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici ? 2)

NICOMEDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi. 3)

ARSINOÉ.

Mètrobate ! ah le traître !

1 ) Presque toute la fin de la scène seconde et le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle.

2) . . . . *Vous êtes donc ici.* C'est une naïveté qui échappe à tout le monde, quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité et cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie.

3) . . . . *J'y suis, et Mètrobate aussi.* Si *Nicomède* eût établi dans la première scène que ce *Mètrobate* était un des assassins gagés par *Arsinoé*, ce vers ferait un grand effet ; mais il en fait moins, parce qu'on ne connait pas encore *Mètrobate.*

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?

NICOMEDE.

Elle est sous un bon lieutenant;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse : 1)
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains,
Et je viens sauver l'autre, et d'eux, et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amène?

NICOMEDE.

Oui, madame, et j'espère,
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMEDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe. 2)

1) . . . . *Et ma maîtresse.* On permettait alors ce terme peu tragique. *Maître* et *maîtresse* semblent faire ici un jeu de mots peu noble.

2) *Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.* Souvent en ce tems-là on supprimait le *ne* quand il fallait l'employer, et on s'en servait quand il fallait

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace ?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublîrai rien.

NICOMEDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

NICOMEDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

Ah seigneur! excusez si vous connoissant mal.... 1)

NICOMEDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival. 2)
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace :

l'omettre. Le second *ne* est ici un solécisme. *Il tient à vous*, c'est-à-dire, *il dépend de vous que je passe, que je fasse, que je combatte*, etc. *Il ne tient qu'à vous* est la même chose *qu'il tient à vous*; donc le *ne* suivant est un solécisme.

1) *Ah seigneur! excusez si vous connoissant mal.* On connaît mal, quand on se trompe au caractère. *Laonice* dit à *Cléopatre*, Je vous connaissais mal. *Photin* dit, J'ai mal connu *César*. Mais quand on ignore quel est l'homme à qui l'on parle, alors il faut, *je ne connaissais pas.*

2) *Prince, faites-moi voir un plus digne rival.* Tout ce discours est noble, ferme, élevé : c'est de la véritable grandeur ; il n'y a ni ironie, ni enflure.

Mais comme à son secours je n'amène que moi,
Ne la menacez plus de Rome, ni du roi.
Je la défendrai seul, attaquez-là de même,
Avec tous les respects qu'on doit au diadême.
Je veux bien mettre à part avec le nom d'aîné
Le rang de votre maître où je suis destiné;
Et nous verrons ainsi qui fait 1) mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu, pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

## SCENE IV.

### ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi! tu faisois excuse à qui m'osoit braver!

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise?
Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

Tu l'entends mal, Attale, il la met dans ma main. 2)
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain;

1) *Qui fait mieux des leçons, etc.* Dans la règle, il faut *qui font;* et *faire mieux un brave homme* n'est pas élégant.

2) *Tu l'entends mal, Attale, il la met dans ma main. Tu l'entends mal* est comique; et *mettre dans la main* n'est pas noble.

Dedans mon cabinet 1) améne-le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut.....

ARSINOÉ.

Va, n'appréhende rien;
Et pour avancer tout hâte cette entretien.

## SCENE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche!

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprennant son cœur ne s'effarouche.
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe, ni crime,
Qu'un trône acquis par là ne rende légime. 2)

1) *Dedans mon cabinet.* . . . Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans.*

2) *Qu'un trône acquis par là ne rende légitime*, est de la conversation la plus négligée, et ce sentiment est intolérable. On retrouve le même défaut toutes les fois que *Corneille* fait raisonner un prince, un ministre; tous disent qu'il faut être fourbe et méchant pour régner. On a déjà remarqué que jamais homme d'état ne parle ainsi. Ce défaut vient de ce qu'il est trés-difficile de ménager

CLÉONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice ;
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité 1)
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire, 2)
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire ;
Mais quoique par ce triste et prudent souvenir,
De chez 3) Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit vu couler sans crainte, et sans envie,
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius trop piqué de l'affront
Que son père défait lui laisse sur le front,

ses expressions, et de faire entendre avec art des choses qui révoltent. C'est une grande imprudence et une grande bassesse dans une reine de dire qu'il faut être fourbe et criminel pour regner. *Un trône acquis par là* est une expression de comédie.

1) *Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité. Légalité* n'a jamais signifié *justice, équité, magnanimité*; il signifie *authenticité d'une loi, revêtue des formes ordinaires.*

2) *Savante de ce qu'il savoit faire. Savante de* est un barbarisme. *Savante, savait*, répétition fautive.

3) *De chez. . .* Expression trop basse, *de chez lui, de chez nous.*

(Car je crois que tu sais que quand l'aigle romaine 1)
Vit choir ses légions aux bords du Trasimène, 2)
Flaminius son père en étoit général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal, )
Ce fils donc qu'a pressé la soif de la vengeance, 3)
S'est aisément rendu de mon intelligence. 4)
L'espoir d'en voir l'objet 5) entre ses mains remis
A pratiqué par lui le retour de mon fils;
Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie 6)
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,

1) *Car je crois que tu sais que quand l'aigle romaine.* Tout écrivain doit éviter ces amas de monosyllabes qui se heurtent : *car que quand.* Mais ce qu'on doit plus éviter, c'est de dire à sa confidente ce qu'elle sait. Ce tour n'est pas assez adroit.

2) *Vit choir ses légions aux bords du Trasimène. Choir,* expression absolument vieillie.

3) *Ce fils donc qu'a pressé la soif de la vengeance.* Cacophonie qu'il faut éviter encore : *donc qu'a.*

4) *S'est aisément rendu de mon intelligence*, n'est pas français. On est en *intelligence*, on se rend du parti de quelqu'un.

5) *L'espoir d'en voir l'objet. . . .* Il faut un effort pour deviner quel est cet *objet.* C'est par la phrase, l'objet de leur intelligence : par le sens, c'est *Laodice.* La première loi est d'être clair ; il ne faut jamais y manquer.

6) *Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie*, n'est pas français. On inspire de la *jalousie*, on la fait naitre. La *jalousie* ne peut être haute ; elle est grande, elle est violente, soupçonneuse, etc.

Et de voir Loadice unir tous ses états,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :
Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer lui-même 1) ambassadeur,
Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur;
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse. 2)

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse; 3)

1) *Il s'en est fait nommer lui-même...* Cet *il* se rapporte au prince *Attale;* mais il en est trop loin. Cela rend la phrase obscure, de même que *borner sa grandeur;* il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés jettent toujours de l'embarras dans le style ; c'est le plus grand inconvénient de la langue française, qui est d'ailleurs si amie de la clarté.

2) *Et voilà le seul point ou Rome s'intéresse.* Pourquoi *Arsinoé* dit-elle tout cela à une confidente inutile ? *Cléopatre*, dans *Rodogune*, tombe dans le même défaut. La plupart des confidences sont froides et déplacées, à moins qu'elles ne soient nécessaires. Il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, et non pas envie de parler.

3) *Attale à ce dessein entreprend sa maitresse.* On *entreprend* de faire quelque chose, ou bien, on *entreprend* quelque chose; mais on n'*entreprend* pas quelqu'un. Cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, et encore c'est dans un autre sens, cela veut dire, *attaquer, demander raison, embarrasser, faire querelle.* Ce vers n'est pas français.

Mais que n'agissoit Rome, avant que le retour
De cet amant si cher affermit son amour ?

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumé,
C'étoit trop hasarder, et j'ai cru pour le mieux 1)
Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait par des terreurs paniques, 2)
Feignant de lui trahir 3) mes ordres tyranniques;
Et pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice,
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en fortifier,
Je saurai m'en servir à me justifier.
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée, 4)
J'ai changé de couleur, je me suis écriée;

1) . . . . *Et j'ai cru pour le mieux.* expression de comédie.

2) *Métrobate l'a fait par des terreurs paniques. L'a fait,* et *terreurs paniques;* expressions qui n'ont rien de noble.

3) *Feignant de lui trahir* . . . . est un barbarisme; il faut, *de lui dévoiler, de lui déceler, de lui apprendre, de trahir mes ordres tyranniques en sa faveur.*

4) . . . *J'ai fait de l'effrayée.* Les comédiens ont corrigé, *J'ai feint d'être effrayé*; mais la chose n'en est pas moins petite et moins indigne de la grandeur du tragique.

Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOÉ.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour,
Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie,
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie;
Et si ce diadème une fois est à nous, 1)
Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
Le roi que le Romain poussera vivement
De peur d'offenser Rome agira chaudement; 2)
Et ce prince piqué d'une juste colère, 3)
S'emportera sans doute, et bravera son père.
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins;
Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins, 4)

1) . . . . *Une fois est à nous.* Cet *une fois* est une explétive trop triviale.

2) *De peur d'offenser Rome, agira chaudement.* Cet adverbe est proscrit du style noble.

3) . . . *Piqué d'une juste colère* n'est pas français : on est piqué d'un procédé et animé de colère.

4) *Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins.* Cette phrase et ce tour qui commencent par *comme* sont familiers à *Corneille.* Il n'y en a aucun exemple dans

Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sure, et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert, 1) et tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend. 2)
Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine. 3)

*Fin du premier acte.*

*Racine.* Ce tour est un peu trop prosaïque. Il réussit quelquefois; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent usage.

1) *Voilà mon cœur ouvert. . . .* Mais pourquoi a-t-elle ouvert son cœur à *Cléone ?* Qu'en résulte-t-il? Je sais qu'il est permis d'ouvrir son cœur; ces confidences sont pardonnées aux passions. Une jeune princesse peut avouer à sa confidente des sentimens qui échappent à son cœur; mais une reine politique ne doit faire part de ses projets qu'à ceux qui les doivent servir. Cette scène est froide et mal écrite.

2) *Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.* Il est clair que *Flaminius* attend la reine, qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter son entretien avec lui. *Nicomede* est arrivé; il va trouver le roi; il n'y a pas un moment à perdre : cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à *Cléone* des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les seconder. Cette manière d'instruire le spectateur est sans art et sans intérêt.

3) . . . . *Pour vous en mettre en peine.* Cela est trop trivial, et ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de

# ACTE SECOND.

## SCENE I.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici!

ARASPE.

Seigneur, vous auriez tort d'en prendre aucun souci;
Et la haute vertu 1) du prince Nicomède,
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède;
Mais tout autre que lui devroit être suspect:
Un retour si soudain manque un peu de respect, 2)
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrettes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop; et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité:

*Cléone.* C'est un très-grand art de savoir intéresser les confidens à l'action. *Néarque*, dans *Polyeucte*, montre comment un confident peut être nécessaire.

1) . . . Une *haute vertu* . . . . *pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède.* Une *haute vertu*, *remède pour ce qu'on peut en craindre*, n'est ni correct, ni clair.

2) *Un retour* qui *manque de respect!*

Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au dessus de son bras ne laissent point de têtes, 1)
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauroient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent.
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent; 2)
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats 3)
Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject; 4)

1) *Au dessus de son bras ne laissent point de têtes. Des têtes au dessus des bras!* Il n'était plus permis d'écrire ainsi en 1657; mais *Corneille* ne châtia jamais son style : il passe pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression. Cependant observez que toutes les fois qu'il est véritablement grand, son expression est noble et juste, et ses vers sont bons.

2) *A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent.* Il semble que les hauts faits suivent un devoir, et qu'ils se ternissent en le suivant. Ce n'est pas parler sa langue.

3) *Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs combats. Des cœurs enflés de bruit*, sont aussi intolérables que *des têtes au dessus des bras.*

4) *Réduit toute leur gloire en un rang trop abject.* Qu'est-ce que le rang d'une gloire? On ne réduit pas *en*, on réduit *à*. Presque tout le style de cette pièce est

Que bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, 1) leur grand cœur s'en mutine;
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple et dans ces domestiques; 2)
Et que si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son règne ennuyeux et de ses tristes jours,
Du moins une insolente et fausse obéissance,
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire:
Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

vicieux; la raison en est, que l'auteur emploie le ton de la conversation familière, dans laquelle on se permet beaucoup d'impropriétés, et souvent des solécismes et des barbarismes. Le style de la conversation peut être admis dans une comédie héroïque; mais il faut que ce soit la conversation des *Condé*, des *la Rochefoucault*, des *Rets*, des *Pascal*, des *Arnaud*.

1) *Si son ordre est trop lent*. . . . L'ordre de qui ? de la naissance ? Cela ne fait point de sens; et *mutine* n'est ni assez fort, ni assez relevé.

2) *Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques*. Ces expressions n'appartiennent qu'au style familier de la comédie.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon pére, 1) il seroit criminel;
Il doit son innocence à l'amour paternel;
C'est lui seul qui l'excuse, et qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe, et qui me sacrifie.
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un pére;
Mille exemples sanglans peuvent nous l'enseigner;
Il n'est rien qui ne céde à l'ardeur de régner;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète, 2)
La nature est aveugle, et la vertu muette.
Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi;

1) *Si je n'étois bon père.* . . . On retrouve un peu *Corneille* dans cette tirade, quoique la même pensée y soit répétée et retournée en plusieurs façons; ce qui était un vice commun en ce tems-là. Mais a quoi bon tous ces discours? Que veut *Prusias?* Rien. Quelle résolution prend-il avec *Araspe?* Aucune. Cette scène paraît peu nécessaire, ainsi que celle d'*Arsinoé* et de sa confidente. En général, toute scène entre un personnage principal et un confident est froide, à moins que ce personnage n'ait un secret important à confier, un grand dessein à faire réussir, une passion furieuse à développer.

2) . . . . . . *Inquiète* n'est pas le mot propre; *depuis* est ici un solécisme. Le sens est, Dès qu'une fois cette passion s'est emparée de nous.

Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand;
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche;
Et sa seul présence est un secret reproche.
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi,
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi;
Et que si je lui laisse un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame; et ma confusion,
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut
Juge, Araspe, où j'en suis, s'il veut tout ce qu'il peut. 1)

1) *Qui m'en donne trois, peut m'en ôter une. . . . Il peut tout ce qu'il veut. . . . . S'il veut tout ce qu'il peut.* Ces antithèses et ces figures de mots, comme on l'a déjà remarqué, doivent être bien rares. La versification héroïque exige que les vers ne finissent point par des verbes en monosyllabes, l'harmonie en souffre : *il peut, il veut, il fait, il court*, sont des syllabes sèches et rudes; il n'en est pas de même dans les rimes féminines; *il vole, il presse, il prie*; ces mots sont plus soutenus; ils ne valent qu'une syllabe. Mais on sent qu'il y en a deux qui forment une syllabe longue et harmonieuse. Ces petites finesses de l'art sont à peine connues, et n'en sont pas moins importantes.

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
La régle de la vraie et saine politique.
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent:
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre;
C'est un crime d'état que d'en pouvoir commettre;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtiment;
Et prévient par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu,
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu?
Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frére?
Et le prends-tu pour homme 1) à voir d'un œil égal,
Et l'amour de son frére, et la mort d'Annibal?
Non, ne nous flattons point; il court à sa vengeance,
Il en a le prétexte, il en a la puissance;
Il est l'astre naissant qu'adorent mes états;

1) *Et le prends-tu pour homme. . . . . . . . . . . Il vient soulever l'autre, fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre;* expressions vicieuses. On ne peut dire *l'autre* que quand on l'oppose à l'*un*. Le *nôtre* ne peut se dire à la place du *mien*, à moins qu'on n'ait déjà parlé au pluriel. Je le répète encore, rien n'est si difficile et si rare que de bien écrire.

Il est le dieu du peuple, et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci sans doute, il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre : 1)
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire, et mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment.
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre
Dussé-je voir par là tout l'état hasardé....

ARASPE.

Il vient.

## SCENE II.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince! Et qui vous a mandé?

NICOMEDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,

1) Tout cela est d'un style confus, obscur. *Le reste du nôtre qui n'est pas tout à fait impuissant*, et *bien peu de rudesse*, et *le prix d'un mérite mêlé doucement à un ressentiment!* Il n'y a pas là deux mots qui soient faits l'un pour l'autre.

De jouir de l'honneur de vos embrassemens,
Et d'être le témoin de vos contentemens.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier, et mon père, et mon roi,
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire, 1)
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassemens, 2)
Me faire par écrit de tels remercîmens;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime. 3)
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général; 4)
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre eût payé de sa tête.

1) *D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire.* On ne choisit point un bras pour une gloire.

2) Il a promis à son confident d'avoir bien peu de rudesse, et il commence par lui dire la chose du monde la plus rude. Il le déclare criminel d'état.

3) . . . . *Ajoute à votre estime*, n'est pas français en ce sens: l'estime où nous sommes n'est pas notre estime. On ne peut dire *votre estime*, comme on dit *votre gloire*, *votre vertu*.

4) . . . . . . *Au général* est un solécisme; il faut *dans un général*.

NICOMEDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un désir trop ardent :
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent; mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime, 1)
Qui ne craindra jamais la plus sévére loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un pére,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légére.
Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
  Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambassadeur romain me demande audience;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance;

1) *Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime. Un petit crime*; cette épithète n'est pas du style de la tragédie. Le crime de *Nicomède* est en effet bien faible. *Nicomède* parle ici ironiquement à son père, comme il a parlé à son frére; car par ce *désir trop ardent* il entend le désir qu'il avait de voir sa maîtresse. Il n'a point du tout d'*amour* pour son père; le public n'en est pas fâché. On méprise *Prusias;* on aime beaucoup la hauteur d'un héros persécuté. *Petit crime, bonheur si grand;* ces contrastes affectés font un mauvais effet.

Vous l'écouterez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi-bien le véritable roi,
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend 1) à ma vieillesse:
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder.
L'intérêt de l'état vous doit seul 2) regarder.
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute: 3)
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute;
Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain, 4)
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue; 5)
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,

1) *Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend....* On rend un honneur; on ne rend point un titre d'honneur.

2) .... *Seul*.. semble dire que *Prusias* abdique. Et il est si loin d'abdiquer, qu'il vient de menacer son fils. C'est trop se contredire.

3) *La marque haute!*

4) *Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain.* Cette expression *faire brèche* n'est plus d'usage; ce n'est pas que l'idée ne soit noble, mais en français toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale trop familière. *Faire* assaut, *faire* force de voiles, *faire* de nécessité vertu, *faire* ferme, *faire* brèche, *faire* alte, etc. Toutes expressions bannies du vers héroïque.

5) *Remettez en éclat la puissance absolue.* Comme on ne peut rien, on n'y remet rien; on donne de l'éclat, on met en lumière, en évidence, en honneur, en son jour.

Inviolable, entière; et n'autorisez pas
De plus méchans que vous à la mettre plus bas. 1)
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiroient sur votre propre exemple.
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéirai, seigneur, et plutôt qu'on ne pense;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est due à ses états,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il est tems qu'en son ciel cet astre aille reluire; 2)
De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi:
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie. 3)

1) . . . . *A la mettre plus bas.* Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage, et n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adverbe monosyllabe; ne finissez jamais un vers par *bas*, à *bas*, plus *bas*, *haut*, plus *haut*.

2) *Il est tems qu'en son ciel cet astre aille reluire.* Cette métaphore est vicieuse, en ce qu'elle suppose que cet astre de *Laodice* est descendu du ciel en terre.

3) *Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie. Prusias* veut aussi railler. Cette pièce est trop pleine de railleries et d'ironies.

Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE

Elle est prête à partir sans plus grand équipage. 1)

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter. 2)

## SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris,
Par les hautes vertus, et les illustres marques 3)
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.

1) *Elle est prête à partir sans plus grand équipage.* Ce dernier hémistiche est absolument du style de la comédie.

2) *Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.* Vers trop familier. Mais à quoi se rapporte cet *ordre?* A l'*ambassadeur*, à l'*outrage*, ou à l'*équipage?*

3) . . . . *Illustres marques.* On a déjà plusieurs fois remarqué ce mot vague qui n'est que pour la rime.

Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner;
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture, 1)
Donnez ordre qu'il règne, elle vous en conjure;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait, 2)
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire,
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat,
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat;
Je crois que pour régner il en a les mérites, 3)
Et n'en veux point douter après ce que vous dites:
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire

1) *Si vous faites état de cette nourriture. Nourriture* est ici pour *éducation*; et dans ce sens il ne se dit plus; c'est peut-être une perte pour notre langue. *Faire état* est aussi aboli.

2) *Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait.* On ne fait point l'estime : cela n'a jamais été français; on a de l'estime, on conçoit de l'estime, on sent de l'estime; et c'est précisément parce qu'on la sent, qu'on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l'amour, de l'amitié : on ne fait de l'amour ni de l'amitié.

3) *Je crois que pour régner il en a les mérites.* Ni ces expressions, ni cette construction ne sont françaises : *Il en a les mérites pour régner!*

Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi. 1)

NICOMEDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

1) *Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.* Le roi *Prusias*, qui n'est déjà pas trop respectable, est peut-être encore plus avili dans cette scène, où *Nicomède* lui donne en présence de l'ambassadeur de Rome des conseils qui ressemblent souvent à des reproches. Il est même assez étonnant que connaissant la fierté de son fils, et sachant combien ce disciple d'*Annibal* hait les Romains, il le charge de répondre à l'ambassadeur de Rome qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. *Prusias* n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche, et il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par *Nicomède*.

Il a commencé par dire à son fils, vous êtes criminel d'état, vous méritez d'être puni de mort. Et il finit par lui dire, répondez pour moi à l'ambassadeur de Rome en ma présence. Faites le personnage de roi, tandis que je ferai celui de subalterne. C'est au fond une scène de lazzi; passe encore si cette scène était nécessaire, mais elle ne sert à rien. *Prusias* joue un rôle avilissant; mais celui de *Nicomède* est noble et imposant. Ces personnages plaisent toujours à la multitude, et révoltent quelquefois les honnêtes gens.

C'est toujours un problême à résoudre, si les caractères bas et faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'élève contre eux à une première représentation. On aime à faire tomber sur l'auteur le mépris que lui-même inspire pour le personnage. Les critiques se déchaînent. Cependant ces caractères sont dans la nature. *Maxime* dans *Cinna*, *Félix* dans *Polyeucte*.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMEDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état?
Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort;
Et de pareils amis en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah! ne me brouillez point avec la république,
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMEDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés;
Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrois son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devoit garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture, 1)
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

1) .... *Qu'elle devoit garder, et conserver sa chère nourriture.* Cela n'est pas français; *et conserver* ne se lie pas avec *qu'elle devait. Nicomède* a déjà parlé de bonne nourriture, *Si vous faites état de cette nourriture.*

FLAMINIUS *à Prusias.*

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine,
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine. 1)

NICOMEDE.

Non, mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, 2) et je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison,
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager.

NICOMEDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords;
Parlez, et nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMEDE.

Hé bien! s'il est besoin de répondre autre chose,

1) *N'en a mis en son cœur que mépris. . .* Cela n'est pas français; *n'en mettre que mépris!*

2) . . . . . *Et je le tiens à gloire.* Cette manière de s'exprimer a vieilli.

Attale doit régner, Rome l'a résolu;
Et puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande, 1)
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi;
Mais c'est trop que dans croire un Romain sur sa foi.
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne:
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups;
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous 2)
Qu'il régne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise 3) à le faire;
Le fameux Scipion le fut bien de son frére;

1) *Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande.* Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens avaient corrigés. En effet cette distinction du cœur, de l'esprit et de l'ame, cette énumération de parties faite ironiquement, est trop loin du ton de la tragédie, et cette répétition de *grand* et *grande* est comique.

2) *Qu'il en fasse pour lui, etc.* On ne devine pas d'abord ce que veut cet *en*; il est très-inutile, et il se raporte à *vertu*, qui est deux vers plus haut.

3) . . . . *A le faire.* On a déjà dit que cette expression ne doit jamais être admise; elle est ici vicieuse, parce que *le faire* se rapporte à *être*, et signifie à la lettre, *faire son lieutenant.*

Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les lois du plus jeune ont vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Egée,
Le reste de l'Asie à nos côtes rangée, 1)
Offrent une matière à son ambition....

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection,
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMEDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi:
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains;
Et si Flaminius 2) en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté.
Le rang d'ambassadeur doit être respecté;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...:

1) *Le reste de l'Asie à nos côtes rangée.* On dit *ranger les côtes*, mais non *rangée aux côtes*, pour *située.* C'est un barbarisme.

2) . . *Si Flaminius.* . . . Ce n'est pas le même *Flaminius*, mais l'insulte n'en est pas moindre.

NICOMEDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire. 1)
Je ne sais point répondre autrement pour un roi,
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte;
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace?
Et je remercîrai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément.

PRUSIAS *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge; 2)
Le tems et la raison pourront le rendre sage. 3)

NICOMEDE.

La raison et le tems m'ouvrent assez les yeux,

1) *Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.* Il est clair qu'il n'y a pas de milieu; le sens est, *puisque vous m'avez fait répondre pour vous, laissez-moi parler.*

2) .... *Chaleurs de son âge.* Mauvais terme.

3) ... *Pourront le rendre sage.* C'est ce qu'on dit à un enfant mal moriginé; ce n'est pas ainsi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes; et si ce jeune homme n'est pas sage, pourquoi *Prusias* l'a-t-il chargé de parler pour lui?

Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frére,
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets,
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits,
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite :)
Si j'avois donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisseroit la Bithynie entière,
Telle que de tout tems l'aîné la tient d'un pére,
Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner.
Mais parce qu'elle avoit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser, et dans ce beau projet
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet,
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre, 1)
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre;
Et je lui dois quitter, 2) pour le mettre en mon rang,

1) *Puisqu'il peut la servir à me faire descendre.* Ce vers est inintelligible. A quoi se rapporte ce *la servir?* au dernier substantif, à la puissance de *Nicomède* que Rome veut diviser! *Me faire descendre;* il faut dire d'*où l'on descend, et monté sur le faîte, il aspire à descendre.*

2) *Et je lui dois quitter.* On ne dit point *quitter à;* on dit, *quitter pour; je dois quitter pour lui*, ou, *je lui dois céder, laisser, abandonner.*

Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
Graces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement.
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père;
Vous n'avez fait le roi que garde de leur prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée. 1)
Certes, je vous croyois un peu plus généreux.
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
Scipion dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage;

1) *Jeter un dépôt sur une tête; être gardien d'un illustre prix; une grandeur épanchée.* Toutes expressions impropres et incorrectes. De plus, ce discours de *Flaminius* semble un peu sophistique. L'exemple de *Scipion* qui ne prit point Carthage pour lui, et qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas républicain, et qui a des droits sur ses conquêtes.

Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain;
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure;
Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées, 1)
Elles vous déféroient de ces belles pensées;
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires, 2)
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le tems pourra donner quelque décision,
Si la pensée est belle, ou si c'est vision. 3)
Cependant....

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes

1) *Si vous en consultiez des têtes bien sensées, elles vous déféroient de ces belles pensées. . . . Prenez quelque loisir de rêver. Des têtes bien sensées* et *de belles pensées*, cela est du style de madame *Pernelle*, dans *Molière*.

2) *Laissez moins de fumée à vos feux militaires, et vous pourrez avoir des visions plus claires. Laisser de la fumée* est inintelligible. D'ailleurs la fumée des feux militaires est une figure trop bizarre. Le second vers est du bas comique.

3) *Si la pensée est belle, ou si c'est vision.* Même style et même défaut.

A pousser plus avant la gloire de vos armes, 1)
Nous ne la bornons point; mais comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste, soyez sur que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez:
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux, ce prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang;
Et puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.
*( à Prusias. )*
La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle;
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissue 2)
A de si longs détours font une digne issue.

1) *Pousser plus avant une gloire !*

2) *La pièce est délicate, et ceux qui l'on tissue.* Le mot de *pièce* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu dire. C'est d'ailleurs une expression populaire lorqu'elle signifie *intrigue*.

Je n'y réponds qu'un mot étant sans intérêt. 1)
Traitez cette princesse en reine comme elle est; 2)
Ne touchez point en elle aux droits du diadême,
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos lois;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose? 3)

NICOMEDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout. 4)

1) .... *Etant sans intérêt.* Comment peut-il dire qu'il est sans intérêt, après avoir dit publiquement au premier acte que *Laodice* est sa maîtresse, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir prendre sa défense? Voudrait-il cacher son amour à *Flaminius*, et le tromper? Un tel dessein convient-il à la fierté du caractère de *Nicomède*? *Flaminius* ne doit-il pas être instruit?

2) .... *Comme elle est.* Il faut, *comme elle l'est* pour l'exactitude; mais *comme elle l'est* serait encore plus mauvais.

3) *N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose?* Cette interrogation de *Prusias*, qui n'a rien dit pendant le cours de cette scène, n'a-t-elle pas quelque chose de comique?

4) .... *Me pousse trop à bout.* Cette expression est

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence ?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois, avisez s'il vous plaît
A traiter Laodice en reine comme elle est :
C'est moi qui vous en prie.

## SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Hé quoi! toujours obstacle ? 1)

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès; 2)

encore comique, ou du moins familière. *Racine* s'en est servi dans *Bajazet :*

. . . . . . . . . . Poussons à bout l'ingrat.

Mais le mot *ingrat* qui finit la phrase la relève. Ce sont de petites nuances qui distinguent souvent le bon du mauvais.

1) . . . . *Toujours obstacle* n'est pas français; et *grand miracle* n'est pas noble; il est du bas comique.

2) . . . . *Nous empêcher l'accès*. On ne dit point *empêcher à*; cela n'est pas français. *Il nous empêche*

Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hymenée ; 1)
Et les raisons d'état plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux. 2)

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice. 3)

PRUSIAS.

Non, non, je vous réponds, seigneur, de Laodice ;
Mais enfin elle est reine, et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai sur elle après tout une puissance entière,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
Rendons-lui donc visite, et comme ambassadeur

*l'accès de cette maison. Nous* est là au datif; c'est un solécisme; il faut dire, on nous défend l'accès de cette maison, on nous interdit l'accès, on nous défend, on nous empêche d'entrer.

1) *L'amour entre les rois ne fait pas l'hymenée.* Ce tour est impropre. Il semble que des rois se marient l'un à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende ; il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement.

2) *Des raisons d'état plus fortes que des nœuds qui trouvent le moyen d'éteindre les feux de ces nœuds.* Il faut renoncer à écrire quand on écrit de ce style.

3) *Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.* Et ce vers et l'idée qu'il représente appartiennent absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque toujours. C'est un style trop incorrect, trop négligé, trop lâche, et qu'il ne faut jamais se permettre.

Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur. 1)
Je seconderai Rome, et veux vous introduire :
Puisqu'elle est en nos mains, 2) l'amour ne nous peut nuire,
Allons de sa réponse à votre compliment 3)
Prendre l'occasion de parler hautement.

*Fin du second acte.*

1) *Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.* Il semble qu'il appelle ici la reine Laodice *sa grandeur*, comme on dit *sa majesté*, *son altesse*.

2) *Puisqu'elle est en nos mains. . . .* Le pronom *elle* se rapporte à Rome qui est le dernier nom. La construction dit, *Puisque Rome est en nos mains* ; et l'auteur veut dire, *Puisque Laodice est en nos mains.* Voyez la note au premier acte.

3) *Allons de sa réponse à votre compliment.* Ces deux vers sont trop mal construits ; le mot de *compliment* ne se peut recevoir dans la tragédie, s'il n'est ennobli par une épithète. Pour le mot de *civilité*, il ne doit jamais entrer dans le style héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être ennobli, c'est le rôle de *Prusias*.

# ACTE TROISIEME.

## SCENE I.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes. 1)
Qui tranche trop du roi 2) ne règne pas long-tems.

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importans;
Et si jamais je règne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner. 3)

1) *Sa perte vous devroit donner quelques alarmes.* L'auteur n'exprime pas sa pensée ; il veut dire, *vous devriez craindre de le perdre.* Mais *sa perte* signifie qu'elle l'a déjà perdu. Or, une perte donne des regrets, et non des alarmes.

2) *Qui tranche trop du roi. . . .* Cette manière de s'exprimer n'appartient plus qu'au comique. D'ailleurs un roi qui sait gouverner peut *trancher du roi* et régner long-tems.

3) . . . . . *Chemin de régner* ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire 1)
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de pére.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je dois,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
Recevoir embassade en qualité de reine, 2)
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre état,
Sur votre autorité commettre un attentat.
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,

1) .... *Vous devriez faire* à la fin d'un vers, et *plus d'estime* au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle un enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroïque. Nous avons jusqu'ici négligé de remarquer cette faute. Le lecteur la remarquera aisément par-tout où elle se trouve. Nous avons déjà observé que *faire estime*, *faire plus d'estime*, n'est pas français.

2) *Recevoir ambassade en qualité de reine.* Ces petites discussions, ces subtilités politiques sont toujours très-froides. D'ailleurs elle peut fort bien négocier avec *Flaminius* chez *Prusias*, qui lui sert de tuteur : et en effet elle lui parle en particulier le moment d'après.

Faire réponse en reine, et comme le mérite,
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier 1) que je n'entends pas bien,
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien; 2)
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux 3)
Pour souverains que moi, la raison et les dieux.

1) *Ici c'est un métier. . . .* Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme *le métier des armes.* Il est heureusement employé par *Racine* dans le sens le plus bas. *Athalie* dit à *Joas :*

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des Juifs.

2) *Hors de l'Arménie enfin je ne suis rien.* Si elle *n'est rien* hors de l'Arménie, pourquoi dit-elle tant de fois qu'elle conserve toujours le titre et la dignité de reine, qu'on ne peut lui ravir? Être reine et en tenir le rang, c'est être quelque chose. *Corneille* n'aurait-il pas mis, *Hors de l'Arménie je ne puis rien?* Alors cette phrase et celles qui la suivent deviennent claires. Je ne puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine; et en cette qualité je ne connais de véritables souverains que les dieux.

3) . . . . . *En tous lieux* ne peut signifier que l'Arménie; car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du moins là une apparence de contradiction; et *en tous lieux* est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie:
Je vais vous y remettre en bonne compagnie: 1)
Partons; et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang. 2)

LAODICE.

Je perdrai mes états, et garderai mon rang;

1) *Je vais vous y remettre en bonne compagnie.* C'est-à-dire, accompagnée d'une armée; mais cette expression, pour vouloir être ironique, ne devient-elle pas comique?

2) *Des montagnes de morts, des rivières de sang.* Cette scène est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à *Laodice* la main d'*Attale*; sans cela ce long détail de menaces paraîtrait déplacé; le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter: elle vient par déférence pour le roi de refuser la visite d'un ambassadeur; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible *Prusias* qui parle tout d'un coup de *montagnes, de morts* à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts, et qui sont hardis avec les faibles?

Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette,
Me feront votre esclave, et non votre sujette.
Ma vie, est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté;
Et quand vos yeux frappés de toutes ces misères
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors peut-être, alors vous le prirez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée, et d'ame, et de courage. 1)
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin;
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin;
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui;
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice;
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice;
Et pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
Adieu. 2)

1) *Je serai bien changée, et d'ame, et de courage.* Mauvaise façon de parler. *Ame* et *courage*, pléonasme.

2) *Adieu.* . . . . Remarquez qu'un ambassadeur de Rome, qui ne dit mot dans cette scène, y fait un per-

## SCENE II.

### FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

MADAME, enfin une vertu parfaite... 1)

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite; 2)
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois, ni ne veux l'écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.

sonnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scène des personnages principaux sans les faire parler. C'est un défaut essentiel. Cette scène de petites bravades, de petites piquoteries, de petites discussions entre *Prusias* et *Laodice*, n'a rien de tragique, et *Flaminius* qui ne dit mot est insupportable.

1) . . . . *Enfin une vertu parfaite.* Ce n'est guère que dans la passion qu'il est permis de ne pas achever sa phrase. La faute est très-petite; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention.

2) . . . . *Votre ambassade est faite* est un peu comique. *Sosie* dit dans *Amphitryon* :

O juste ciel! j'ai fait une belle ambassade!

Mais aussi c'est *Sosie* qui parle.

J'ose donc, comme ami, vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les tems où l'on vit, et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale, 1)
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
« J'avois droit de régner, et n'ai su m'en servir. »
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée.
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

1) *N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale.* Cette expression est très-brutale, sur-tout d'un ambassadeur à une princesse. D'ailleurs ce discours de *Flaminius*, pour être fin et adroit, n'en est pas moins entortillé et obscur. *Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce avec le vrai bonheur*, *qui se livre à ce qu'elle craint*; et *cette vertu brutale qui après un grand soupir* dit qu'*elle avait droit de régner.* Tout cela est bien étrange. La clarté, le naturel doivent être les premières qualités de la diction. Quelle différence quand *Néron* dit à *Junie*, dans *Racine* :

Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César a dû vous revêtir,
La gloire d'un refus sujet au repentir !

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour, 1)
Seigneur, mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie; 2)
Et sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous, 3)
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
Que si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.
Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, et sous quel général?
Le roi, s'il s'en fait fort, 4) pourroit s'en trouver mal;

1) *Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour.* Il semble que *Laodice*, par ce vers, reproche à *Flaminius* les expressions impropres, les phrases obscures dont il s'est servi, et son galimatias qui n'était pas le style des ambassadeurs romains.

2) *Prudence endormie, répondre en amie, etc.* Toutes ces expressions sont familières; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie.

3) *La grandeur de courage est si mal avec vous.* Style de conversation familière.

4) *Le roi, s'il s'en fait fort. . . .* Se faire fort de quelque chose ne peut être employé pour *s'en prévaloir;* il signifie, J'en réponds, je prends sur moi l'entreprise, je me flatte d'y réussir. *Se faire fort,* ne peut être employé qu'en prose. Plusieurs étrangers

Et s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer d'un autre. 1)
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie,
La vertu trouve appui 2) contre la tyrannie.
Tout son peuple a des yeux 3) pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'état.
Il connoît Nicomède, il connoît sa marâtre;
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connoît d'autant mieux les dangereux amis.
Pour moi que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,

se sont imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la prose et pour la poésie; ils se sont bien trompés.

1) *Je lui conseillerois de s'assurer d'un autre. Autre* se rapporte à *pays*, et non à *général*, qui est trois vers plus haut.

2) *La vertu trouve appui.* . . . Il faut, *trouve un appui*, ou *de l'appui; trouve un secours, du secours;* et non *trouve secours.*

3) *Tout son peuple a des yeux.* . . . Ce vers et les cinq suivans sont ingénieusement placés pour préparer la révolte qui s'élève tout d'un coup au cinquième acte. Reste à savoir s'ils la préparent assez, et s'ils suffisent pour la rendre vraisemblable; mais *un attentat que des maximes d'état font sur le bien public*, forme une phrase trop incorrecte, trop irrégulière; et ce n'est pas parler sa langue.

J'évite les mépris qu'il recevroit de moi,
S'il tenoit de ma main la qualité de roi.
Je le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux; et le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon peuple, à mon exemple, en feroit peu d'estime;
Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime:
Mon refus lui fait grace; et malgré ses désirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, 1) vous êtes ici reine;
Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine.
Le roi n'est qu'une idée, 2) et n'a de son pouvoir

1) *Si vous me dites vrai. . . .* Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques qui ne mènent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant sont aujourd'hui bannies du théâtre. *Flaminius* et *Laodice* ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre *Acomat*, dans *Bajazeth*, et *Flaminius*, dans *Nicomède? Acomat* se trouve entre *Bajazeth* et *Roxane* qu'il veut réunir, entre *Roxane* et *Athalide*, entre *Athalide* et *Bajazeth;* comme il parle convenablement, noblement, prudemment à tous les trois, et quel tragique dans tous ces intérêts! quelle force de raisons! quelle pureté de langage! quels vers admirables! mais dans *Nicomède* tout est petit, presque tout est grossier; la diction est si vicieuse qu'elle déparerait le fond le plus intéressant.

2) *Le roi n'est qu'une idée. . . .* On dit bien, *n'est*

Que ce que, par pitié, vous lui laissez avoir.
Quoi! même vous allez jusques à faire grace!
Après cela, madame, excusez mon audace;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix:
Recevoir ambassade est encor de vos droits:
Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain, souffrez que je vous die,
Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui;
Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte;
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi,
Quand il est honoré du nom de son ami;
Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque;
Et qu'enfin....

LAODICE.

Il suffit; je vois bien ce que c'est: 1)
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît. 2)
Mais si de leurs états Rome à son gré dispose,
Certes, pour son Attale elle fait peu de chose;
Et qui tient dans sa main tant de quoi lui donner,

*qu'un fantôme*, mais non pas, *n'est qu'une idée.* La raison en est que *fantôme* exclut la réalité, et qu'*idée* ne l'exclut pas.

1) . . . . *Je vois bien ce que c'est* est du style comique. C'est en général celui de la pièce.

2) . . . . *Qu'autant comme il vous plaît.* Il faut, *autant que.*

A mendier pour lui devroit moins s'obstiner.
Pour un prince si cher, sa réserve m'étonne :
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne !
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrois un roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir :
Je ne veux point de rois qui sachent obéir ;
Et puisque vous voyez mon ame toute entière,
Seigneur, ne perdez plus menace, ni prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement ;
Songez mieux ce qu'est Rome, et ce qu'elle peut faire ;
Et si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet.
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde ;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde ! ah ! vous me feriez peur, 1)
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur,

1) *La maîtresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur.* Cette expression placée ici ironiquement dégénère peut-être trop en comique. Ce n'est pas là une bonne traduction de cet admirable passage d'*Horace*, *Et cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis.* Ajoutez que *tout tremble sur l'onde* est ce qu'on appelle

Si le grand Annibal n'avoit qui lui succède,
S'il ne revivoit pas au prince Nicomède,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris. 1)
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
Le capitole a lieu d'en craindre un coup de maître, 2)
Et qu'il ne puisse un jour....

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame; et quelques-uns vous diront au besoin
Quels dieux du haut en bas 3) renversent les profanes;

une cheville malheureusement amenée par la rime, comme on l'a déjà remarqué tant de fois.

1) *Font voir en quelle école il en a tant appris.* Le mot *école* est du style familier ; mais quand il s'agit d'un disciple d'*Annibal*, ces mots *disciple*, *école*, etc., acquièrent de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures.

2) *Le capitole a lieu d'en craindre un coup de maître. Coup d'essai, coup de maître ;* figure employée dans le *Cid*, et qu'il ne faudrait pas imiter souvent.

3) *Quels dieux du haut en bas. . . .* Ce mot qui n'est mis là que pour faire le vers, ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux et les profanes ne sont pas là non plus à leur place. Un ambassadeur ne doit pas

Et que même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

## SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

Ou Rome à ses agens donne un pouvoir bien large, 1)
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre, et si j'en sors, ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, et laissez à ma flâme

parler en poëte : un poëte même ne doit pas dire que son sénat est composé de dieux, que les rois sont des profanes, et que l'ombre du capitole fit trembler *Annibal*. Un très-grand défaut encore est ce mélange d'enflure et de familiarité : *Quelques-uns vous diront au besoin, quels dieux du haut en bas renversent les profanes.* Ce style est entièrement vicieux.

1) *Ou Rome à ses agens donne un pouvoir bien large.* Ces deux vers, que leur ridicule a rendus fameux, ont été aussi corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être ennoblie ; c'est une plaisanterie basse, absolument indigne de la tragédie et de la comédie.

Le bonheur à son tour d'entretenir madame. 1)
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plongent un indigne amitié, 2)
Me faisoient lui donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur, et tendre, et pitoyable. 3)
Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés, 4)
Madame?

1) *Une flâme qui veut à son tour avoir le bonheur d'entretenir madame*, est du comique le plus négligé.

2) . . . . *Une indigne amitié. Flaminius* qui se donne pour un ambassadeur prudent ne doit pas dire qu'un homme tel que *Nicomède* n'est pas digne de l'amitié de *Laodice.* Il n'a certainement aucune espérance de brouiller ces deux amans. Par conséquent sa scène avec *Laodice* était inutile, et il ne reste ici avec *Nicomède* que pour en recevoir des nazardes. Quel ambassadeur!

3) *C'est être ambassadeur, et tendre, et pitoyable.* Le mot *pitoyable* signifiait alors *compatissant*, aussi-bien que *digne de pitié.* Cela forme une équivoque, qui tourne l'ambassadeur en ridicule, et on devait retrancher *pitoyable*, aussi-bien que *le long et le large.*

4) *Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés?* Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande

FLAMINIUS.

Ah! c'en est trop, et vous vous emportez.

NICOMEDE.

Je m'emporte ?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée....

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur.
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur;
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMEDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale et pour Flaminius:
Et si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être,
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi;
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

partie de cette pièce est du style burlesque. Mais il y a de tems en tems un air de grandeur qui impose, et surtout qui intéresse pour *Nicomède*; ce qui est un très-grand point.

Au reste jusqu'ici la plupart des scènes ne sont que des conversations assez étrangères à l'intrigue : en général toute scène doit être une espèce d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau et d'intéressant.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père,
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront, prince, pensez à vous.

## SCENE IV.

### NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine;
Ma générosité cède enfin à sa haine.
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ses assasinats;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate; 1)

1) *J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate.* Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce *Zénon*. Il ne sait encore quel il est : on sait seulement que *Nicomède* a conduit deux traîtres avec lui; mais on ignore que *Zénon* soit un des deux.

Voilà le sujet et l'intrigue de la pièce. Mais quel sujet et quelle intrigue! deux malheureux que la reine *Arsinoé* a subornés pour l'accuser faussement elle-même, et pour faire retomber la calomnie sur *Nicomède!* Il n'y

Et comme leur rapport à de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint ;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMEDE.

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment ;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte et couvre sa foiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés,
Que les plus clair-voyans y sont bien empêchés. 1)

a rien de si bas que cette invention ; c'est pourtant là le nœud, et le reste n'est que l'accessoire. Mais on n'a point encore vu paraître cette reine *Arsinoé*, on n'a dit qu'un mot d'un *Métrobate*, et cependant on est au milieu du troisième acte.

1) *Que les plus clair-voyans y sont bien empêchés.* Le mot *clair-voyant* est aujourd'hui banni du style noble. On ne dit pas non plus *être empêché à quelque chose* ; cela est à peine souffert dans le comique.

Rien n'est plus utile que de comparer ; opposons à ces vers ceux que *Junie* dit à *Britanicus*, et qui expriment

Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre ;
Rome ne songeoit point à troubler notre amour ;
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour ;
Et dans ce même jour Rome en votre présence
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte 1) en ce raisonnement,
Qui n'attend point le tems de votre éloignement;

un sentiment à peu près semblable, quoique dans une circonstance différente.

Je ne connois Néron et la cour que d'un jour :
Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit sa foi!
Quel séjour étranger, et pour elle, et pour moi!

Voilà le style de la nature. Ce sont là des vers ; c'est ainsi qu'on doit écrire. C'est une dispute bien inutile, bien puérile, que celle qui durera si long-tems entre les gens de lettres sur le mérite de *Corneille* et de *Racine*. Qu'importe à la connaissance de l'art, aux règles de la langue, à la pureté du style, à l'élégance des vers, que l'un soit venu le premier, et soit parti de plus loin, et que l'autre ait trouvé la route applanie ? Ces frivoles questions n'apprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne peux trop le redire, est de tâcher de former des poëtes, et de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers.

1) *Pour moi, je ne vois goutte. . . .* Expression populaire et basse.

Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage,
Qui m'offusque la vue, et m'y jette un ombrage.
Le roi chérit sa femme, il craint Rome; et pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne saurois vous taire,
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père. 1)
Voyez quel contre-tems Attale prend ici, 2)
Qui l'appelle avec nous, quel projet, quel souci. 3)

1) *Qu'il est trop bon mari, pour être assez bon père.* On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Jusqu'ici on ne voit qu'une petite intrigue et de petites jalousies. Ce qui est encore bien plus du ressort de la comédie, c'est cet *Attale* qui vient n'ayant rien à dire, et à qui *Laodice* dit qu'il est un importun.

2) *Voyez quel contre-tems Attale prend ici.* On ne dit point *prendre un contre-tems;* et quand on le dirait, il ne faudrait pas se servir de ces tours trop familiers.

3) *Qui l'appelle avec nous, ect.* Est-ce le contretems qui appelle ? A quoi se rapportent *quel projet! quel souci!* Quel mot que celui de *souci* en cette occasion! Elle *connaît mal ce qu'il faut* qu'elle *pense; mais elle en rompra le coup.* Est-ce le coup de ce qu'elle pense ? *Rompre un coup s'il y faut sa présence!* Il n'y a pas là un vers qui ne soit obscur, faible, vicieux, et qui ne pèche contre la langue. Elle sort en disant, *Je vous quitte*, sans dire pourquoi elle quitte *Nicomède.* Les personnages importans doivent toujours avoir une raison d'entrer et de sortir; et quand cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se donnent bien de garde de dire, *Je sors*, de peur que le spectateur trop averti de la faute, ne dise, *Pourquoi sortez-vous ?*

Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

## SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous, quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même;
Il connoît tout mon cœur, et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

## SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non, j'ai quelque chose aussi-bien à vous dire, 1)

1) . . . *J'ai quelque chose aussi-bien à vous dire.* Non-seulement dans une tragédie on ne doit point avoir *aussi-bien à dire quelque chose ;* mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui

Prince. J'avois mis bas, avec le droit d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avois prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point, 1) sur-tout dans vos desseins,
Ni le secours du roi, ni celui des Romains;
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne, 2)
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne. 3)

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,

nouent l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui mènent au but. Une simple bravade dont on peut se passer n'est pas un sujet de scène.

1) *Et de ne point mêler..... ni le secours, ni.....* Ces deux *ni* avec *point* ne sont pas permis. Les étrangers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte, ni espérance,* c'est un barbarisme de phrase; dites, *Je n'ai ni crainte, ni espérance.*

2) *Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne.* Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scène, sont une ironie amère qui peut-être avilit trop le caractère d'*Attale*, que *Corneille* cependant veut rendre intéressant. Il paraît étonnant que *Nicomède* mette de la grandeur d'ame à injurier tout le monde, et qu'*Attale* qui est brave et généreux, et qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaisance de le souffrir.

Plus on examine cette pièce, plus on trouve qu'il fallait l'intituler *comédie*, ainsi que *Don Sanche d'Arragon.*

3) ..... *De ce qu'on vous ordonne* est trop fort, et ne s'accorde pas avec le mot de *prière.*

Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse;
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse.
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts 1) de plus de cent murailles?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale 2) entre nous deux:
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois,
Et vos rares vertus, et vos fameux exploits;
Ou contre son amour; contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance.
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger,
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMEDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre tems à Rome,
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme.
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur. 3)

1) .... *Du gain*, et *des glorieux assauts*.... On ne se défait pas d'un gain de batailles et d'un assaut. Le mot de *se défaire*, qui d'ailleurs est familier, convient à des droits d'aînesse; mais il est impropre avec des assauts et des batailles gagnées.

2) *Rendez la princesse égale*.... Il fallait, *rendez le combat égal.*

3) .... *Si vous n'avez du cœur.* Il ne doit pas trai-

## SCENE VII. 1)

### ARSINOÉ, NICOMEDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande?

ATTALE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,

ter son frère de poltron, puisque ce frère va faire une action très-belle, et que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire.

1) Cette scène est encore une scène inutile de picoterie et d'ironie entre *Arsinoé* et *Nicomède*. A quel propos *Arsinoé* vient-elle? Quel est son but? Le roi mande *Nicomède*. Voilà une action petite à la vérité, mais qui peut produire quelque effet. *Arsinoé* n'en produit aucun.

Prince, vous n'auriez pas sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obstinois, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun 1) tiennent mal leurs promesses,
Tout deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMEDE.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée,
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMEDE.

Je les ai subornés contre vous à ce compte? 2)

ARSINOÉ.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous pensez par là leur ôter tout crédit?

1) *Ces hommes du commun. . . .* Ces mots seuls font la condamnation de la pièce. *Deux hommes du commun subornés !* Il y a dans cette invention de la froideur et de la bassesse.

2) . . . . . . *A ce compte.* On voit assez combien ces termes populaires doivent être proscrits.

ARSINOÉ.

Non, seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qu'il vous plaise, et que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importans?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-tems. 1)

ARSINOÉ.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre.
Son amour conjugal chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais...

ARSINOÉ.

Achevez, seigneur; ce mais que veut-il dire? 2)

1) *Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-tems. Le roi s'ennuie* n'est pas bien noble; et on est étonné peut-être qu'*Araspe*, un simple officier, parle d'une manière si pressante à un prince tel que *Nicomède.*

2) *Achevez, seigneur; ce mais que veut-il dire?* Cette interrogation qui ressemble au style de la comédie, n'est évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers suivans qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ces ré-

NICOMEDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importans?

NICOMEDE.

Vous les saurez du roi; je tarde trop long-tems.

## SCENE VIII. 1)

### ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale, et ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,

pétions; elles ne sont plus souffertes aujourd'hui. *Ce mais* est intolérable.

1) Cette fausse accusation ménagée par *Arsinoé* n'est pas sans quelque habileté, mais elle est sans noblesse et sans tragique, et *Arsinoé* est plus basse encore que *Prusias*. Pourquoi les petits moyens déplaisent-ils, et que les grands crimes font tant d'effet? C'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris; c'est par la même raison qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant, plutôt que d'un voleur ordinaire. *Ce tour qu'on a joué* met le comble à ce défaut. *Arsinoé* n'est qu'une bourgeoise qui accuse son beau-fils d'une friponnerie, pour mieux marier son propre fils.

Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagême.
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué,
L'infame et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes! 1)
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes! 2)
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu!
Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire, et plus grande, et plus pure;
Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchans une ame si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui,
Et subornés par vous, et subornés par lui;

1) . . . . *Les vérités sont fortes.* Ce ne sont point ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérité de paraître.

2) *Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes!* On a déjà dit que toute métaphore, pour être bonne, doit fournir un tableau à un peintre. Il est difficile de peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guère écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette pièce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité décrire, qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire élégamment.

Contre tant de vertus, contre tant de victoires, 1)
Doit-on quelque croyance à des ames si noires?
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi;
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère.
Nous ne sommes qu'un sang, 2) et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer 3) pour calomniateur.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine, 4)
Moi dont la perte est sure à moins que sa ruine?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusoient, je les croyois bien moins.

1) *Bien voir ce que c'est. . . . Devoir de la croyance contre des victoires.* Le premier est trop familier, le second n'est pas exact.

2) *Nous ne sommes qu'un sang. . . .* Je crois que cette expression peut s'admettre, quoiqu'on ne dise pas *deux sangs.*

3) *A peine à le passer . . . .* n'est pas français; on dit dans le comique, *Je le passe pour honnête homme.*

4) *Et vous en avez moins à me croire assassine.* Je ne sais si le mot *assassine*, pris comme substantif féminin, se peut dire; il est certain du moins qu'il n'est pas d'usage.

Votre vertu, madame, est au dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime.
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.

Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
J'emprunte du secours, et le fais hautement:
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme. 1)

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

1) *Vous êtes peu du monde. . . . . Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.* Style comique; mais le caractère d'*Attale* trop avili commence ici à se développer, et devient intéressant.

On ne peut terminer un acte plus froidement. La raison est que l'intrigue est très-froide, parce que personne n'est véritablement en danger.

ARSINOÉ.

Le tems vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant si le prince est encor votre frére,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mére;
Et malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

*Fin du troisième acte.*

# ACTE QUATRIEME.

## SCENE I. 1)

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.
(*Araspe rentre.*)
Et vous, madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?
Douté-je de son crime, ou de votre innocence?
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit,
Par quelque imprèssion ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah seigneur! est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture?

1) *Arsinoé* joue précisément le rôle de la femme du *Malade imaginaire*, et *Prusias* celui du *Malade qui croit sa femme.* Très-souvent des scènes tragiques ont le même fond que des scènes de comédie ; c'est alors qu'il faut faire les plus grands efforts pour fortifier par le style la faiblesse du sujet. On ne peut cacher entièrement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poésie.

Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté,
Pour rendre à la vertu toute sa pureté!
Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien dans votre cour est-il de médisans!
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée!
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui....

## SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMEDE, ARASPE, gardes.

ARSINOÉ.

Grace, grace, seigneur, à notre unique appui;
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles;
Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes; 1)
Grace...

NICOMEDE.

De quoi, madame? Est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres que ma perte expose à votre fils?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois,
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits,
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes;
Les voilà tous, madame; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchans par quelque autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entière,
Qui dans leur artifice a manqué de lumière,
C'est gloire, et non pas crime, à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour,

1) . . . . *A ce preneur de villes.* C'est encore ici de l'ironie. *Nicomède* ne doit pas répondre sur le même ton, et ne faire que répéter qu'il a pris des villes.

Qui n'a que la vertu de son intelligence, 1)
Et vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédis, seigneur, il n'est point criminel;
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique; 1)
Que ce vieillard confie, et gloire, et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité;
Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui,
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui.
De cette seule main part tout ce qui le blesse;
Et pour venger ce maître, et sauver sa maîtresse,
S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.

1) *Qui n'a que la vertu de son intelligence.* Cela veut dire, *qui ne s'entend qu'avec la vertu*; mais cela est très-mal dit. Il semble qu'il n'ait d'autre vertu que l'*intelligence*.

2) *S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique. Fureurs d'une terreur* est un contre-sens : *fureur* est le contraire de la *crainte*.

Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme,
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter;
Car enfin, hors de là, 1) que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir, 2)
Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent,
Pour hâter les renforts, et d'homme, et d'argent?
Vous le savez, seigneur; et pour reconnoissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous:
Mais tout est excusable en un amant jaloux, 3)
Je vous l'ai déjà dit

1) . . *Hors de là.* . . . C'est toujours le style de la comédie.

2) . . . . *Puissamment secourir.* Qui? Il faut le dire, *secourir* n'est point un verbe sans régime comme *pâtir.* Par-tout des solécismes.

3) Il y a de l'ironie dans ce vers: *Mais tout est excusable en un amant jaloux.* Et le pauvre *Prusias* ne le sent pas; il ne sent rien. Tranchons le mot; il joue le rôle d'un vieux père de famille imbécille. Mais, dira-t-on, cela n'est pas dans la nature? N'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très-mal leurs familles, qui sont trompés par leurs femmes, et méprisés par leurs enfans? Oui, mais il ne faut pas les mettre sur le théâtre

PRUSIAS.

Ingrat! que peux-tu dire?

NICOMEDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissans secours,
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale;
Que par mon propre bras elle amassoit pour lui, 1)
Et préparoit dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques sentimens qu'elle ait été poussée,
J'en laisse le ciel juge, il connoît sa pensée;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.

Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez long-tems deux méchans à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice;
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice:
Tous deux l'ont accusée, et s'ils s'en sont dédits,
Pour la faire innocente, et charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste,
Après s'être joués d'une personne auguste:

tragique. Pourquoi? C'est qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'*Arbelles* ou de *Pharsale*.

1) . . . . *Amasser par mon propre bras. Amasser!* Quoi? c'est le même solécisme que celui de *puissamment secourir.*

L'offense une fois faite à ceux de notre rang,
Ne se répare point que par des flots de sang. 1)
Ou n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire;
Il faut sous les tourmens que l'imposture expire,
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légéreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies,
S'il met en sureté de telles calomnies. 2)

ARSINOÉ.

Quoi, seigneur! les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme, et m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt,
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt!
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre. 3)

1) *Ne se répare point que par des flots de sang. Point que,* n'est pas français; il faut, *ne se répare que par des flots.*

2) *S'il met en sureté de telles calomnies.* L'expression propre était, *s'il laisse de telles calomnies impunies.* On ne met point la calomnie en sureté; on l'enhardit par l'impunité.

3) *C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.* Ce ton bourgeois rend encore le rôle d'*Arsinoé* plus bas et plus petit. L'accusation d'un assassinat devant au moins jeter du tragique dans la pièce; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité.

PRUSIAS.

Laisse-là Métrobate, et songe à te défendre; 1)
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMEDE.

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas. 2)
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte, 3)
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée,
Venir le bras levé la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,

1) *Laisse-là Métrobate, et songe à te défendre.* Ce discours est d'un prince imbécille; c'est précisément de *Métrobate* dont il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en faisant donner la question à ces deux misérables, et cette vérité qu'il néglige lui importe infiniment.

2) *M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas.* Ce vers est beau, noble, convenable au caractère et à la situation; il fait voir tous les défauts précédens.

3) *Qu'un homme de ma sorte. Un homme de sa sorte, qui un peu plus haut se porte, et à qui il faut un grand crime à tenter son devoir*, n'a pas un style digne de ce beau vers :

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas.

Il y a de la grandeur dans ce que dit *Nicomède;* mais il faut que la grandeur et la pureté du style y répondent.

Et fondre en vos pays contre la tyrannie,
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie ;
C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi,
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est là proprement le partage des femmes. 1)
Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon;
Pour la reine ou pour moi faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse; 2)
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse;
Et ces esprits légers approchant des abois, 3)
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur.....

NICOMEDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause

1) *Et c'est-là proprement le partage des femmes.* Ce vers quoiqu'indirectement adressé à *Arsinoé*, n'est-il pas un trait un peu fort contre tout le sexe ? Quoique *Corneille* ait pris plaisir à faire des rôles de femmes nobles, fiers et intéressans, on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas.

2) *A ce dernier moment la conscience presse.* Ces idées sont belles et justes ; elles devraient etre exprimées avec plus de force et d'élégance.

3) *Et ces esprits légers approchant des abois.* Cette expression *des abois*, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus noble, n'est plus d'usage aujourd'hui. *Un esprit léger qui approche des abois* est une impropriété trop grande.

A leur juste supplice obstinément s'oppose ;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle ;
Quand je le justifie, il me fait criminelle :
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit ;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection, 1)
Ni que pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entr'eux la puissance royale.
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre, 2)
Si tôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble, et mon sang, et mes pleurs.

1) *Vous assuriez un sceptre à ma protection.* Le sens n'est pas assez clair ; elle veut dire, *que ma protection assure le sceptre à mon fils.*

2) *Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre.* Cela n'est pas français ; il fallait, *je vous aime trop pour ne vous pas suivre :* ou plutôt, il ne fallait pas exprimer ce sentiment, qui est admirable quand il est vrai, et ridicule quand il est faux.

PRUSIAS.

Ah madame !

ARSINOÉ.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clorra ma destinée ; 1)
Et puisqu'ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever :
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux,
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux.
Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance ;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance ;
Il sait tout les secrets du fameux Annibal, 2)
De ce héros à Rome en tout lieux si fatal,

1) *Par vos derniers soupirs clorra ma destinée. Clore, clos*, n'est absolument point d'usage dans le style tragique. L'intérêt devrait être pressant dans cette scène, et ne l'est pas. C'est que *Prusias* sur qui se fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme et un fils, ne dit rien d'intéressant ; il est même encore avili. On voit que sa femme le trompe ridiculement, et que son fils le brave. On ne craint rien au fond pour *Nicomède* ; on méprise le roi, on hait la reine.

2) *Il sait tous les secrets du fameux Annibal. Il sait*

Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté;
Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

## SCENE III.

### PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

NICOMEDE, en deux mots, ce désordre me fâche; 1)
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche:
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la reine qui te craint. 2)

*tous les secrets*, est une expression bien basse, pour signifier, *il est l'élève du grand Annibal*, *il a été formé par lui dans l'art de la guerre et de la politique. Arsinoé* parle avec trop d'ironie, et laisse peut être trop voir sa haine dans le tems qu'elle veut la dissimuler.

1) *Nicomède*, *en deux mots*, *ce désordre me fâche*. Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique et trivial jette du ridicule sur le caractère de *Prusias*, et fait trop appercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie.

2) *Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.* Le mot d'*assurer* n'est pas français; ici il faut, *de ras-*

J'ai tendresse pour toi, j'ai passion 1) pour elle;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentimens que j'aime à voir durer
Ne régnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Etre pére et mari dans cette conjoncture....

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMEDE.

Roi. 2)

*surer.* On assure une vérité; on rassure une ame intimidée.

1) *J'ai tendresse, j'ai passion.* . . . Il faut pour l'exactitude, *j'ai de la tendresse, j'ai de la passion;* et pour la noblesse et l'élégance; il faut un autre tour.

2) . . . . *Et que dois-je être ?* . . . . *Roi, etc.* Ce morceau sublime jeté dans cette comédie fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleurs pièces de *Corneille.* Ce vrai sublime fait sentir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple et noble. Rien de trop ni de trop peu. L'idée est grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la pièce fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point; mais tout

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari, ni père,
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance, et si vaste, et si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je règne donc, ingrat, puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes;
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi.
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMEDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser :
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
A ce frère si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame!
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme!

doit être noble. *Nicomède* insulte ici un peu son père, mais *Prusias* le mérite.

Tu la préféres, lâche, 1) à ces prix glorieux,
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux!
Après cette infamie es-tu digne de vivre?

NICOMEDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre.
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils,
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis?

PRUSIAS.

Me vois tu renoncer pour elle au diadême?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?
Que cédé-je à mon frère en cédant vos états?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire;
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire;2)
Et vos peuples alors ayant besoin d'un roi,
Voudront peut-être choisir entre ce prince et moi.

1) *Tu la préféres, lâche. . . . Prusias* ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il est *indigne de vivre après cette infamie.* Il doit avoir assez d'esprit pour entendre ce que lui dit son fils, et ce que ce prince lui explique bientôt après.

2) *Mais un monarque enfin comme un autre homme expire.* Quoique ce vers soit un peu prosaïque, il est si vrai, si ferme, si naturel, si convenable au caractère de *Nicomède*, qu'il doit plaire beaucoup, ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités durcs et fières, sur-tout quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les relève encore par sa situation.

Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentimens se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
Et dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMEDE.

Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement vos états à ce prince livrés,
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare,
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare;
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat, l'assurer en ce rang.
Et demain....

## SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, gardes.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :
Le sénat en effet pourra s'en indigner,
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner. 1)

PRUSIAS.

Je lui ferai raison, et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale :
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage.
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage,
Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné, 2)
Si tôt qu'il aura vu son frère couronné.

1) *Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.* Autre ironie de *Flaminius*.

2) *Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné.* Pourquoi cette idée soudaine d'envoyer *Nicomède* à Rome ? Elle paraît bizarre. *Flaminius* ne l'a point demandé ; il n'en a jamais été question. *Prusias* est un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des résolutions outrées, quand on leur a reproché d'être trop faibles. Il est bien lâche dans sa colère

NICOMEDE.

Vous m'enverrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.
Va, va lui demander ta chére Laodice. 1)

NICOMEDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore. 2)

NICOMEDE.

Tout beau, Flaminius, je n'y suis pas encore;
La route en est mal sure, à tout considérer,
Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remène, Araspe, et redoublez sa garde,
(*à Attale.*)
Toi, rends graces à Rome, et sans cesse regarde,
Que comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.

de remettre son fils aîné entre les mains de *Flaminius* son ennemi.

1) *Va, va lui demander ta chère Laodice.* Autre ironie qui est dans *Prusias* le comble de la lâcheté et de l'avilissement.

2) *Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore.* Autre ironie aussi froide que le mot *vous adore* est déplacé.

Vous, seigneur, excusez si me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grace à ton appui.

## SCENE V.

### FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages,
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avoûrai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considére.
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocens.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle....

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent: 1)
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant;

1).... *L'occasion fait un cœur différent. Faire* au lieu de *rendre* ne se dit plus. On n'écrit point *Cela vous fait heureux*, mais, *cela vous rend heureux*. Cette remarque, ainsi que toutes celles pure-

Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle, et reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.
D'ailleurs, aimeroit-elle en vous un diadême
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime?
En vous qui la privez d'un si cher protecteur?
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours:

ment grammaticales, sont pour les étrangers principalement.

Cette scène est toute de politique, et par conséquent très-froide. Quand on veut de la politique, il faut lire *Tacite :* quand on veut une tragédie, il faut lire *Phèdre.* Cette politique de *Flaminius* est d'ailleurs trop grossière. Il dit que Rome faisait une injustice en procurant le royaume de *Laodice* au prince *Attale*, et que lui *Flaminius* s'était chargé de cette injustice. N'est-ce pas perdre tout son crédit? Quel ambassadeur a jamais dit : On m'a chargé d'être un fripon? Ces expressions, *ce n'est pas loi pour elle, reine comme elle est, à bien parler, etc.*, ne relèvent pas cette scène.

Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre ;
Et je serois moins roi, qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale ;
N'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau :
Mais pour le roi de Pont ; il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoi ! se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire ?
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux ?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince, et que me dites-vous ?

ATTALE.

Vous-même, dites-moi, comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république ?

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome qui vous servoit auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eut fait une injustice :
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
Et le soin de sa gloire à présent le dispense
De se porter pour vous à cette violence.

Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos désirs de quelqu'autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS.

Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part; 1)
Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire;
Ou si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède; 2)
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,
Ella a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis,
Vous êtes souverain, et tout vous est permis.

1) . . . . . *Dans le hasard que l'on crût artifice ou force de sa part.* La plupart de tous ces vers sont des barbarismes. Celui-ci en est un; il veut dire : Ce serait exposer le sénat à passer pour fourbe ou pour tyran.

2) *Rome ne m'aime pas; elle hait Nicomède.* Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais.

Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous en bien. 1)

## SCENE VI.

### ATTALE, *seul.*

ATTALE, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres? 2)
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres ?

1) . . *Puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître.* . . . . . . *Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.* Tâchons d'éviter ces phrases louches et embarrassées.

2) *Attale, étoit-ce ainsi que régnoit tes ancêtres?* Dans ce monologue qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince *Attale* prendre les sentimens qui conviennent au fils d'un roi qui va régner lui-même. Mais *Flaminius* lui a laissé très-imprudemment voir que Rome hait *Nicomède* sans aimer *Attale*. Mais si *Flaminius* est un peu mal-adroit, *Attale* est un peu imprudent d'abandonner tout d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, et cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant. Mais le monologue plaît, parce qu'il est noble. Il est toujours désagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parce qu'il s'apperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé. Je ne sais s'il n'eût pas mieux valu

Ah ! ce titre, à ce prix, déjà m'est importun ;
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux;
Et d'un si pesant joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux.
Et comme ils font pour eux, faisons 1) aussi pour nous.

*Fin du quatrième acte.*

qu'il eût puisé ces nobles sentimens dans son caractere à la vue des lâches intrigues qu'on faisait ( même en sa faveur ) contre son frère.

1) *Et comme ils font, faisons,...* est encore du style comique.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCENE I.

### ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'AI prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre;
Comme un moment l'allume, 1) un moment peut l'éteindre;
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au dessus d'elle.

1) *Comme un moment l'allume*. . . . On n'allume pas un tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue. C'est une machine qu'il n'est plus guère permis d'employer aujourd'hui, parce qu'elle est triviale, parce qu'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la pièce, parce que n'étant pas née du sujet, elle est sans art et sans mérite. Cependant si cette sédition est sérieuse, *Arsinoé* et son fils perdent leur tems à raisonner sur la puissance et sur la politique des Romains. *Arsinoé* lui dit froidement : *Vous me ravissez d'avoir cette prudence*. Ce vers comique et les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette scène.

Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer,
Tu vas régner sans elle, à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes;
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir, 1)
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame....

ARSINOÉ.

Hé bien! soit; je veux qu'elle se rende:
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende?
Si tôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux! pourra-t-elle y borner sa vengeance?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison, 2) pour venger son amant?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie! 3)

1) On ne donne point des rigueurs comme on donne des faveurs; cela n'est pas français, parce que cela n'est admis dans aucune langue.

2) Quelle idée! Pourquoi lui dire que sa femme l'empoisonnera ou l'assassinera?

3) Ce n'est pas elle qui cache la vraie raison: ce qu'il dit à sa mère ne doit être dit qu'à *Flaminius*; ce n'est pas assurément sa mère qui craint qu'*Attale* ne soit trop puissant.

Rome qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicoméde, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
Et puisque la fâcher ce seroit me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
Aussitôt qu'un état devient un peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage 1) qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête; 2)
Et leur guerre est trop juste, après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état. 3).
Eux qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant,
Que leur empire seul demeure indépendant.
Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage 4)
Détruire Antiochus, et renverser Carthage.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cède à des raisons que je ne puis forcer. 5)

1) On ne guérit point un ombrage; cette expression est impropre.

2) Mettre des bras sous une tête!

3) *Un attentat qu'un crime d'état fait sur une grandeur.* C'est à la fois un solécisme et un barbarisme.

4) Un ombrage qui a détruit Carthage!

5) . . . *Des raisons qu'on ne peut forcer;* c'est un barbarisme.

D'autant plus justement mon impuissance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède,
Un si grand ennemi leur répond de ma foi ;
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence;
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le tems pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin. 1)

## SCENE II. 2)

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

SEIGNEUR, c'est remporter une haute victoire,
Que de rendre un amant capable de me croire.
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

1) *D'assurer des jaloux dont vous avez besoin. Assurer des jaloux* ne s'entend point. Quelque sens qu'on donne à cette phrase, elle est inintelligible.

2) Cette scène paraît jeter un peu de ridicule sur la reine. *Flaminius* vient l'avertir, elle et son fils, qu'il n'est pas sage de parler de toute autre chose que d'une sédition qui est à craindre, et lui cite de vieux exemples de l'histoire de Rome. Au lieu de s'adresser au roi, il vient parler à sa femme : c'est traiter ce roi en vieillard de comédie, qui n'est pas le maître chez lui.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croît; il est tems d'agir de votre part,
Ou quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre,
Que de le laisser faire, 1) et ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnoit promesse, ni menace,
Et rappeloit par là son escadron mutin,
Et du mont Quirinal, et du mont Aventin,
Dont il auroit vu faire une horrible descente,
S'il eût traité long-tems sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère.
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire;
Et le roi.... mais il vient.

1) . . . *Laisser faire le peuple;* expression trop triviale. *Ne point répondre au peuple;* expression impropre. *L'escadron mutin qu'on aurait abandonné à sa confusion,* n'est pas meilleur.

## SCENE III.

### PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater.
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice. 1)

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déjà son artifice.

1) *Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.* Mais que veut *Laodice ?* Sauver son amant ? C'est le perdre. Il n'est point libre ; il est en la puissance du roi. *Laodice* en faisant révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel, et expose sa vie et la sienne, sur-tout dans une cour tyrannique dont elle a dit : *Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.* On pardonnerait cette action violente et peu réfléchie à une amante emportée par sa passion, à une *Hermione ;* mais ce n'est pas ainsi que *Corneille* a peint *Laodice.*

*Les mutins n'entendent plus raison*, dit *La Bruière.* Dénouement vulgaire de tragédie. Ce dénouement n'était pas encore vulgaire du tems de *Corneille ;* il ne l'avait employé que dans *Héraclius.* On ne conseillerait pas aujourd'hui d'employer ce moyen, qui serait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés! 1)

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir; et si vous m'en croyez....

## SCENE IV. 2)

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède;
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède:
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes;
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes;

1) C'est ici une ironie d'*Attale*; il a dessein de sauver *Nicomède*.

2) C'est une règle invariable, que quand on introduit des personnages chargés d'un secret important, il faut que ce secret soit révélé; le public s'y attend: on doit dans tous les cas lui tenir ce qu'on lui a promis. *Arsinoé* a été menacée de la délation de ces prisonniers; *Arsinoé* a fait accroire au roi que *Nicomède* les a subornés. Cet éclaircissement est la chose la plus importante, et il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue, que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple.

Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicoméde amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite:
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi; 1)
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte. 2)
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte,
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié, ni terreur.

1) *Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi. Flaminius* presse toujours d'agir; cependant le roi, la reine et le prince *Attale* restent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction est extraordinaire, sur-tout de la part de la reine, dont le caractère est remuant. N'a-t-elle pas tort d'être tranquille, et de ne pas craindre qu'on la traite comme *Métrobate* et *Zénon*. Le peuple ne les a déchirés que parce qu'il les a cru apostés par elle. Si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter au public une reine intrépide; mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaitre son danger.

2) On n'emporte point un but; on n'éteint point une horreur. Toujours des termes impropres et sans justesse.

## SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

SEIGNEUR, de tous côtés le peuple vient en foule;
De moment en moment votre garde s'écoule,
Et suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas long-tems;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre;
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui las de m'obéir en veut faire son roi;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah seigneur!

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu:
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah seigneur! c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage; 1)

1) *Tout ce qui touche de plus près un courage;* expression vicieuse.

Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sureté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne;
Je n'ai point d'autre choix, et s'il est le plus fort,
Je dois à son idole, ou mon sceptre, ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils. 1)
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie:
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir;
Le palais y répond par la porte secrète;
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite.
Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage,
De voir à ses yeux même immoler son otage.

1) *C'est l'otage de Rome et non plus votre fils.* Tout ce discours de *Flaminius* est une conséquence de son caractère artificieux parfaitement soutenue. Mais remarquez que jamais des raisonnemens politiques ne font un grand effet dans un cinquième acte, où tout doit être action ou sentiment, où la terreur et la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS.

Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer. 1)
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome, et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément:
Cette porte secrète ici nous favorise:
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous; 2)
Faites-lui perdre tems, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus; 3)

1) *Rien de votre part ne sauroit me choquer.* On sent assez que cette manière de parler est trop familière. Je passe plusieurs termes déjà observés ailleurs.

2) *Amusez-le du moins à débattre avec vous. Débattre* est un verbe réfléchi qui n'emporte point son action avec lui. Il en est ainsi de *plaindre, souvenir;* on dit, *se plaindre, se souvenir, se débattre.* Mais quand *débattre* est actif, il faut un sujet, un objet, un régime. Nous avons *débattu* ce point; cette opinion fut *débattue.*

3) *Vous ferez comme lui le surpris, le confus.* C'est

Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, si tôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empêchemens que vous ferez 1) vous-même
Pourront de toutes parts aider au stratagème. 2)
Quelqu'aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paroît trop facile;
Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi;
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi,
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah! j'avoûrai, madame, 3)
Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame.

un vers de comédie, et le conseil d'*Arsinoé* tient aussi un peu du comique.

1) . . *Mille empêchemens que vous ferez*... n'est ni noble, ni français; on ne fait point des empêchemens.

2) *Pourront de toutes parts aider au stratagême.* Le roi et son épouse, qui dans une situation si pressante ont resté si long-tems paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti; mais il paraît que le lâche conseil que donne *Arsinoé* est petit, indigne de la tragédie; et ses expressions, *faire le surpris, le confus, si tôt qu'il sera jour*, et *fuir vous et moi*, sont d'un style aussi lâche que le conseil.

3) . . . . *Ah! j'avoûrai, madame.* C'est là que *Prusias* est plus que jamais un vieillard de *Molière*, qui

Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

Il vous assure, et vie 1), et gloire, et liberté;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage :
Mais qui perd tems ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre, allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats,
Peut-être un plus grand nombre auroit quelque infidelle:
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.

## SCENE VI.

### ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

ATTALE, où courez-vous?

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagême en ajouter quelqu'autre. 2)

ne sait quel parti prendre, et qui trouve toujours que sa femme a raison.

1) *Il vous assure vie !*

2) *A votre stratagême en ajouter quelqu'autre.* Le projet que forme sur le champ le prince *Attale* de délivrer son frere est noble, grand, et produit dans la scène un très-bel effet; mais la manière dont il l'annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie?

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc; j'apperçois la reine d'Arménie.

## SCENE VII.

### ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ. 1).

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame, et pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déjà de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine;
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,

2) Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là? Si elle veut qu'*Arsinoé* soit sa prisonnière, elle doit venir avec des gardes.

Qu'il lui faudroit du front tirer le diadême. 1)

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente!

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente. 2)

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flâme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame, et je le voi;

1) *Tirer un diadême du front!*

2) *Le ciel ne m'a point fait l'ame plus violente.* Voici encore au cinquième acte, dans le moment où l'action est la plus vive, une scène d'ironie, mais remplie de beaux vers. *Laodice*, en qualité de chef de parti, au lieu de venir braver la reine sous le frivole prétexte de la prendre sous sa protection, devrait veiller plus soigneusement à la suite de la révolte et à la sureté du prince qu'elle appelle son époux. Elle vient inutilement; elle n'a rien à dire à *Arsinoé.* Ces deux femmes se bravent sans savoir en quel état sont leurs affaires; mais les scènes de bravades réussissent presque toujours au théâtre.

Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi. 1)
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde,
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect 2) d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale:
Ce peuple en sa faveur peut les connoître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal?
Vous par qui seule ici tout ce désordre arrive;
Vous qui dans ce palais vous voyez ma captive;
Vous qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace,
Que si j'avois besoin de vous demander grace!

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que quand il me plaira vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime;
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits.

1) Ces méprises entre deux reines, ces équivoques, semblent bien peu dignes de la tragédie.

2) *Hasarder une majesté au manque de respect!* Encore s'il y avait *exposer*. Ce ne sont pas là les *pompeux solécismes* que *Boileau* réprouve avec tant de raison; ce sont de très-plats solécismes.

Mais pour moi qui suis reine, et qui dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, madame, et quoi qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe,
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelqu'autre Métrobate ou quelqu'autre Zénon?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir?
Je ne veux point régner sur votre Bithynie,
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre;
Flaminius l'y méne, et pourra vous le rendre :
Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer, 1)
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

1) . . . . *Et faites bien ramer.* Ironie, ou plutôt

LAODICE.

Ah! si je le croyois!

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame.
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect, ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage, 1)
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;
Aussi-bien Annibal nommoit une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états
Soutenir ma fureur d'un million de bras,
Et sous mon désespoir 2) rangeant sa tyrannie....

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure :

plaisanterie, indigne de la noblesse tragique, ainsi que toutes celles qu'on a remarquées.

1) Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais. Elle devrait donc avoir des gardes.

2) *Ranger une tyrannie sous un désespoir!* Quelle phrase! quelle barbarie de langage!

Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture, 1)
Que lui doit importer qui donne ici la loi.?
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi ?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

## SCENE VIII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

ATTALE, avez-vous su comme ils ont fait retraite ?

ATTALE.

Ah madame !

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités. 2)
Le prince est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame ;
La générosité déjà rentre en mon ame.

1) . . . . *N'être roi qu'en peinture.* Cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familières.

2) *Dans les derniers malheurs nous ont précipités.* C'est dommage que la belle action d'*Attale* ne se présente ici que sous l'idée d'un mensonge et d'une supercherie. *Le prince est échappé*, tient encore trop du comique.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe, 1) avec sa foible escorte,
L'avoit déjà conduit à cette fausse porte:
L'ambassadeur de Rome étoit déjà passé,
Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie, et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder;
Et ce prince....

ARSINOÉ.

Ah mon fils! qu'il est par-tout des traîtres!
Qu'il est peu de sujets fidelles à leurs maîtres!
Mais de qui savez-vous un désastre si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespère.
J'ai couru me ranger au près du roi mon père;

1) *Le malheureux Araspe*. . . . Je pense qu'on doit rarement parler dans un cinquième acte de personnages qui n'ont rien fait dans la pièce. *Araspe*, sacrifié ici, n'est pas un objet assez important, et le prince qui l'a fait tuer est coupable d'une très-vilaine action.

Il n'en étoit plus tems : ce monarque étonné
A ses frayeurs déjà s'étoit abandonné, 1)
Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

## SCENE IX.

### PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux, 2)
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

1) Voilà ce pauvre bon homme de *Prusias* avili plus que jamais : il est traité tour-à-tour par ses deux enfans de sot et de poltron.

2) *Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux. Corneille* dit lui-même dans son examen, qu'il avait d'abord fini sa pièce sans faire revenir l'ambassadeur et le roi ; qu'il n'a fait ce changement que pour plaire au public, qui aime à voir à la fin d'une pièce tous les acteurs réunis. Il convient que ce retour avilit encore plus le caractère de *Prusias*, de même que celui de *Flaminius*, qui se trouve dans une situation humiliante, puisqu'il semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de son ennemie. Cela prouve que le plan de cette tragédie était impratiquable.

ARSINOÉ.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous. 1)

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme,
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome:
Vous devez le connoître ; et puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavoûrois, s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime; 2)
S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
Mais le voici; voyez si je le connois mal.

1) *Mourons .... et montrons-nous jaloux de l'honneur qu'on a de disposer de nous.* La pensée est très-mal exprimé : il fallait dire, *ravissons-leur en mourant la gloire d'ordonner de notre sort;* il fallait au moins s'énoncer avec plus de clarté et de justesse.

2) . . *Manquer à remplir l'effort d'une estime.* On s'indigne quand on voit la profusion de ces irrégularités, de ces termes impropres. On ne voit point cette foule de barbarismes dans les belles scènes des *Horace* et de *Cinna.* Par quelle fatalité *Corneille* écrivait-il toujours avec plus d'incorrection et dans un style plus grossier, à mesure que la langue se perfectionnait sous *Louis XIV?* Plus son goût et son style devaient se perfectionner, et plus ils se corrompaient.

## SCENE DERNIERE.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Tout est calme, seigneur, un moment de ma vue
A soudain appaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle?

NICOMEDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos, 1)
Que d'autres intérêts troubloient mal à propos.

1) *Je viens en bon sujet vous rendre le repos. Nicomède* toujours fier et dédaigneux, bravant toujours son père, sa marâtre et les romains, devient généreux, et même docile, dans le moment où ils veulent le perdre, et où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'*Arsinoé*. Quant au royaume qu'il offre de conquérir au prince *Attale*, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque? et ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition

Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle suit la maxime ;
Et son Ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir :
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne ;
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne ;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
  Faites-lui grace aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire ;
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
Et je contriburai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie a mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes ;
Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains, et mes jours, et ma gloire,

trop forte avec les discours nobles et sensés qui la précèdent ? Au reste le retour de *Nicomède* dut faire grand plaisir aux spectateurs ; et je présume qu'il en eût fait davantage, si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie.

La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre;
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, 1) madame, et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire;
Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMEDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage, 2)
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

1) *Je me rends donc aussi. . . .* Si *Prusias* n'est pas du commencement jusqu'à la fin un vieillard de comédie, j'ai tort.

2) *Mais il m'a demandé mon diamant pour gage. Attale* paraît ici bien prudent, et *Nicomède* bien peu curieux; mais si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle. Il paraît seulement bien injuste et bien odieux qu'*Attale* ait assassiné un officier du roi son père, qui faisait son devoir. Ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur? A l'égard du diamant, je ne sais si *Boileau*, qui blâmait tant l'anneau royal dans *Astrate*, était content du diamant de *Nicomède*.

NICOMEDE.

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnoître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frére, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du roi, de la reine, et les siens, et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat,
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce foible service,
Et me venger enfin, ou sur vous, ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame....

ARSINOÉ.

Il suffit, voilà le stratagême
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.
(*à Nicomède.*)
Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMEDE, *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois,
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois; 1)

1) *Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois qu'elle jette toujours sur la tête des rois. Jeter des lois*

Nous vous la demandons hors de la servitude,
Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, *à Nicomède.*

C'est de quoi le sénat pourra délibérer;
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

*sur la tête.* Cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres, de manquer de justesse; parce qu'on ne peut jeter une loi comme on jette de l'opprobre, de l'infamie, du ridicule. Dans ces cas le mot *jeter* rappelle l'idée de quelque souillure dont on peut physiquement couvrir quelqu'un; mais on ne peut couvrir un homme *d'une loi.* Je n'ai rien à dire de plus sur la pièce de *Nicomède.* Il faut lire l'examen que l'auteur lui-même en a fait.

# EXAMEN DE NICOMEDE.

L'HISTOIRE qui m'a prêté de quoi faire paroître cette pièce en ce haut degré, est tirée du quatrième livre de Justin. J'ai ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père qui lui en avoit voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prusias, ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains; et prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car d'un côté il obtient la perte

d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse; et de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire, et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglans desseins de son père, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter, et de se rendre considérables par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à la république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'or-

gueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des régles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une maniére de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sure que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion contre la pusillanimité; et la généreuse reconnoissance d'Héraclius qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette piéce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié : aussi

n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeller leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser, et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instrumens à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avois fini la pièce sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère un grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

# PERTHARITE,

## ROI

## DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1659.

# PRÉFACE

## DU COMMENTATEUR.

Cette pièce, comme on sait, fut malheureuse; elle ne put être représentée qu'une fois; le public fut juste. *Corneille*, à la fin de l'examen de *Pertharite*, dit que les sentimens en sont *assez vifs et nobles, et les vers assez bien tournés.* Le respect pour la vérité, toujours plus fort que le respect pour *Corneille*, oblige d'avouer que les sentimens sont outrés ou faibles, et rarement nobles, et que les vers, loin d'être bien tournés, sont presque tous d'une prose comique rimée.

Dès la seconde scène, *Eduige* dit à *Rodelinde:*

Je ne vous parle pas de votre Pertharite;
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos désirs leur juste possesseur,
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.
Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter;
Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter.

Les noms seuls des héros de cette pièce révoltent; c'est une *Eduige*, un *Grimoald*, un *Unulphe*. L'auteur de *Childebrand* ne choisit pas plus mal son sujet et son héros.

Il est peut-être utile pour l'avancement de l'esprit humain, et pour celui de l'art théâtral, de rechercher comment *Corneille*, qui devait s'élever toujours après ses belles pièces, qui connaissait le théâtre, c'est-à-dire le cœur humain, qui était plein de la lecture des anciens, et dont l'expérience devait avoir fortifié le génie, tomba pourtant si bas, qu'on ne peut supporter ni la conduite, ni les sentimens, ni la diction de plusieurs de ses dernières pièces. N'est-ce point qu'ayant acquis un grand nom, et ne possédant pas une fortune digne de son mérite, il fut forcé souvent de travailler avec trop de hâte : *Conatibus obstat res augusta domi.* Peut-être n'avait-il pas d'ami éclairé et sévère ; il avait contracté une malheureuse habitude de se permettre tout, et de parler mal sa langue. Il ne savait pas, comme *Racine*, sacrifier de beaux vers et des scènes entières.

Les pièces précédentes de *Nicomède* et de *Don Sanche d'Arragon* n'avaient pas eu un brillant succès : cette décadence devait l'avertir de faire de nouveaux efforts ; mais il se reposait sur sa réputation ; sa gloire nuisait à son génie ; il se voyait sans rival ; on ne citait que lui ; on ne connaissait que lui. Il lui arriva la même chose qu'à *Lully*, qui, ayant excellé dans la musique de déclamation, à l'aide de l'inimitable *Quinault*, fut très-faible, et se négligea

souvent dans presque tout le reste. Manquant de rival comme *Corneille*, il ne fit point d'efforts pour se surpasser lui-même. Ses contemporains ne connaissaient pas sa faiblesse ; il a fallu que long-tems après il soit venu un homme supérieur, pour que les Français, qui ne jugent des arts que par comparaison, sentissent combien la plupart des airs détachés et des symphonies de *Lully* ont de faiblesse.

Ce serait à regret que j'imprimerais la pièce de *Pertharite*, si je ne croyais y avoir découvert le germe de la belle tragédie d'*Andromaque*.

Serait-il possible que ce *Pertharite* fût en quelque façon le père de la tragédie pathétique, élégante et forte d'*Andromaque?* pièce admirable, à quelques scènes de coquetterie près, dont le vice même est déguisé par le charme d'une poésie parfaite, et par l'usage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue française.

L'excellent *Racine* donna son *Andromaque* en 1668, neuf ans après *Pertharite*. Le lecteur peut consulter le commentaire qu'on trouvera dans le second acte ; il y trouvera toute la disposition de la tragédie *d'Andromaque*, et même la plupart des sentimens que *Racine* a mis en œuvre avec tant de supériorité ; il verra comment d'un sujet manqué, et qui paraît très-mauvais, on peut tirer les plus grandes beautés, quand on sait les mettre à leur place.

C'est le seul commentaire qu'on fera sur la pièce infortunée de *Pertharite*. Les amateurs et les auteurs ajouteront aisément leurs propres réflexions, au peu que nous dirons sur cet honneur singulier qu'eut *Pertharite* de produire les plus beaux morceaux d'*Andromaque*.

# PRÉFACE
## DE CORNEILLE.
### AU LECTEUR.

La mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage, m'avertit qu'il est tems que je sonne la retraite, et que des préceptes de mon Horace, je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

*Solve senescentem mature sanus equum, ne*
*Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.*

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même, que d'attendre qu'on me le donne tout-à-fait; et il est juste qu'après vingt années de travail, je commence à m'appercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en remporte cette satisfaction, que je laisse le théâtre françois en meilleur état, que je ne l'ai trouvé, et du côté de l'art, et du côté des mœurs. Les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles de mon tems, y ont beaucoup contribué, et je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui : il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection, et qui achèveront de l'épurer; je le souhaite de tout mon cœur. Cependant, agréez que je joigne ce malheureux poëme aux vingt-un qui l'ont précédé avec plus d'éclat; ce sera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature; non que j'en fasse

une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre, mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien touchant la justification de Pertharite : ce n'est pas ma coutume de m'opposer au jugement du public ; mais vous ne serez pas fâché que je vous fasse voir, à mon ordinaire, les originaux dont j'ai tiré cet événement, afin que vous puissiez séparer le faux d'avec le vrai, et les embellissemens de nos feintes d'avec la pureté de l'histoire. Celui qui l'a écrite le premier, a été Paul Diacre, à la fin de son quatrième livre, et au commencement du cinquième des gestes des Lombards ; et pour n'y mêler rien du mien, je vous en donne la traduction fidelle qu'en a faite Antoine du Verdier dans ses diverses leçons : j'y ajoute un mot d'Erycius Puteanus, pour quelques circonstances en quoi ils diffèrent, et je le laisse en latin, de peur de corrompre la beauté de son langage par la foiblesse de mes expressions. Flavius Blondus, dans son histoire de la décadence de l'empire romain, parle encore de Pertharite ; mais comme il le fait chasser de son royaume, étant encore enfant, sans nommer Rodelingue, je n'ai pas cru qu'il fût à propos de vous nommer un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.

# ANTOINE

# DU VERDIER,

*Livre IV de ses diverses leçons, chapitre* 12.

Pertharite fut fils d'Aripert, roi des Lombards, lequel, après la mort du pére, régna à Milan, et Gundebert son frère à Pavie; et étant survenue quelque noise et querelle entre les deux frères, Gundebert envoya Garibalde, duc de Turin, par devers Grimoald, comte de Bénévent, capitaine généreux, le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesse de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibalde usant de trahison envers son seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le royaume, qui, par la discorde des frères, étoit en mauvais état, et prochain de sa ruine. Ce qu'entendant Grimoald se dépouilla de sa comté de Bénévent, de laquelle il fit comte son fils, et avec le plus de forces qu'il put assembler, se mit en chemin pour aller à Pavie, et par toutes les cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à prendre le royaume. Etant arrivé à Pavie, et parlé qu'il eut à Gundebert, il le tua par intelligenceet le moyen de Garibalde, et occupa le royaume. Pertharite entendant ces nouvelles, abandonna Rodelinde sa femme et un sien petit-fils, lesquels Grimoald confina à Bénévent, et s'enfuit, et se retira vers Cacan, roi des

Avarriens ou Huns. Grimoald ayant confirmé et établi son royaume à Pavie, entendant que Pertharite s'étoit sauvé vers Cacan, lui envoya des ambassadeurs pour lui faire entendre que s'il gardoit Pertharite en son royaume, il ne jouiroit plus de la paix qu'il avoit eue avec les Lombards, et qu'il auroit un roi pour ennemi. Suivant laquelle ambassade, le roi des Avarriens appela en secret Pertharite, lui disant qu'il allât la part où il voudroit, afin que par lui les Avarriens ne tombassent en l'inimitié des Lombards. Ce qu'ayant entendu, Pertharite s'en retourna en Italie, vint trouver Grimoald, se fiant à sa clémence; et, comme il fut près de la ville de Lodi, il envoya devant un sien gentilhomme, nommé Unulphe, auquel il se fioit grandement, pour avertir Grimoald de sa venue. Unulphe se présentant au nouveau roi, lui donna avis comme Pertharite avoit recours à sa bonté, à laquelle il se venoit librement soumettre, s'il lui plaisoit l'accepter. Quoi entendant, Grimoald lui promit et jura de ne faire aucun déplaisir à son maître, lequel pouvoit venir surement, quand il voudroit, sur sa foi. Unulphe ayant rapporté telle réponse à son seigneur Pertharite, celui-ci vint se présenter à Grimoald, et se prosterner à ses pieds, lequel le reçut gracieusement, et le baisa. Quoi fait, Pertharite lui dit : Je vous suis serviteur, et sachant que vous êtes très-chrétien et ami de piété, bien

que je pusse vivre entre les païens, néanmoins, me confiant en votre douceur et débonnaireté, me suis venu rendre à leurs pieds. Lors Grimoald usant de ses sermens accoutumés, lui promit, disant : « Par celui qui m'a fait naître, puisque vous » avez recours à ma foi, vous ne souffrirez mal » aucun en chose qui soit, et donnerai ordre » que vous pourrez honnêtement vivre. » Ce dit, lui ayant fait donner un bon logis, commanda qu'il fût entretenu selon sa qualité, et que toutes choses à lui nécessaires lui fussent abondamment baillées. Or, comme Pertharite eut pris congé du roi, et se fut retiré en son logis, advint que soudain les citoyens de Pavie, à grandes troupes accoururent pour le voir et le saluer, comme l'ayant auparavant connu et honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaise langue. Quelques flatteurs malins ayant pris garde aux caresses faites par le peuple à Pertharite, vinrent trouver Grimoald, et lui firent entendre que si bientôt il ne faisoit tuer Pertharite, il étoit en branle de prendre le royaume et la vie, lui assurant qu'à cette fin tous ceux de la ville lui faisoient la cour. Grimoald, homme facile à croire, et bien souvent trop de léger, s'étonna aucunement; et atteint de défiance, ayant mis en oubli sa promesse, s'enflamma subitement de colère, et dés-lors jura la mort de l'innocent Pertharite, commençant à prendre avis en soi par quel moyen et en quelle sorte il lui pourroit

le lendemain ôter la vie, pour ce que lors étoit trop tard; et à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes, et vins des plus friands en grande abondance pour le faire enivrer, afin que trop boire et manger, et étant enseveli en vin et à dormir, il ne pût penser aucunement à son salut: mais un gentilhomme qui avoit jadis été serviteur du père de Pertharite, qui lui portoit de la viande de la part du roi, baissant la tête sous la table, comme s'il lui eût voulu faire la révérence et embrasser le genou, lui fit savoir secrètement que Grimoald avoit délibéré de le faire mourir; donc Pertharite commanda à l'instant à échanson qu'il ne lui versât autre breuvage durant le repas qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les courtisans qui lui présentoient les viandes de diverses sortes, de faire brindes, et ne laisser rien dans sa coupe pour l'amour du roi; lui, pour l'honneur et révérence de Grimoald, promettoit de la vuider du tout; et toutefois ce n'étoit qu'eau qu'il buvoit. Les gentils-hommes et serviteurs rapportèrent à Grimoald comme Pertharite haussoit le gobelet, buvoit à sa bonne grace démesurément: de quoi se réjouissant Grimoald, dit en riant: « Que cet ivrogne boive son saoul seulement, car » demain il rendra le vin mêlé avec son sang. » Le soir même il envoya ses gardes entourer la maison de Pertharite, afin qu'il ne s'en pût fuir;

lequel, après qu'il eût soupé, et que tous furent sortis de la chambre, lui demeuré seul avec Unulphe et le page qui avoit accoutumé le vêtir, et lesquels étoient tous les deux plus fidelles serviteurs qu'il eût, leur découvrit comme Grimoald avoit entrepris de le faire mourir; pour à quoi obvier, Unulphe lui chargea sur les épaules les couvertes d'un lit, une coutre et une peau d'ours qui lui couvroit le dos et le visage, et, comme si c'eût été quelque rustique ou faquin, commença de grande affection à le chasser à grands coups de bâtons hors de la chambre, et à lui faire plusieurs outrages et vilainies, tellement que chassé et ainsi battu, il se laissoit cheoir souvent en terre. Ce que voyant les gardes de Grimoald qui étoient en sentinelle à l'entour de la maison, demandant à Unulphe que c'étoit : C'est, répondit-il, un maraud de valet que j'ai, qui, outre mon commandement, m'avoit dressé mon lit en la chambre de cet ivrogne Pertharite, lequel est tellement rempli de vin qu'il dort comme un mort, et partant je le frappe. Eux entendant ces paroles, les croyant véritables, se réjouirent tous, et ne pensant que Pertharite fût ce valet, lui firent place et à Unulphe, et les laissèrent aller. La même nuit Pertharite arriva en la ville d'Ast, et de là passa les monts, et vint en France. Or, comme il fut sorti, et Unulphe après le fidelle page avoit diligemment fermé la porte après lui,

et demeuré seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du roi vinrent pour mener Pertharite au palais, et ayant frappé à l'huis, le page prioit d'attendre, disant, pour Dieu, ayez pitié de lui, et laissez-le achever de dormir, car étant encore lassé du chemin, il dort de profond sommeil. Ce que lui ayant accordé, le rapportèrent à Grimoald, lequel lui dit que tant mieux, et commanda que quoi que ce fut, on y retournât, et qu'ils l'amenassent; auquel commandement les soldats revinrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre, et le page les pria de permettre qu'il reposât encore un peu; mais ils crioient et tempêtoient de tant plus, disant : N'aura meshuy dormi assez cet ivrogne? Et en même tems rompirent à coup de pied la porte, et entrés dedans cherchèrent Pertharite dans le lit; mais ne le trouvant point, demandèrent au page où il étoit, lequel leur dit qu'il s'en étoit fui. Lors ils prindrent le page par les cheveux, et le menèrent en grande furie au palais; et comme ils furent devant le roi, dirent que Pertharite avoit fait vie, à quoi le page avoit tenu la main, dont il méritoit la mort. Grimoald demanda par ordre, par quel moyen Pertharite s'étoit sauvé, et le page lui conta le fait de la sorte qu'il étoit advenu. Grimoald connoissant la fidélité de ce jeune homme, voulut qu'il fût un de ses pages, l'exhortant à garder cette foi qu'il avoit à Pertharite,

lui promettant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui, auquel il pardonna de même, lui recommandant sa foi et sa prudence : quelques jours après il lui demanda s'il ne vouloit pas être bientôt avec Pertharite; à quoi Unulphe avec serment répondit, que plutôt il auroit voulut mourir avec Pertharite, que vivre en tout autre lieu en tout plaisir et délices. Le roi fit pareille demande au page, à savoir, s'il trouvoit meilleur de demeurer avec soi au palais, que de vivre avec Pertharite en exil : mais le page lui ayant répondu comme Unulphe avoit fait, le roi prenant en bonne part leurs paroles, et louant la foi de tous deux, commanda à Unulphe de demander tout ce qu'il voudroit de sa maison, et qu'il s'en allât en toute sureté trouver Pertharite. Il licencia, et donna congé de même au page, lequel avec Unulphe, portant avec eux par la courtoisie et libéralité du roi, ce qui leur étoit de besoin pour leur voyage, s'en allèrent en France trouver leur désiré seigneur Pertharite.

## ERYCIUS PUTEANUS

*Historiæ Barbaricæ, libro 2, n. XV.*

JAM tragico nuncio obstupefactus Pertharitus, ampliusque tyrannum, quàm fratrem, fugam ad Cacanum Hunorum regem arripuit, Rodelindâ uxore et filio Cuniperto Mediolani relictis; sed jam magnâ suî parte miser, et in carissimis pignoribus captus, cùm à rege hospite rejiceretur, ad hostem redire statuit, et cujus sævitiam tinuerat, clementiam expiriri. Quid votis obesset? Non regnum, sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quasi pati jam fortuna contumeliam posset, fratre occiso, supplex esse sustinuit: et quia ampliùs putavit Grimoaldus, reddere vitam, quàm regnum eripere, facilis fuit. Longè tamen aliud fata ordiebantur: ut ne securus esset, qui parcere voluit; nec liber à discrimine, quia salutem duntaxat pactus erat. Atque interea rex novus destinatis nuptiis potentiam firmaturus, desponsam sibi virginem tori sceptrique sociam assumit. Et sic in familiâ Ariperti, regium permanere nomen videbatur: quippe post filios gener diadema sumpserat. Venit igitur Ticinum Pertharitus, et suæ oblitus appellationis, sororem reginam salutavit. Plenus mutuæ benevolentiæ hic congressus fuit, ac planè redire ad felicitatem profugus videbatur, nisi quòd non imperaret. Domus et familia quasi proximam nupero splendori vitam

acturo datur. Quid fit? Visendi et salutandi causâ cum frequentes confluerent, partim Longobardi, partim Insubres, humanitatis regem pœnituit. Sic officia nocuere: et quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A populo coli, et regnum moliri, juxtà habitum. Itaque, ut rex metu solveretur, secundum parricidum non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidiæ, nihil percussores immissi potuere: elapsus est. Amicâ et ingenuosâ Unulphi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum et obsessum ursinâ pelle circumtegens, et tanquàm pro mancipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant: et quia nox erat, falli satellites potuere. Facinus quemadmodum regi displicuit, ita fidei exemplum laudatum est.

# ACTEURS.

PERTHARITE, roi des Lombards.

GRIMOALD, comte de Bénévent, ayant conquis le Royaume des Lombards sur Pertharite.

GARIBALDE, duc de Turin.

UNULPHE, seigneur Lombard.

RODELINDE, femme de Pertharite.

ÉDUIGE, sœur de Pertharite.

SOLDATS.

*La scène est à Milan.*

PERTHARITE.



# PERTHARITE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE I.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Oui, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager;
Je vous le dis encor, rien ne peut me changer;
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine,
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine;
Et comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteste amant.
Voilà quelle je suis, et quelle je dois être;
Et ce que vous direz au comte votre maître.

UNULPHE.

Dites au roi, madame.

RODELINDE.

Ah! je ne pense pas
Que de moi Grimoald exige un cœur si bas;
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune; et remplit ma naissance. 1)

1) *Une digne arrogance qui remplit une naissance.* On est toujours étonné de cette foule d'impropriétés, de cet amas de phrases louches, irrégulières, incohérentes, obscures, et de mots qui ne sont point faits pour se trou-

Si d'un roi malheureux, et la fuite, et la mort
L'assurent dans son trône à titre du plus fort,
Ce n'est point à sa veuve à traiter de monarque
Un prince qui ne l'est qu'à cette triste marque.
Qu'il ne se flatte point d'un espoir décevant,
Il est toujours pour moi comte de Bénévent,
Toujours l'usurpateur du sceptre de nos péres,
Et toujours, en un mot, l'auteur de mes misères.

UNULPHE.

C'est ne connoître pas la source de vos maux,
Que les imputer à ses nobles travaux;
Laissez à sa vertu le prix qu'elle mérite;
Et n'en accusez plus que votre Pertharite.
Son ambition seule....

RODELINDE.

Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moi, qu'il étoit mon époux?

UNULPHE.

Non, mais vous oubliez que bien que la naissance 1)
Donnât à son aîné la suprême puissance,

ver ensemble. Mais on ne remarquera pas ces fautes qui reviennent à tout moment dans *Pertharite.* Cette pièce est si au dessous des mauvaises de notre tems, que presque personne ne peut la lire. Les remarques sont inutiles.

1) Cette exposition est très-obscure. Un *Unulphe*, un *Gundebert,* un *Grimoald*, annonçent d'ailleurs une tragédie bien lombarde. C'est une grande erreur que tous ces noms barbares de Goths, de Lombards, de Francs, puissent faire sur la scène le même effet qu'*Achille*,

Il osa toutefois partager avec lui
Un sceptre dont son bras devoit être l'appui;
Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ce dernier piqué par un tel attentat
Voulut entre ses mains réunir son état,
Et ne put voir long-tems en celles de son frére....

RODELINDE.

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son pére.
Le roi qui connoissoit ce qu'ils valoient tous deux,
Mourant entre leurs bras, fit ce partage entre eux.
Il vit en Pertharite une ame trop royale
Pour ne lui pas laisser une fortune égale,
Et vit en Gundebert un cœur assez abject
Pour ne mériter pas son frère pour sujet

*Iphigénie*, *Andromaque*, *Electre*, *Oreste*, *Pirrhus*. *Boileau* se moque avec raison de celui *qui pour son héros va choisir Childebrand*. Les Italiens eurent grande raison, et montrèrent le bon goût qui les anima long-tems, lorsqu'ils firent renaître la tragédie au commencement du seizième siècle; ils prirent presque tous les sujets de leurs tragédies chez les Grecs. Il ne faut pas croire qu'un meurtre commis dans la rue Tictonne ou dans la rue Barbette, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un prévôt des marchands, nommé Marcel, que les sieurs Aubert et Fauconnau, puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. Nous n'en dirons pas plus sur cette pièce. Voyez seulement les endroits où *Racine* a taillé en diamans brillans les cailloux brutes de *Corneille*.

Ce n'est pas attenter aux droits d'une couronne,
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne;
De son dernier vouloir c'est se faire des lois,
Honorer sa mémoire, et défendre son choix.

UNULPHE.

Puisque voûs le voulez, j'excuse son courage;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiscret pour des fils généreux,
Les faisant tous deux rois, les a perdu tous deux.
Ce mauvais politique avoit dû reconnoître
Que le plus grand état ne peut souffrir qu'un maître,
Que les rois n'ont qu'un trône et qu'une majesté,
Que leurs enfans entre eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naissance a son ordre infaillible,
Qui fait de leur couronne un point indivisible.

RODELINDE.

Et toutefois le ciel, par les évènemens,
Fit voir qu'il approuvoit ses justes sentimens.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuse haine
Fondant sur Pertharite, y trouva tôt sa peine.
Une bataille entre eux vidoit leur différent;
Il en sortit défait, il en sortit mourant;
Son trépas nous laissoit toute la Lombardie,
Dont il nous envioit une foible partie;
Et j'ai versé des pleurs qui n'auroient pas coulé,
Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
Il lui promit vengeance, et sa main plus vaillante
Rendit après sa mort sa haine triomphante:

Quand nous croyions le sceptre en la nôtre affermi,
Nous changeâmes de sort en changeant d'ennemi;
Et le voyant régner où régnoient les deux fréres,
Jugez à qui je puis imputer nos miséres.

UNULPHE.

Excusez un amour que vos yeux ont éteint;
Son cœur pour Eduige en étoit lors atteint;
Et pour gagner la sœur à ses désirs trop chére,
Il fallut épouser les passions du frére.
Il arma ses sujets, plus pour la conquérir,
Qu'à dessein de vous nuire, ou de le secourir.
Alors qu'il arriva, Gundebert rendoit l'ame,
Et sut en ce moment abuser de sa flâme.
« Bien, dit-il, que je touche à la fin de mes jours,
» Vous n'avez pas en vain amené du secours;
» Ma mort vous va laisser ma sœur et ma querelle;
» Si vous l'osez aimer, vous combattrez pour elle. »
Il la proclame reine, et sans retardement
Les chefs et les soldats ayant prêté serment,
Il en prend d'elle un autre, et de mon prince même:
« Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
» Je vous donne, dit-il, Grimoald pour époux,
» Mais à condition qu'il soit digne de vous;
» Et vous ne croirez point, ma sœur, qu'il vous mérite,
» Qu'il n'ait vengé ma mort, et détruit Pertharite,
» Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi.
» A la main d'une reine il faut celle d'un roi. »
Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurérent,
Voilà sur quoi tous deux contre vous s'animérent;

Non que souvent mon prince, impatient amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de son serment:
Mais contre son amour la princesse obstinée
A toujours opposé la parole donnée;
Si bien que ne voyant autre espoir de guérir,
Il a fallu sans cesse, et vaincre, et conquérir.
Enfin après deux ans, Milan par sa conquête
Lui donnoit Eduige en couronnant sa tête,
Si ce même Milan dont elle étoit le prix,
N'eût fait perdre à ses yeux ce qu'ils avoient conquis.
Avec un autre sort il prit un cœur tout autre;
Vous fûtes sa captive, et le fites le vôtre;
Et la princesse alors, par un bizarre effet,
Pour l'avoir voulu roi le perdit tout-à-fait.
Nous le vîmes quitter ses premières pensées,
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empressées,
Eviter Eduige, à peine lui parler,
Et sous divers prétextes à son tour reculer.
Ce n'est pas que long-tems il n'ait tâché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avoient lieu de se plaindre;
Et tant que dans sa fuite a vécu votre époux,
N'étant plus à sa sœur, il n'osoit être à vous:
Mais si tôt que sa mort eut rendu légitime
Cette ardeur qui n'étoit jusque-là qu'un doux crime....

## SCENE II.

### RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE.

MADAME, si j'étois d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéterois de le voir avec vous;
Je m'imaginerois, ce qui pourroit bien être,
Que ce fidelle agent vous parle pour son maître;
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret,
Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,
La régler par votre ordre, et croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE.

Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, madame, son maître a de fort mauvais yeux,
Et s'il m'en pouvoit croire, il en useroit mieux.

ÉDUIGE.

Il a beau s'éblouir alors qu'il vous regarde,
Il vous échappera, si vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand et comme il lui plaît.

RODELINDE.

Avez-vous reconnu par votre expérience
Qu'il faille déférer à son impatience?

ÉDUIGE.

Vous ne savez que trop ce que c'est que sa foi.

RODELINDE.

Autre est celle d'un comte, autre celle d'un roi;
Et comme un nouveau rang forme une ame nouvelle,
D'un comte déloyal il fait un roi fidelle.

ÉDUIGE.

Mais quelquefois, madame, avec facilité
On croit des maris morts qui sont pleins de santé;
Et lorsqu'on se prépare aux seconds hymenées,
On voir par leur retour des veuves étonnées.

RODELINDE.

Qu'avez-vous vu, madame, ou que vous a t-on dit?

ÉDUIGE.

Ce mot un peu trop tôt vous alarme l'esprit:
Je ne vous parle pas de votre Pertharite;
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos désirs leur juste possesseur;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.

RODELINDE.

N'abusez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma sœur, vous seriez ma sujette;
Mais un sceptre vaut mieux que les titres du sang,
Et la nature cède à la splendeur du rang.

ÉDUIGE.

La nouvelle vous fâche, et du moins importune
L'espoir déjà formé d'une bonne fortune.
Consolez-vous, madame, il peut n'en être rien;
Et souvent on nous dit ce qu'on ne sait pas bien.

RODELINDE.

Il sait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant, il règne, et comme il faut régner;
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.
Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne;
Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé;
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,
D'attacher fortement ma couronne à sa tête;
Et le hais d'autant plus, que je vois moins de jour
A détruire un vainqueur qui règne avec amour.

ÉDUIGE.

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite,
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite;
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux,
En diroit bien du mal, s'il plaisoit à ses yeux.

RODELINDE.

Qui hait brutalement permet tout à sa haine;
Il s'emporte, il se jette où sa fureur l'entraîne;
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits;
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais.
C'est sa raison qui hait, qui toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verroit en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandoit d'aimer.

ÉDUIGE.

Vous en savez beaucoup.

RODELINDE.

Je sais comme il faut vivre.

ÉDUIGE.

Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE.

Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter.

ÉDUIGE.

Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter?

RODELINDE.

J'aime en vous un soupçon qui vous sert de supplice;
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

ÉDUIGE.

Quoi! vous refuseriez Grimoald pour époux?

RODELINDE.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes,
Si tôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes;
Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,
Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.
N'aspirez point, madame, où je voudrai prétendre;
Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre:
Consolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain;
Je veux bien sa couronne, et ne veux point sa main.
Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'opposer aux feux dont votre amour s'irrite.
Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit;
J'aiderai votre feinte, et ferai mon possible
Pour tromper avec vous ce monarque invincible;

Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

ÉDUIGE.

Qui croit déjà ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute auroit peu d'alégresse;
Et loin d'aider la feinte avec sincérité,
Pourroit fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE.

Après m'avoir fait perdre époux et diadême,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.
Connoissez-moi, madame, et désabusez-vous.
Je ne vous cèle point qu'ayant l'ame royale,
L'amour du sceptre encor me fait votre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche et soumis
La sœur de mon époux déshériter mon fils:
Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose
A les vouloir finir m'unissant à leur cause,
A remonter au trône, où vont tous mes désirs,
En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs!
Non, non, vous présumez en vain que je m'apprête
A faire de ma main sa dernière conquête;
Unulphe peut vous dire en fidelle témoin,
Combien à me gagner il perd d'art et de soin.
Si malgré la parole, et donnée, et reçue,
Il cessa d'être à vous un moment qu'il m'eut vue,
Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
Lui rendent les mépris que vous en recevez.

## SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Approche, Grimoald, et dis à ta jalouse,
A qui du moins ta foi doit le titre d'épouse,
Si depuis que pour moi je t'ai vu soupirer,
Jamais d'un seul coup-d'œil je t'ai fait espérer.
Ou si tu veux laisser pour éternelle gêne
A cette ambitieuse une frayeur si vaine,
Dis-moi de mon époux le déplorable sort;
Il vit, il vit encor, si j'en crois son rapport.
De ses derniers honneurs les magnifiques pompes
Ne sont qu'illusion avec quoi tu me trompes;
Et ce riche tombeau que lui fait son vainqueur,
N'est qu'un appât superbe à surprendre mon cœur.

GRIMOALD.

Madame, vous savez ce qu'on m'est venu dire,
Qu'allant de ville en ville, et d'empire en empire,
Contre Eduige et moi mendier du secours,
Auprès du roi des Huns il a fini ses jours :
Et si depuis sa mort j'ai tâché de vous rendre....

RODELINDE.

Qu'elle soit vraie ou non, tu n'en dois rien attendre.
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,
Ce que je dus aux nœuds qui nous avoient unis.

Ce n'est qu'à le venger que tout mon cœur s'applique :
Et puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échapper de tes mains,
J'irai porter par-tout de si justes desseins;
J'irai dessus ses pas aux deux bouts de la terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre :
Ou s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieux,
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon trône usurpé brise ta tête en poudre.

Madame, vous voyez avec quels sentimens
Je mets ce grand obstacle à vos contentemens.
Adieu. Si vous pouvez, conservez ma couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

## SCENE IV.

GRIMOALD, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Qu'avez-vous dit, madame, et que supposez-vous
Pour la faire douter du sort de son époux ?
Depuis quand, et de qui savez-vous qu'il respire ?

ÉDUIGE.

Ce confident si cher pourra vous le redire.

GRIMOALD.

M'auriez-vous accusé d'avoir feint son trépas ?

ÉDUIGE.

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas;
Son destin est plus doux veuve que mariée;
Et de croire sa mort vous l'avez trop priée.

GRIMOALD.

Mais enfin?

ÉDUIGE.

Mais enfin chacun sait ce qu'il sait;
Et quand il sera tems, nous en verrons l'effet.
Epouse la parjure, et fais-en une infame.
Qui ravit un état, peut ravir une femme.
L'adultère et le rapt sont du droit des tyrans.

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différens.
Quand pour vous acquérir je gagnois des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyoit les murailles,
Que je semois par-tout la terreur et l'effroi,
J'étois un grand héros, j'étois un digne roi.
Mais depuis que je régne en prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui sait punir le crime,
Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,
Je ne suis qu'un tyran, parce que j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance
Qui donne quelque droit à la toute-puissance;
C'est votre amour lui seul qui fait des conquérans,
Suivant qu'ils sont à vous des rois ou des tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer si je veux m'en défaire;

Et ce même moment de lâche usurpateur
Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur.

ÉDUIGE.

Ne prétends plus au mien après ta perfidie;
J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie :
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau souci;
Ce n'est que sous mon nom que tu régnes ici;
Et le peuple bientôt montrera par sa haine
Qu'il n'adoroit en toi que l'amant de sa reine,
Qu'il ne respectoit qu'elle, et ne veut point d'un roi
Qui commence par elle à violer sa foi.

GRIMOALD.

Si vous étiez, madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fit reine un frére en sortant de la vie,
Ce discours, quoique même un peu hors de saison,
Pourroit avoir du moins quelque ombre de raison.
Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête,
Où ma seule valeur a couronné ma tête,
Au milieu d'un état où tout le peuple à moi
Ne sauroit craindre en vous que l'amour de son roi;
La menace impuissante est de mauvaise grace;
Avec tant de foiblesse il faut la voix plus basse :
J'y régne, et régnerai malgré votre courroux;
J'y fais à tous justice, et commence par vous.

ÉDUIGE.

Par moi?

GRIMOALD.

Par vous, madame?

ÉDUIGE.

Aprés la foi reçue!
Aprés deux ans d'amour si lâchement déçue!

GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine et de mépris,
Qui de toute ma flâme ont été le seul prix.

ÉDUIGE.

Appelles-tu mépris une amitié sincère?

GRIMOALD.

Une amitié fidelle à la haine d'un frére,
Un long orgueil armé d'un frivole serment,
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre sort à la valeur d'un comte;
Jusqu'à ce qu'il fût roi, vous plaire à le gêner,
C'étoit vouloir vous vendre, et non pas vous donner.
Je me suis donc fait roi pour plaire à votre envie.
J'ai conquis votre cœur au péril de ma vie:
Mais alors qu'il m'est dû, je suis en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté;
Et votre ambition est justement punie,
Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.
Un roi doit pouvoir tout; et je ne suis pas roi,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.
C'est quitter, c'est trahir les droits du diadême,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même;
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
Sur moi comme sur tous je dois être absolu:

C'est le prix de mon sang, souffrez que j'en dispose,
Et n'accusez que vous du mal que je vous cause.

ÉDUIGE.

Pour un grand conquérant, que tu te défends mal!
Et quel étrange roi tu fais de Grimoald!
Ne dis plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahison est un droit des couronnes;
Mais si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raisons d'état.
Dis qu'un usurpateur doit amuser la haine
Des peuples mal domptés, en épousant leur reine,
Leur faire présumer qu'il veut rendre à son fils
Un sceptre sur le père injustement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépôt la suprême puissance,
Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi
Que d'époux de la reine, et de tuteur du roi.
Dis que sans cet hymen ta puissance t'échappe;
Qu'un vieil amour des rois la détruit, et la sape;
Dis qu'un tyran qui régne en pays ennemi
N'y sauroit voir son trône autrement affermi.
De cette illusion l'apparence plausible
Rendroit ta lâcheté peut-être moins visible;
Et l'on pourroit donner à la nécessité
Ce qui n'est qu'un effet de ta légéreté.

GRIMOALD.

J'embrasse un bon avis de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la reine de la mienne,

Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur.
Madame, c'est à vous que je devrai son cœur ;
Et pour m'en revancher je prendrai soin moi-même
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,
Qui soit digne de vous, et puisse mériter
L'amour que malgré moi vous voulez me porter.

ÉDUIGE.

Traître, je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton sang affermi ma couronne.

GRIMOALD.

Vous pourrez à ce prix en trouver aisément.
Remettez la princesse en son appartement,
Duc, et tâchez à rompre un dessein sur ma vie,
Qui me feroit trembler si j'étois à Pavie.

ÉDUIGE.

Crains-moi, crains-moi par-tout; et Pavie, et Milan,
Tout lieu, tout bras est propre à punir un tyran;
Et tu n'as point de forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense.

GRIMOALD.

Dissimulez du moins ce violent courroux.
Je deviendrois tyran, mais ce seroit pour vous.

ÉDUIGE.

Va, je n'ai point le cœur assez lâche pour feindre.

GRIMOALD.

Allez donc, et craignez si vous me faites craindre.

*Fin du premier acte.*

# ACTE SECOND.

## SCENE I.

### ÉDUIGE, GARIBALDE.

ÉDUIGE.

Je l'ai dit à mon traître, et je vous le redis; 1)
Je me dois cette joie après de tels mépris;

1) *Je l'ai dit à mon traître, et je vous le redis.* Il me paraît prouvé que *Racine* a puisé toute l'ordonnance de sa tragédie d'*Andromaque* dans ce second acte de *Pertharite.* Dès la première scène vous voyez *Eduige* qui est avec son *Garibalde*, précisément dans la même situation qu'*Hermione* avec *Oreste.* Elle est abandonnée par un *Grimoald*, comme *Hermione* par *Pyrrhus;* et si *Grimoald* aime sa prisonnière *Rodelinde*, *Pyrrhus* aime *Andromaque* sa captive. Vous voyez qu'*Eduige* dit à *Garibalde* les mêmes choses qu'*Hermione* dit à *Oreste;* elle a des ardens souhaits de voir punir le change de *Grimoald*, elle assure sa conquête à son vengeur; il faut servir sa haine pour venger son amour; c'est ainsi qu'*Hermione* dit à *Oreste :*

Vengez-moi, je crois tout,
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé,
Que je le hais . . . enfin que je l'aimai.

*Oreste*, en un autre endroit, dit à *Hermione* tout ce que dit ici *Garibalde* à *Eduige*:

Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

Et mes ardens souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête à quiconque me venge.
Suivez le mouvement d'un si juste courroux,
Et sans perdre de vœux obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine;
A ce prix est le sceptre, à ce prix une reine;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux et votre diadême,
C'est ne connoître pas votre haine et vous-même;

Et vous le haïssez! Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son ame;
Tout nous trahit, la voix, le silence et les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

*Hermione* parle absolument comme *Eduige*, quand elle dit :

Mais cependant ce jour il épouse Andromaque. . . .
Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue
Répand sur mes discours le poison qui la tue.

Enfin, l'intention d'*Eduige* est que *Garibalde* la serve en détachant le parjure *Grimoald* de sa rivale *Rodelinde*; et *Hermione* veut qu'*Oreste* en demandant *Astianax*, dégage *Pyrrhus* de son amour pour *Andromaque*. Voyez avec attention la scène cinquième du second acte, vous trouverez une ressemblance non moins marquée entre *Andromaque* et *Rodelinde*. Voyez la scène cinquième et la première scène de l'acte troisième.

Et qui sous cet espoir voudroit vous obéir,
Chercheroit les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûteroit des larmes.
A cet objet sanglant l'effort de la pitié
Reprendroit tous les droits d'une vieille amitié;
Et son crime en son sang éteint avec sa vie,
Passeroit en celui qui vous auroit servie.

Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
Madame, et votre cœur n'en sera pas d'accord.
Quoi qu'un amant volage excite de colère,
Son change est odieux, mais sa personne est chère;
Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir:
Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
Sur les bouillans transports qu'arrache son parjure.
Si le ressentiment de sa légéreté
Aspire à la vengeance avec sincérité,
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, et non pas vous promettre,
Attacher votre sort, avec le nom d'époux,
A la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oseroit-on punir de son ingratitude?
Votre haine tremblante est un mauvais appui
A quiconque pour vous entreprendroit sur lui;
Et quelque doux espoir qu'offre cette colère,
Une plus forte haine en seroit le salaire.
Donnez-vous donc, madame, et faites qu'un vengeur

N'ait plus à redouter le désaveu du cœur.

ÉDUIGE.

Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infame,
De vouloir malgré moi lire au fond de mon ame
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
Lui fait contre ma haine un partisan secret!
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encor protéger,
Et veut mourir du coup qui m'en pourroit venger.
Vengez-moi toutefois, mais d'une autre manière;
Pour conserver mes jours laissez-lui la lumière.
Quelque mort que je doive à son manque de foi,
Otez-lui Rodelinde, et c'est assez pour moi;
Faites qu'elle aime ailleurs, et punissez son crime
Par ce désespoir même où son change m'abîme:
Faites plus, s'il est vrai que je puis tout sur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs sur le visage,
De tant de lâchetés me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre entre mes mains sa vie et son trépas.

GARIBALDE.

Ajoutez-y madame, encor qu'à vos yeux même
Cette odieuse main perce un cœur qui vous aime;
Et que l'amant fidelle au volage immolé,
Expie au lieu de lui ce qu'il a violé;
L'ordre en sera moins rude, et moindre le supplice,
Que celui qu'à mes feux prescrit votre injustice:

Et le trépas en soi n'a rien de rigoureux,
A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

ÉDUIGE.

Duc, vous vous alarmez, faute de me connoître;
Mon cœur n'est pas si bas qu'il puisse aimer un traître.
Je veux qu'il se repente, et se repente en vain,
Rendre haine pour haine, et dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain son ame esclave de la mienne,
Me demande sa grace, et jamais ne l'obtienne;
Qu'il soupire sans fruit; et pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, madame, et savez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse.
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse.
Et comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grace à l'amant.

ÉDUIGE.

Quoi qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire,
D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire;
Sans songer qu'à me plaire exécutez mes lois,
Et pour l'événement laissez tout à mon choix.
Souffrez qu'en liberté je l'aime, ou le néglige;
L'amant est trop payé quand son service oblige;
Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix,
N'a qu'un amour servile, et digne de mépris.

Le véritable amour jamais n'est mercenaire;
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire;
Il ne veut que servir, et n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.
Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire;
Faites-moi triompher au hasard de vous nuire;
Et si je prends pour lui des sentimens plus doux,
Vous m'aurez faite heureuse, et c'est assez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéissance
Où doit aller celui de ma reconnoissance.
Cependant, s'il est vrai que j'ai pu vous charmer,
Aimez-moi plus que vous, ou cessez de m'aimer;
C'est par là seulement qu'on mérite Eduige.
Je veux bien qu'on espère, et non pas qu'on exige.
Je ne veux rien devoir; mais l'orsqu'on me sert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

## SCENE II.

GARIBALDE, *seul.*

Quelle confusion, et quelle tyrannie
M'ordonner d'espérer ce qu'elle me dénie!
Et de quel façon est-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un amant à travailler contre eux?
Simple, ne prétends pas sur cet espoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.
Je t'aime; mais enfin je n'aime plus que toi.
C'est moi seul qui le porte à ce manque de foi;

Auprès d'un autre objet c'est moi seul qui l'engage :
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choisi pour toi, de peur qu'un autre époux
Avec trop de chaleur n'embrasse ton courroux;
Mais lui-même il se trompe en l'amant qu'il te donne.
Je t'aime, et puissamment, mais moins que la couronne.
Et mon ambition qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.
De tes ressentimens s'il faut que je l'obtienne,
Je saurai joindre encor cent haines à la tienne,
L'ériger en tyran par mes propres conseils,
De sa perte par lui dresser les appareils,
Mêler si bien l'adresse avec un peu d'audace,
Qu'il ne faille qu'oser pour me mettre en sa place,
Et comme en t'épousant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouserai lors, mais pour me faire roi
Mais voici Grimoald.

## SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

Hé bien ! quelle espérance,
Duc, et qu'obtiendrons-nous de ta persévérance ?

GARIBALDE.

Ne me commandez plus, seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD.

Quoi ! de tout mon pouvoir je l'avois irritée,
Pour faire que ta flâme en fût mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moi,
La rendît plus facile à recevoir ta foi,
Et fît tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles
Le dépôt de sa haine en des mains si fidelles!
Cependant son espoir à mon trône attaché,
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché!
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur, qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettois sans la vouloir donner?

GARIBALDE.

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudroit vous détruire;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser;
Son plus ardent courroux brûle de s'appaiser;
Et je n'obtiendrai point, seigneur, qu'elle m'écoute,
Jusqu'à ce qu'elle ait vu notre hymen hors de doute,
Et que de Rodelinde étant l'illustre époux,
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'être à vous.

GRIMOALD.

Hélas! je mets en vain toute chose en usage;
Ni prières, ni vœux n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects je vois de jour en jour
Croître sa résistance autant que mon amour;
Et si l'offre d'Unulphe à présent ne la touche,
Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,

Désormais je renonce à l'espoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts n'ont fait qu'énorgueillir.

GARIBALDE.

Non, non, seigneur, il faut que cet orgueil vous cède;
Mais un mal violent veut un pareil remède.
Montrez-vous tout ensemble amant et souverain,
Et sachez commander si vous priez en vain.
Que sert ce grand pouvoir qui suit le diadême,
Si l'amant couronné n'en use pour soi-même?
Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes;
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'hui,
Que mes lois dès demain puniroit en autrui?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable
Dont à sa conscience un roi ne soit comptable.
L'amour l'excuse mal s'il règne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

GARIBALDE.

Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre;
Daignez pour être heureux un moment vous contraindre;
Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de son fils.

GRIMOALD.

Que par ces lâchetés j'ose me satisfaire!

GARIBALDE.

Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire:

Nous saurons vous servir, seigneur, et malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de courroux,
Et permettez après qu'on l'explique, et qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire, et qu'il faut qu'elle craigne.
Vous désavourez tout : après de tels projets,
Les rois impunément dédisent leurs sujets.

GRIMOALD.

Sachons ce qu'il a fait avant que de résoudre,
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

## SCENE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que faut-il faire, Unulphe? est-il tems de mourir?
N'as-tu vu pour ton roi nul espoir de guérir?

UNULPHE.

Rodelinde, seigneur, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable;
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur....

GRIMOALD.

Mais l'a-t-elle accepté? as-tu touché son cœur?
A-t-elle montré joie? en paroit-elle émue?
Peut-elle s'abaisser jusqu'à souffrir ma vue?
Qu'a-t-elle dit enfin?

UNULPHE.

Beaucoup, sans dire rien.
Elle a paisiblement souffert mon entretien.

Son ame à mes discours surprise, mais tranquille...

GRIMOALD.

Ah! c'est m'assassiner d'un discours inutile :
Je ne veux rien savoir de sa tranquillité;
Dis seulement un mot de sa facilité.
Quand veut-elle à son fils donner mon diadême?

UNULPHE.

Elle en veut apporter la réponse elle-même.

GRIMOALD.

Quoi! tu n'as su pour moi plus avant l'engager?

UNULPHE.

Seigneur, c'est assez dire à qui veut bien juger;
Vous n'en sauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire;
Ses refus se seroient expliqués avec moi,
Sans chercher la présence et le courroux d'un roi.

GRIMOALD.

Mais touchant cet époux qu'Eduige ranime?

UNULPHE.

De ce discours en l'air elle fait peu d'estime;
L'artifice est si lourd qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main suspecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE.

Eduige elle-même est mal persuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée;
Et ce n'est qu'un faux jour qu'elle a voulu jeter,
Pour lui troubler la vue, et vous inquiéter.
Mais déjà Rodelinde apporte sa réponse.

GRIMOALD.

Ah! j'entends mon arrêt, sans qu'on me le prononce
Je vais mourir. Unulphe, et ton zéle pour moi
T'abuse le premier, et m'abuse après toi.

UNULPHE.

Espérez mieux, seigneur.

GRIMOALD.

Tu le veux, et j'espère;
Mais que cette douceur va devenir amère!
Et que ce peu d'espoir où tu me viens forcer,
Rendra rudes les coups dont on va me percer!

## SCENE V.

### GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Madame, il est donc vrai que votre ame sensible
A la compassion s'est rendue accessible,
Qu'elle fait succéder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine, et l'estime au dédain;
Et que laissant agir une bonté cachée,
A de si longs mépris elle s'est arrachée?

RODELINDE.

Ce cœur dont tu te plains de ta plainte est surpris;
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris;

Et ma haine elle-même auroit cru faire un crime,
De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime.
Quand je vois ta conduite en mes propres états,
Achever sur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mêmes cœurs qu'un si grand art te donne,
Je dis que la vertu règne dans ta personne;
Avec eux je te loue, et je doute avec eux
Si sous leur vrai monarque ils seroient plus heureux;
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance
Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance.
Mais quoi qu'on en ait vu d'admirable et de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.
Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous se la fait à soi-même!
Se croit usurpateur sur ce trône conquis!
Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils!
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire,
Et que le grand Auguste ayant osé tenter,
N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter.
Je viens donc y répondre, et de toute mon ame
Te rendre pour mon fils...

GRIMOALD.

Ah! c'en est trop, madame;
Ne vous abaissez point à des remercîmens,
C'est moi qui vous dois tout, et si mes sentimens...

RODELINDE.

Souffre les miens, de grace, et permets que je mette
Cet effort sans exemple en sa gloire parfaite,

Et que ma propre main tâche d'en arracher
Tout ce mêlange impur dont tu le veux tacher.
Car enfin cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure.
La vertu doit régner dans un si grand projet, 1)
En être seule cause, et l'honneur seul objet;

1) *La vertu doit régner dans un si grand projet, etc.* *Andromaque* dit à *Pyrrhus* :

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle,
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

On reconnaît dans *Racine* la même idée, les mêmes nuances que dans *Corneille*; mais avec cette douceur, cette mollesse, cette sensibilité, et cet heureux choix de mots qui porte l'attendrissement dans l'ame.

*Grimoald* dit à *Rodelinde* :

Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

*Grimoald* entend par là le fils de *Rodelinde*, et il veut punir par la mort du fils le mépris de la mére; c'est ce qui se développe au troisiéme acte. Ainsi *Pyrrhus* menace toujours *Andromaque* d'immoler *Astianax*, si elle ne se rend à ses désirs : on ne peut voir une ressemblance plus entière; mais c'est la ressemblance

Et depuis qu'on le souille, ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu,
Où la passion règne, et non pas la vertu.
Comte, penses-y bien, et pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
Que cet illustre effort ne te donne à rougir.
On publiroit de toi que les yeux d'une femme
Plus que ta propre gloire auroient touché ton ame.
On diroit qu'un héros si grand, si renommé,
Ne seroit qu'un tyran s'il n'avoit point aimé.

GRIMOALD.

Donnez-moi cette honte, et je la tiens à gloire;
Faites de vos mépris ma dernière victoire;
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
Que votre seul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cet amour, par un effort si juste,
Ternisse le grand nom et les hauts faits d'Auguste;
Qu'il ait plus de pouvoir que ses vertus n'ont eu.
Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.
Cet effort sans exemple est de telle nature,
Qu'il ne sauroit partir d'une source plus pure;

d'un tableau de *Raphaël* à une esquisse grossièrement dessinée.

Songez-y bien, il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur;
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère;
Le fils me répondra du mépris de la mère.

Et la plus noble enfin des belles passions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussière,
Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumière.
A ces conditions rendre un sceptre conquis,
C'est asservir la mère en couronnant le fils;
Et pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourroit croître, et tu le veux ainsi,
Mais l'éclat de la mienne en seroit obscurci.
Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,
La défaite et la mort de mon cher Pertharite,
D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits;
Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part sans entière infamie.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.
Je te dois estimer, mais je te dois haïr.
Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

GRIMOALD.

Ah! forcez-vous, de grace, à des termes plus doux,
Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous.
Par eux seuls ma valeur en tête d'une armée,
A des plus grands héros atteint la renommée;
Par eux seuls j'ai vaincu, par eux seuls j'ai régné,
Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagnés,

Par eux seuls j'ai paru digne du diadême,
Par eux seuls je vous vois, par eux seuls je vous aime;
Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait
Ose faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE.

Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompense;
Et je te dis encor que toute ta vaillance,
T'ayant fait vers moi seule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obstacle éternel.
Garde donc ta conquête, et me laisse ma gloire.
Respecte d'un époux, et l'ombre, et la mémoire:
Tu l'as chassé du trône, et non pas de mon cœur.

GRIMOALD.

Unulphe, c'est donc là toute cette douceur!
C'est là comme son ame enfin plus raisonnable
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable!

GARIBALDE.

Seigneur, souvenez-vous qu'il est tems de parler.

GRIMOALD.

Oui, l'affront est trop grand pour le dissimuler;
Elle en sera punie; et puisqu'on me méprise,
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise,
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE.

Hé bien! deviens tyran, renonce à ton estime,
Renonce au nom de juste, au nom de magnanime...

GRIMOALD.

La vengeance est plus douce enfin que ces vains noms
S'ils me font malheureux, à quoi me sont-ils bons?
Je me ferai justice en domptant qui me brave.
Qui ne veut point régner mérite d'être esclave.
Allez, sans irriter plus long-tems mon courroux,
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort, craint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craindrez peut-être en quelqu'autre personne.

RODELINDE.

Quoi! tu voudrois....

GRIMOALD.

Allez, et ne me pressez point;
On vous pourra trop tôt éclaircir sur ce point.

## SCENE VI.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Voila tous les efforts qu'enfin j'ai pu me faire.
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire;
Et ce peu que j'ai fait, suivi d'un désaveu,
Gêne autant ma vertu, comme il trahit mon feu.

Achève, Garibalde, Unulphe est trop crédule,
Il prend trop aisément un espoir ridicule :
Menace, puisqu'enfin c'est perdre tems qu'offrir.
Toi qui m'as trop flatté, viens m'aider à souffrir.

*Fin du second acte.*

# ACTE TROISIEME.

## SCENE I.

### GARIBALDE, RODELINDE.

GARIBALDE.

Ce n'est plus seulement l'offre d'un diadême
Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puisse être imputé
Qu'à fermeté de haine ou magnanimité.
Il y va de sa vie, 1) et la juste colère
Où jettent cette amant les méprís de la mère,

1) *Il y va de sa vie*, *etc.* Ces vers forment absolument la même situation que celle d'*Andromaque*. Il est évident que *Racine* a tiré son or de cette fange. Mais ce que *Racine* n'eût jamais fait, *Corneille* introduit *Rodelinde* proposant à *Grimoald* d'égorger le fils qu'elle a de son mari vaincu par ce même *Grimoald;* elle prétend qu'elle l'aidera dans ce crime, et cela dans l'espérance de rendre *Grimoald* odieux à ses peuples. Cette seule atrocité absurde aurait suffit pour faire tomber une pièce d'ailleurs passablement faite; mais le rôle du mari de *Rodelinde* est si révoltant, et si ennuyeux à la fois, et tout le reste est si mal inventé, si mal conduit, et si mal écrit, qu'il est inutile de remarquer un défaut dans une pièce qui n'est remplie que de défauts. Mais, me dira-t-on,

Veut punir sur le sang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur si peu reconnoissant.
C'est à vous d'y penser; tout le choix qu'on vous donne
C'est d'accepter pour lui la mort ou la couronne;
Son sort est en vos mains; aimer, ou dédaigner,
Le va faire périr, ou le faire régner.

RODELINDE.

S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

vous faites un commentaire sur *Corneille*, et vous remarquez ces fautes! et vous l'appelez grand homme, et vous ne le montrez que petit quand il est en concurrence avec *Racine!*

Je réponds qu'il est grand homme dans *Cinna*, et non dans *Pertharite*, et dans ses autres mauvaises pièces; je réponds qu'un commentaire n'est pas un panégyrique, mais un examen de la vérité, et qui ne sait pas réprouver le mauvais, n'est pas digne de sentir le bon.

On peut encore me dire, vous faites ici de *Racine* un plagiaire, qui a pillé dans *Corneille* les plus beaux endroits d'*Andromaque*. Point du tout. Le plagiaire est celui qui donne pour son ouvrage ce qui appartient à un autre : mais si *Phidias* eut fait son *Jupiter Olympien* de quelque statue informe d'un autre sculpteur, il aurait été créateur, et non plagiaire.

Je ne ferai plus d'autre remarque sur ce malheureux *Pertharite*; on n'a besoin de commentaires que sur les ouvrages où le bon est mêlé continuellement avec le mauvais. Il faut que ceux qui veulent se former le goût apprennent soigneusement à distinguer l'un de l'autre.

GARIBALDE.

Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment;
J'en ai l'ordre pressant et sans retardement.
Madame, il faut résoudre, et s'expliquer sur l'heure :
Un mot est bientôt dit, si vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'arrêt, et j'en prendrai la loi
Pour faire exécuter les volontés du roi

RODELINDE.

Un mot est bientôt dit, mais dans un tel martyre
On n'a pas bientôt vu quel mot c'est qu'il faut dire;
Et le choix qu'on m'ordonne est pour moi si fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le supplice est égal.
Puisqu'il faut obéir, fais-moi venir ton maître.

GARIBALDE.

Quel choix avez-vous fait ?

RODELINDE.

Je lui ferai connoître
Que si...

GARIBALDE.

C'est avec moi qu'il vous faut achever :
Il est las désormais de s'entendre braver ;
Et si je ne lui porte une entière assurance
Que vos désirs enfin suivent son espérance,
Sa vue est un honneur qui vous est défendu.

RODELINDE.

Que me dis-tu, perfide ? ai-je bien entendu ?
Tu crains donc qu'une femme à force de se plaindre
Ne sauve une vertu que tu tâches d'éteindre,

Ne remette un héros au rang de ses pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conseils ?
Oui, je l'épouserai, ce trop aveugle maître,
Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être :
Va, cours l'en assurer, mais penses-y deux fois.
Crains-moi, crains son amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup sur lui; j'y pourrai davantage,
Et régnerai peut-être après cet esclavage.

GARIBALDE.

Vous régnerez, madame, et je serai ravi
De mourir glorieux pour l'avoir bien servi.

RODELINDE.

Va, je lui ferai voir que de pareils services
Sont dignes seulement des plus cruels supplices;
Et que de tous les maux dont les rois sont auteurs,
Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.
Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voie,
Que ton zèle insolent et ton mauvais destin
A son amour barbare en ouvrent le chemin.
Dis-lui, puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'apprête;
Mais fuis-nous s'il s'achève, et tremble pour ta tête.

GARIBALDE.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.

RODELINDE.

Qu'à ce prix donc il vienne, et m'apporte sa foi.

## SCENE II.

### ÉDUIGE, RODELINDE.

ÉDUIGE.

Votre félicité sera mal assurée.
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissans appas ...

RODELINDE.

Je sais quelques secrets que vous ne savez pas;
Et si j'ai moins que vous d'attraits et de mérite,
J'ai des moyens plus surs d'empêcher qu'on me quitte.

ÉDUIGE.

Mon exemple ...

RODELINDE.

Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par votre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ses périls peut suivre sa fortune,
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune.

ÉDUIGE.

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

RODELINDE.

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner;
Mais votre jalousie un peu trop inquiète
Se donne malgré moi cette gêne secrette.

ÉDUIGE.

Je ne suis point jalouse, et l'infidélité ...

RODELINDE.

Hé bien! soit jalousie ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence,
Que tout mon cœur vous doive entière confidence?

ÉDUIGE.

Je n'en prétends aucune, et c'est assez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.

RODELINDE.

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

ÉDUIGE.

De vrai, dans un discours difficile à comprendre
Je ne devine point, et n'en ai pas l'esprit:
Mais l'esprit n'a que faire où l'oreille suffit.

RODELINDE.

Il faudroit que l'oreille entendît la pensée.

ÉDUIGE.

J'entends assez la vôtre; on vous aura forcée,
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un tyran se croit être permis;
Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse,
Dont la cour s'éblouisse, et le peuple s'abuse.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez...

RODELINDE.

Il n'est pas tems encor que vous vous en plaigniez:
Comme il m'a fait des lois, j'ai des lois à lui faire.

ÉDUIGE.

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire;
Prenez-en sa parole, il sait bien la garder.

RODELINDE.

Pour remonter au trône on peut tout hasarder.
Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire, ou la honte,
Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre compte.
Si votre cœur souffroit ce que souffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien;
Et votre ame à ce prix voyant un diadême,
Voudroit en liberté se consulter soi-même.

ÉDUIGE.

Je demande pardon si je vous fais souffrir,
Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE.

Allez, et demeurez dans cette erreur confuse;
Vous ne méritez pas que je vous désabuse.

ÉDUIGE.

Ce cher amant sans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus besoin du rapport de mes yeux.

## SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE.

RODELINDE.

Je me rends, Grimoald, mais non pas à la force.
Le titre que tu prends m'est une douce amorce,
Et s'empare si bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition.
Si je n'ai pu t'aimer, et juste, et magnanime,
Quand tu deviens tyran, je t'aime dans le crime;

Et pour moi ton hymen est un souverain bien,
S'il rend ton nom infame aussi-bien que le mien.

GRIMOALD.

Que j'aimerai, madame, une telle infamie,
Qui vous fera cesser d'être mon ennemie!
Achevez, achevez, et sachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de si longs mépris.
Je ne veux qu'une grace, et disposez du reste.
Je crains pour Garibalde une haine funeste,
Je la crains pour Unulphe, à cela près, parlez.

RODELINDE.

Va, porte cette crainte à des cœurs ravalés;
Je ne m'abaisse point aux foiblesses des femmes,
Jusques à me venger de ces petites ames.
Si leurs mauvais conseils me forcent de régner,
Je les en dois haïr, et sais les dédaigner.
Le ciel qui punit tout choisira pour leur peine
Quelques moyens plus bas que cette illustre haine;
Qu'ils vivent cependant, et que leur lâcheté
A l'ombre d'un tyran trouve sa sureté.
Ce que je veux de toi porte le caractère
D'une vertu plus haute, et digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemple jusqu'ici,
Et ce que je demande est sans exemple aussi:
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible,
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
Que je veux être à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie ?
Expliquez-vous, de grace, et j'atteste les cieux
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE.

Après un tel serment j'obéis et m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique,
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout-à-fait,
Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettoient au rang des plus dignes monarques;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

GRIMOALD.

Juste ciel ?

RODELINDE.

Que veux-tu pour marque plus certaine
Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,
Que je me donne à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre, ou qu'espérer?
Tu trembles, tu pâlis; il semble que tu n'oses
Toi-même exécuter ce que tu me proposes!
S'il te faut du secours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fais, fais venir ce fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton serment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchoit de s'unir.

Qui tranche du tyran doit se résoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maître?
Et faut-il qu'une mère aux dépens de son sang
T'apprenne à mériter cet effroyable rang?
N'en souffre pas la honte, et prends toute la gloire
Que cet illustre effort attache à ta mémoire.
Fais voir à tes flatteurs qui te font trop oser,
Que tu sais mieux que moi, l'art de tyranniser;
Et par une action aux seuls tyrans permise,
Deviens le vrai tyran de qui te tyrannise.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rends;
Ou, si tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends;
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puisqu'il souille ta gloire aussi-bien que la mienne.

GRIMOALD.

Garibalde, est-ce là ce que tu m'avois dit?

GARIBALDE.

Avec votre jalouse elle a changé d'esprit;
Et je l'avois laissée à l'hymen toute prête,
Sans que son déplaisir menaçât que ma tête.
Mais ces fureurs enfin ne sont qu'illusion,
Pour vous donner, seigneur, quelque confusion;
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD.

Vous l'ordonnez, madame, et je dois y souscrire:
J'en ferai ma victime, et ne suis point jaloux
De vous voir sur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par là s'attache à ma mémoire,
Je veux bien avec vous en partager la gloire,

Et que tout l'avenir ait de quoi m'accuser,
D'avoir appris de vous l'art de tyranniser.
Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la rage,
Ne lui permettre rien qui sentit la fureur,
Et le faire admirer sans en donner d'horreur.
Faire la furieuse et la désespérée,
Paroître avec éclat mère dénaturée,
Sortir hors de vous-même, et montrer à grand bruit
A quelle extrémité mon amour vous réduit,
C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade.
Qui fait le plus de bruit n'est pas le plus malade.
Les plus grands déplaisirs sont les moins éclatans;
Et l'on sait qu'un grand cœur se possède en tout tems.
Vous le savez, madame, et que les grandes ames
Ne s'abaissent jamais aux foiblesses des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison,
Que leur désespoir même agit avec raison,
Et que....

RODELINDE.

C'en est assez, sois-moi juge équitable,
Et dis-moi si le mien agit en raisonnable,
Si je parle en aveugle, ou si j'ai de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ses aïeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix sa mort ou ta couronne.
Quand j'aurai satisfait tes vœux désespérés,
Dois-je croire ses jours beaucoup plus assurés?
Cette offre, ou, si tu veux, ce don du diadême,

N'est, à le bien nommer, qu'un foible stratagême.
Faire un roi d'un enfant pour être son tuteur,
C'est quitter pour ce nom celui d'usurpateur,
C'est choisir pour régner un favorable titre,
C'est du sceptre et de lui te faire seul arbitre,
Et mettre sur le trône un fantôme pour roi,
Jusques au premier fils qui te naîtra de moi,
Jusqu'à ce qu'on nous craigne, et que le tems arrive
De remettre en ses mains la puissance effective.
Qui veut bien l'immoler à son affection,
L'immoleroit sans peine à son ambition.
On se lasse bientôt de l'amour d'une femme,
Mais la soif de régner règne toujours sur l'ame;
Et comme la grandeur a d'éternels appas,
L'Italie est sujette à de soudains trépas.
Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
Et faire un nouveau roi sans bruit et sans miracle.
Quitte pour te forcer à deux ou trois soupirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.
La porte à ma vengeance en seroit moins ouverte :
Je perdrois avec lui tout le fruit de sa perte :
Puisqu'il faut qu'il périsse, il vaut mieux tôt que tard.
Que sa mort soit un crime, et non pas un hasard;
Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime;
Que ce jeune monarque immolé de ta main,
Te rende abominable à tout le genre humain;
Qu'il t'excite par-tout des haines immortelles,
Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.

Je t'épouserai lors, et m'y viens d'obliger,
Pour mieux servir ma haine, et pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tous momens maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.
Voilà mon désespoir, voilà ses justes causes :
A ces conditions prends ma main, si tu l'oses.

GRIMOALD.

Oui, je la prends, madame, et veux auparavant...

## SCENE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Que faites-vous, seigneur? Pertharite est vivant;
Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on amène;
Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine,
Où, caché dans un fort, il attendoit la nuit.

GRIMOALD.

Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE.

Est-ce donc vous, seigneur? et les bruits infidelles
N'ont-ils semé de vous que de fausses nouvelles?

PERTHARITE.

Oui, cet époux si cher à vos chastes désirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs et de soupirs...

GRIMOALD.

Va, fantôme insolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie.
Il est encore ici des supplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.
Pertharite n'est plus.

PERTHARITE.

Pertharite respire;
Il te parle, il te voit régner dans son empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas,
Jusqu'à me supposer toi-même un faux trépas:
Il est honteux de feindre où l'on peut toutes choses.
Je suis mort, si tu veux, je suis mort, si tu l'oses,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Je ne viens point ici, par de noirs artifices,
De mon cruel destin forcer les injustices,
Pousser des assassins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
Puisque le sort trahit ce droit de ma naissance,
Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance,
Règne sur mes états que le ciel t'a soumis,
Peut-être un autre tems me rendra des amis.
Use mieux cependant de la faveur céleste;
Ne me dérobe pas le seul bien qui me reste,
Un bien où je te suis un obstacle éternel,
Et dont le seul désir est pour toi criminel.
Rodelinde n'est pas du droit de ta conquête,
Il faut pour être à toi qu'il m'en coûte la tête;

Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toi
Prends-la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi :
J'en garde hors du trône encor les caractéres,
Et ton bras t'a saisi de celui de mes péres.
Je veux bien qu'il supplée au défaut de ton sang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodelinde enfin tient ton ame charmée,
Pour voir qui la mérite il ne faut point d'armée.
Je suis roi, je suis seul, j'en suis maitre, et tu peux
Par un illustre effort faire place à tes vœux.

GRIMOALD.

L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante.
Eduige à fourber n'est pas assez savante;
Quelque adresse qu'elle ait, elle t'a mal instruit,
Et d'un si haut dessein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace,
Et ne te produit plus que de mauvaise grace.

PERTHARITE.

Quoi! je passe à tes yeux pour un homme attitré?

GRIMOALD.

Tu l'avoûras toi-même, ou de force, ou de gré.
Il faut plus de secret alors qu'on veut surprendre;
Et l'on ne surprend point quand on se fait attendre.

PERTHARITE.

Parlez, parlez, madame, et faites voir à tous
Que vous avez des yeux pour connoître un époux.

GRIMOALD.

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice?

Hé bien ! parlez, madame, achevez l'artifice.
Est-ce là votre époux ?

RODELINDE.

Toi qui veux en douter
Par quelle illusion m'oses-tu consulter ?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon suffrage ?
Et ne peux-tu sans moi connoître son visage ?
Tu l'as vu tant de fois, au milieu des combats,
Montrer à tes pareils ce que pesoit son bras,
Et, l'épée à la main, disputer en personne,
Contre tout ton bonheur, sa vie et sa couronne.
Si tu cherches un aide à traiter d'imposteur
Un roi qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Consulte Garibalde ; il tremble à voir son maître :
Qui l'osa bien trahir, l'osera méconnoître ;
Et tu peux recevoir de son mortel effroi
L'assurance qu'enfin tu n'attends pas de moi.
Un service si haut veut une ame plus basse ;
Et tu sais....

GRIMOALD.

Oui, je sais jusqu'où va votre audace.
Sous l'espoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'esprit inquiété ;
Et ces discours en l'air que l'orgueil vous inspire,
Veulent persuader ce que vous n'osez dire,
Brouiller la populace, et lui faire après vous
En un fourbe impudent respecter votre époux.
Poussez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie,
Dites-nous hautement....

RODELINDE.

Que veux-tu que je die?
Il ne peut être ici que ce que tu voudras;
Tes flatteurs en croiront ce que tu résoudras.
Je n'ai pas pour t'instruire assez de complaisance;
Et puisque son malheur l'a mis en ta puissance,
Je sais ce que je dois si tu ne me le rends.
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.

## SCENE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que cet évènement de nouveau m'embarrasse!

GARIBALDE.

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place!

GRIMOALD.

Non, l'échaffaud bientôt m'en fera la raison.
Que ton appartement lui serve de prison;
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE.

Prince, écoute,
Mille et mille témoins te mettront hors de doute.
Tout Milan, tout Pavie....

GRIMOALD.

Allez sans contester,

Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.
*( à Garibalde. )*
Toi, va voir Eduige, et tâche à tirer d'elle
Dans ces obscurités quelque clarté fidelle;
Et tire de l'espoir qu'elle aura d'être à moi
Le nom de l'imposteur qu'elle déguise en roi.

## SCENE VI.

GARIBALDE, *seul.*

Quel revers imprévu, quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon espoir par terre!
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet;
Et s'il traite ce prince en héros magnanime,
N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime;
Je n'ai rien à venger, et ne puis le trahir,
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage;
Forçons notre fortune à changer de visage;
Obstinons Grimoald par maxime d'état,
A le croire imposteur, ou craindre un attentat;
Accablons son esprit de terreurs chimériques,
Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques;
De son trop de vertu sachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le venger.
Peut-être qu'Eduige à regret plus sévère
N'osera l'accepter teint du sang de son frère,

Et que l'effet suivra notre prétention
Du côté de l'amour et de l'ambition.
Tâchons, quoi qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage;
Et, pour régner un jour, mettons tout en usage.

*Fin du troisième acte.*

# ACTE QUATRIEME.

## SCENE I.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE.

Je ne m'en dédis point, seigneur, ce prompt retour
N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.
Je ne l'ai vu que trop au discours d'Eduige :
Comme sensiblement votre change l'afflige,
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du rapport,
Sa flâme au désespoir fait ce dernier effort.
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en peine;
L'une sert son amour, et l'autre sert sa haine;
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avouer;
Et leur inimitié s'accorde à vous jouer.
L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre,
Le soutient d'autant mieux qu'il ne voit rien à craindre;
Car, soit que ses discours puissent vous émouvoir
Jusqu'à rendre Eduige à son premier pouvoir,
Soit que malgré sa fourbe, et vaine, et languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
A l'une ou l'autre enfin votre ame à l'abandon,
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vrai, Garibalde, et déjà je le donne
A qui voudra des deux partager ma couronne.

Non que j'espère encore amollir ce rocher;
Que ni respects, ni vœux n'ont jamais su toucher.
Si jamais Rodelinde, et si pour n'aimer qu'elle
Mon ame à qui m'aimoit s'est rendue infidelle;
Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine et le trouble où je suis,
Ont été jusqu'ici toute la récompense
De cet amour parjure où mon cœur se dispense,
Il est tems désormais que par un juste effort
J'affranchisse mon cœur de cet indigne sort.
Prenons l'occasion que nous fait Eduige;
Aimons cette imposture, où son amour l'oblige.
Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts,
Et lui prête la main pour le tirer des fers.
Aimons, encore un coup, aimons son artifice,
Aimons-en le secours, et rendons-lui justice.
Soit qu'elle en veuille au trône, ou n'en veuille qu'à moi,
Qu'elle aime Grimoald, ou qu'elle aime le roi,
Qu'elle ait beaucoup d'amour, ou beaucoup de courage,
Je dois tout à la main qui rompt mon esclavage.
Toi qui ne la servois qu'afin de m'obéir,
Qui tâchois par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, et rends-moi ma parole;
Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole;
Et que je puisse ainsi d'une même action
Récompenser sa flâme ou son ambition.

GARIBALDE.

Je vous la rends, seigneur; mais enfin prenez garde
A quels nouveaux périls cet effort vous hasarde,

Et si ce n'est point croire un peu trop promptement
L'impétueux transport d'un premier mouvement.
L'imposteur impuni passera pour monarque;
Tout le peuple en prendra votre bonté pour marque.
Et comme il est ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera son rang seul respecté.
Je sais bien qu'aussitôt votre haute vaillance
De ce peuple mutin domptera l'insolence;
Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez,
Du côté d'Eduige à qui vous vous rendez?
J'ai pénétré, seigneur, jusqu'au fond de son ame,
Où je n'ai vu pour vous aucun reste de flâme;
Sa haine seule agit, et cherche à vous ôter
Ce que tous vos désirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il est vrai, vous rappeler vers elle,
Mais pour faire à son tour l'ingrate et la cruelle,
Pour vous traiter de lâche, et vous rendre soudain
Parjure pour parjure, et dédain pour dédain.
Elle veut que votre ame esclave de la sienne
Lui demande sa grace, et jamais ne l'obtienne.
Ce sont ses mots exprès, et pour vous punir mieux,
Elle me veut aimer, et m'aimer à vos yeux;
Elle me l'a promis.

## SCENE II.

### ÉDUIGE, GRIMOALD, GARIBALDE.

ÉDUIGE.

Je te l'ai promis, traître!
Oui; je te l'ai promis, et l'aurois fait peut-être,
Si ton ame attachée à mes commandemens,
Eût pu dans ton amour suivre mes sentimens.
J'avois mis mes secrets en bonne confidence.
Vois par là, Grimoald, quelle est ton imprudence,
Et juge par les miens lâchement déclarés,
Comme les tiens sur lui peuvent être assurés.
Qui trahit sa maîtresse, aisément fait connoître
Que sans aucun scrupule il trahiroit son maître;
Et que des deux côtés laissant flotter sa foi,
Son cœur n'aime en effet ni son maître, ni moi.
Il a son but à part, Grimoald, prends-y garde;
Quelque dessein qu'il ait, c'est toi seul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juges-en comme il faut.
Qui m'aime et me trahit, aspire encor plus haut.

GRIMOALD.

Vous le voyez, seigneur, avec quelle injustice
On me fait criminel, quand je vous rends service.
Mais de quoi n'est capable un malheureux amant
Que la peur de vous perdre agite incessamment,
Madame? Vous voulez que le roi vous adore,
Et pour l'en empêcher je ferai plus encore.

Je ne m'en défends point, et mon esprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous;
Je ne vous saurois voir entre les bras d'un autre;
Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vôtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le roi
A quitter Rodelinde, et vous rendre sa foi?
Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
L'excès de votre ardeur ou de votre courage?
Pour être tout à vous j'ai fait tous mes efforts;
Mais je n'ai point encore fait revivre les morts.
J'ai dit des vérités dont votre cœur murmure;
Mais je n'ai point été jusques à l'imposture;
Et je n'ai point poussé des sentimens si beaux
Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux.
Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite;
Ma flâme ignore encor cet art qui ressuscite;
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Sinon que je trahis, si c'est trahir qu'aimer.

ÉDUIGE.

De quel front, et de quoi cet insolent m'accuse!

GRIMOALD.

D'un mauvais artifice et d'une foible ruse.
Votre dessein, madame, étoit mal concerté.
On ne m'a point surpris quand on s'est présenté.
Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre;
Et me l'ayant promis, j'avois lieu de l'attendre.
Consolez-vous pourtant, il a fait son effet.
Je suis à vous, madame, et j'y suis tout-à-fait.

Si je vous ai trahie, et si mon cœur volage
Vous a volé long-tems un légitime hommage,
Si pour un autre objet le vôtre en fut banni,
Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.
Je recouvre la vue, et reconnois mon crime:
A mes feux rallumés ce cœur s'offre en victime.
Oui, princesse, et pour être à vous jusqu'au trépas,
Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.
Votre propre bonté qui vous en sollicite,
Obtient déjà celui de ce faux Pertharite.
Un si grand attentat blesse la majesté;
Mais s'il est criminel, je l'ai moi-même été.
Faites grace, et j'en fais; oubliez, et j'oublie.
Il reste seulement que lui-même il publie,
Par un aveu sincère, et sans rien déguiser,
Que pour me rendre à vous il vouloit m'abuser,
Qu'il n'empruntoit ce nom que par votre ordre même.
Madame, assurez-vous par là mon diadême;
Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête d'occasion.
Faites donc qu'il l'avoue, et que ma grace offerte,
Tout imposteur qu'il est le dérobe à sa perte;
Et délivrez par là de ces troubles soudains
Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

ÉDUIGE.

J'avois eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire,
Qu'en te nommant tyran j'avois peine à me croire.
Je me tenois suspecte, et sentois que mon feu
Faisoit de ce reproche un secret désaveu.

Mais tu lèves le masque, et m'ôtes de scrupule.
Je ne puis plus garder ce respect ridicule;
Et je vois clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a vu tyran plus achevé.
Tu fais adroitement le doux et le sévère,
Afin que la sœur t'aide à massacrer le frère :
Tu fais plus, et tu veux qu'en trahissant son sort,
Lui-même il se condamne, et se livre à la mort;
Comme s'il pouvoit être amoureux de la vie,
Jusqu'à la racheter par une ignominie,
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi,
Me pût rendre perfide, et lâche comme toi.
Aime moi si tu veux, déloyal, mais n'espère
Aucun secours de moi pour t'immoler mon frère.
Si je te menaçois tantôt de son retour,
Si j'en donnois l'alarme à ton nouvel amour,
C'étoient des discours en l'air inventés par ma flâme,
Pour brouiller ton esprit et celui de sa femme.
J'avois peine à te perdre, et parlois au hasard,
Pour te perdre du moins quelques momens plus tard.
Et quand par ce retour il a su nous surprendre,
Le ciel m'a plus rendu que je n'osois attendre.

GRIMOALD.

Madame....

ÉDUIGE.

Tu perds tems, je n'écoute plus rien,
Et j'attends ton arrêt pour résoudre le mien.
Agis, si tu le veux, en vainqueur magnanime;
Agis comme tyran, et prends cette victime :

Je suivrai ton exemple, et sur tes actions
Je réglerai ma haine ou mes affections.
Il suffit à présent que je te désabuse,
Pour payer ton amour, ou pour punir ta ruse.
Adieu.

## SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que veut Unulphe?

UNULPHE.

Il est de mon devoir
De vous dire, seigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre visite;
Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite:
Le peuple même parle, et déjà sourdement
On entend des discours semés confusément....

GARIBALDE.

Voyez en quels périls vous jette l'imposture.
Le peuple déjà parle, et sourdement murmure.
Le feu va s'allumer si vous ne l'éteignez.
Pour perdre un imposteur qu'est-ce que vous craignez?
La haine d'Eduigé, elle qui ne prépare
A vos soumissions qu'une fierté barbare?
Elle que vos mépris ayant mise en fureur,
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur?

Elle qui n'a plus soif que de votre ruine ?
Elle dont la main seule en conduit la machine ?
De semblables malheurs se doivent dédaigner,
Et la vertu timide est mal propre à régner.
Epousez Rodelinde, et malgré son fantôme,
Assurez-vous l'état, et calmez le royaume ;
Et livrant l'imposteur à ses mauvais destins,
Otez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins.

GRIMOALD.

Oui, je te croirai, duc et dès demain sa tête
Abattue à mes pieds calmera la tempête.
Qu'on le fasse venir, et qu'on mande avec lui
Celle qui de sa fourbe est le second appui,
La reine qui me brave, et qui par grandeur d'ame
Semble avoir quelque gêne à se nommer sa femme.

GARIBALDE.

Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD.

Je suis armé contre eux.

GARIBALDE.

L'amour vous séduira.

GRIMOALD.

Je n'en crains point les feux;
Ils ont peu de pouvoir quand l'ame est résolue.

GARIBALDE.

Agissez donc, seigneur, de puissance absolue;
Soutenez votre sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des rois leur propre majesté.

Un roi doit pouvoir tout, et ne sait pas bien l'être
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

## SCENE IV.

RODELINDE, PERTHARITE, GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Viens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne la réduis pas à la sévérité.
Je veux te faire grace : avoue et me confesse
D'un si hardi dessein qui t'a fourni l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit :
Tu m'entends; et sur-tout fais cesser ce faux bruit;
Détrompe mes sujets, ta prison est ouverte;
Sinon prépare-toi dès demain à ta perte :
N'y force pas ton prince, et sans plus t'obstiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE.

Que tu perds lâchement de ruse et d'artifice
Pour trouver à me perdre un ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu
Dont aux yeux éblouis tu parois revêtu!
Le ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux être, et juste, et magnanime;
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang;
Tu ne lui peux ôter, ni son nom, ni son rang.
Je mourrai comme roi né pour le diadême,

Et bientôt mes sujets détrompés par toi-même,
Connoîtront par ma mort qu'il n'adorent en toi
Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.
Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire,
Car, puisqu'enfin tu veux la vérité sincère,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets.
Crains-moi si je t'échappe, et sois sur de ta perte,
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon peuple aura des yeux pour connoître son roi,
Et mettra différence entre un tyran et moi;
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
Voilà dedans tes fers l'espoir de Pertharite;
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te désabuser.

RODELINDE.

Veux-tu pour t'eclaircir de plus illustres marques?
Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monarques?
Ce grand cœur....

GRIMOALD.

Oui, madame, il est fort bien instruit
A montrer de l'orgueil, et fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnue
Ne détrompe aujourd'hui la populace émue,
Qu'il prépare sa tête; et vous-même en ce lieu,
Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.
Laisons-les seuls, Unulphe, et demeure à la porte.
Qu'avant que je l'ordonne, aucun n'entre, ni sorte.

## SCENE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE.

Madame, vous voyez où l'amour m'a conduit.
J'ai su que de ma mort il couroit un faux bruit;
Des désirs du tyran j'ai su la violence;
J'en ai craint sur ce bruit la dernière insolence;
Et n'ai pu faire moins que de tout exposer,
Pour vous revoir encore, et vous désabuser.
J'ai laissé hasarder à cette digne envie
Les restes languissans d'une importune vie,
A qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous
Sembloit à tous momens porter les derniers coups.
Car je vous l'avoûrai, dans l'état déplorable
Où m'abîme du sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliés me refusent leurs bras,
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie;
Et bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne le puis haïr.

RODELINDE.

C'étoit donc peu, seigneur, pour mon ame affligée.
De toute la misère où je me vois plongée;
C'étoit peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où votre amour vous a précipité;

Et pour dernier outrage où son excès m'expose,
Il faut vous voir mourir, et n'en savoir la cause !
Je ne vous dirai point que ce moment m'est doux,
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous ;
Et votre souvenir m'auroit bien su défendre
De tout ce qu'un tyran auroit osé prétendre.
N'attendez point de moi de soupirs, ni de pleurs ;
Ce sont amusemens de légères douleurs.
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles bassesses
Où d'un sexe craintif descendent les foiblesses ;
Et contre vos malheurs j'ai trop su m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.
D'un déplaisir si grand la noble violence
Se résout toute entière en ardeur de vengeance,
Et méprisant l'éclat, porte tout son effort
A sauver votre vie, ou venger votre mort.
Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE.

Aimez plutôt, madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur ;
Il est tems de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embrasser des destins trop sévères,
Et de laisser finir mes jours, et vos misères.
Le ciel qui vous destine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux.
J'aime à lui voir briser une importune chaine,
De qui les nœuds rompus vous font heureuse reine ;
Et sous votre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

RODELINDE.

Est-ce là donc, seigneur, la digne récompense
De ce que pour votre ombre on m'a vu de constance?
Quand je vous ai cru mort, et qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,
Quand tout autre en ma place eût peut-être fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire....

PERTHARITE.

Je sais que vous avez dignement combattu;
Le ciel va couronner aussi votre vertu;
Il va vous affranchir de cette inquiétude,
Que pouvoit de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité.

RODELINDE.

Que dis-tu, cher époux?

PERTHARITE.

Que je vois sans murmure
Naître votre bonheur de ma triste aventure.
L'amour me ramenoit sans pouvoir rien pour vous
Que vous envelopper dans l'exil d'un époux,
Vous dérober sans bruit à cette ardeur infame
Où s'opposent m'a vie et le nom de ma femme.
Pour briller avec gloire il lui faut mon trépas;
Et s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cause,
Il est tems que ma mort vous serve à quelque chose,
Et qu'un victorieux à vos pieds abattu,
Cesse de renoncer à toute sa vertu.

D'un conquérant si grand, et d'un héros si rare,
Vous faites trop long-tems un tyran, un barbare:
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
Soyez à lui, madame, il ne le sera plus;
Et je tiendrai ma vie heureusement perdue,
Puisque.....

RODELINDE.

N'achève point un discours qui me tue,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Avant qu'avoir pu rompre, ou venger ton malheur.
Moi qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrois à ta vue, aux dépens de ta vie,
Epouser d'un tyran l'horreur et l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang?
Ah! tu me connois mieux, cher époux.

PERTHARITE.

Non, madame,
Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre ame.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes lois,
La majesté du trône en dispense les rois:
Leur gloire est au dessus des régles ordinaires,
Et cet honneur n'est beau que pour les cœurs vulgaires;
Si tôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du vainqueur
Il a trop mérité la dernière rigueur.

Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime ;
Le soin de s'affermir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans ses fers cessé de respirer,
Donnez-lui votre main sans rien considérer;
Epargnez les efforts d'une impuissante haine,
Et permettez au ciel de vous faire encor reine.

RODELINDE.

Epargnez-moi, seigneur, ce cruel sentiment,
Vous qui savez....

## SCENE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Madame, achevez promptement.
Le roi de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable.

PERTHARITE.

Adieu, puisqu'il le faut; et croyez qu'un époux
A tous les sentimens qu'il doit avoir de vous.
Il voit tout votre amour et tout votre mérite,
Et mourant sans regret, à regret il vous quitte.

RODELINDE.

Adieu, puisqu'on m'y force, et recevez ma foi
Que l'on me verra digne, et de vous, et de moi.

PERTHARITE.

Ne vous exposez point au même précipice.

RODELINDE.

Le ciel hait les tyrans, et nous fera justice.

PERTHARITE.

Hélas ! s'il étoit juste, il vous auroit donné
Un plus puissant monarque, ou moins infortuné.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE CINQUIÈME.

## SCENE I.

ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE.

Quoi! Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frére ?
D'imposture et de fourbe il traite sa misére ?
Et feignant de me rendre, et son cœur, et sa foi,
Il n'a point d'yeux pour lui, ni d'oreilles pour moi ?

UNULPHE.

Madame, n'accusez que le duc qui l'obséde.
Le mal, s'il en est cru, deviendra sans remède ;
Et si le roi suivoit ses conseils violens,
Vous n'en verriez déjà que des effets sanglans.

ÉDUIGE.

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite ;
Et s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

UNULPHE.

Ajoutez qu'il vous aime, et veut par tous moyens
Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens ;
Que Rodelinde à lui, par amour ou par force,
Assure entre vous deux un éternel divorce ;
Et s'il peut une fois jusque-là l'irriter,
Par force ou par amour il croit vous emporter.

Mais vous n'avez, madame, aucun sujet de crainte :
Ce héros est à vous sans réserve et sans feinte,
Et....

ÉDUIGE.

S'il quitte sans feinte un objet si chéri,
Sans doute au fond de l'ame il connoît son mari.
Mais s'il le connoissoit en dépit de ce traître,
Qui pourroit l'empêcher de le faire paroître ?

UNULPHE.

Sur le trône conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnoît que par raison d'état.
C'est un aveuglement qu'il a cru nécessaire ;
Et comme Garibalde animoit sa colére,
De ses mauvais conseils sans cesse combattu,
Il donnoit lieu de craindre enfin pour sa vertu.
Mais, madame, il n'est plus en état de le croire.
Je n'ai pu voir long-tems ce péril pour sa gloire.
Quelque fruit que le duc espère en recueillir,
Je viens d'ôter au roi les moyens de faillir :
Pertharite, en un mot, n'est plus en sa puissance.
Mais ne présumez pas que j'aie eu l'imprudence
De laisser à sa fuite un libre et plein pouvoir
De se montrer au peuple, et d'oser l'émouvoir.
Pour fuir en sureté je lui prête main-forte,
Ou plutôt je lui donne une fidelle escorte,
Qui, sous cette couleur de lui servir d'appui,
Le met hors du royaume, et me répond de lui.
J'empêche ainsi le duc d'achever son ouvrage,
Et j'en donne à mon roi ma tête pour otage.

Votre bonté, madame, en prendra quelque soin.

ÉDUIGE.

Oui, je serai pour toi criminelle au besoin :
Je prendrai, s'il le faut, sur moi toute la faute.

UNULPHE.

Ou je connois fort mal une vertu si haute,
Ou s'il revient à soi, lui-même tout ravi
M'avoûra le premier que je l'ai bien servi.

## SCENE II.

### GRIMOALD, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que voulez-vous, enfin, madame, que j'espère ?
Qu'ordonnez-vous de moi ?

ÉDUIGE.

Que fais-tu de mon frère ?
Qu'ordonnes-tu de lui, prononce ton arrêt.

GRIMOALD.

Toujours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt ?

ÉDUIGE.

Veux-tu suivre toujours le conseil tyrannique
D'un traître qui te livre à la haine publique ?

GRIMOALD.

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accusez !
Je vous offre sa grace, et vous la refusez !

ÉDUIGE.

Cette offre est un supplice aux princes qu'on opprime ;

Il ne faut point de grace à qui se voit sans crime ;
Et tes yeux, malgré toi, ne te font que trop voir
Que c'est à lui d'en faire, et non d'en recevoir.
Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toi-même ;
Sois tel que je t'aimois, si tu veux que je t'aime ;
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan :
J'aime encor son vainqueur, mais non pas son tyran.
Rends-toi cette vertu pleine, haute, sincère,
Qui t'affermit si bien au trône de mon frère ;
Rends-lui du moins son nom, si tu me rends ton cœur.
Qui peut feindre pour lui, peut feindre pour la sœur ;
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule,
Quand je vois qu'avec lui ton ame dissimule.
Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rends.

GRIMOALD.

Lisez-y donc vous-même, il est à vous, madame ;
Vous en voyez le trouble aussi-bien que la flâme.
Sans plus me demander ce que vous connoissez,
De grace, croyez-en tout ce que vous pensez.
C'est redoubler ensemble, et mes maux, et ma honte,
Que de forcer ma bouche à vous en rendre compte.
Quand je n'aurois point d'yeux, chacun en a pour moi.
Garibalde lui seul a méconnu son roi ;
Et par un intérêt qu'aisément je devine,
Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'assassine ;
Mais que plutôt le ciel me foudroie à vos yeux,
Que je songe à répandre un sang si précieux.

Madame, cependant, mettez-vous en ma place :
Si je le reconnois, que faut-il que j'en fasse ?
Le tenir dans les fers avec le nom de roi,
C'est soulever pour lui ses peuples contre moi;
Le mettre en liberté, c'est le mettre à leur tête,
Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.
Puis-je m'assurer d'eux, et souffrir son retour ?
Puis-je occuper son trône, et le voir dans ma cour ?
Un roi, quoique vaincu, garde son caractère;
Aux fidelles sujets sa vue est toujours chère;
Au moment qu'il paroît, les plus grands conquérans,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans;
Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître.
Ainsi mon mauvais sort a de quoi me punir,
Et de le délivrer, et de le retenir.
Je vois dans mes prisons sa personne enfermée,
Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée.
Là, mon bras animé de toute ma valeur,
Chercheroit avec gloire à lui percer le cœur :
Mais ici, sans défense, hélas! qu'en puis-je faire ?
Si je pense régner, sa mort m'est nécessaire;
Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour lui,
Qu'en mille bataillons il auroit moins d'appui.
Pour conserver sa vie, et m'assurer l'empire,
Je fais ce que je puis à le faire dédire;
Des plus cruels tyrans j'emprunte le courroux,
Pour tirer cet aveu de la reine ou de vous;
Mais par-tout je perds tems, par-tout même constance

Rends à tous mes efforts pareille résistance.
Encor, s'il ne falloit qu'éteindre ou dédaigner
En des troubles si grands la douceur de régner,
Et que pour vous aimer et ne vous point déplaire
Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire,
Je me vaincrois moi-même, et lui rendant l'état,
Je mettrois ma vertu dans son plus haut éclat.
Mais je vous perds, madame, en quittant la couronne;
Puisqu'il vous faut un roi, c'est vous que j'abandonne;
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu,
Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.
Vous, pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
Si vous êtes sensible encore à mes prières,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un frère et d'un amant.
Mon amour de tous deux vous fait la souveraine:
Ordonnez-en vous-même, et prononcez en reine.
Je périrai content, et tout me sera doux,
Pourvu que vous croyiez que je suis tout à vous.

ÉDUIGE.

Que tu me connois mal, si tu connois mon frère!
Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère,
Que j'ose mépriser un comte généreux,
Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux?
Aime-moi si tu veux, mais crois-moi magnanime,
Avec tout cet amour garde-moi ton estime;
Crois-moi quelque tendresse encor pour mon vrai sang,
Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang.

Et que vers Gundebert je crois ton serment quitte,
Quand tu n'aurois qu'un jour régné pour Pertharite.
Milan qui l'a vu fuir, et t'a nommé son roi,
De la haine d'un mort a dégagé ma foi.
A présent je suis libre, et comme vraie amante
Je secours malgré toi ta vertu chancelante,
Et dérobe mon frère à ta soif de régner
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.
Oui, j'ai brisé ses fers, j'ai corrompu ses gardes,
J'ai mis en sureté tout ce que tu hasardes.
Il fuit, et tu n'as plus à traiter d'imposteur
De tes troubles secrets le redoutable auteur.
Il fuit, et tu n'as plus à craindre de tempête.
Secourant ta vertu, j'assure ta conquête;
Et les soins que j'ai pris.... Mais la reine survient.

## SCENE III.

### GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD, *à Rodelinde.*

Que tardez-vous, madame, et quel soin vous retient;
Suivez de votre époux le nom, l'image ou l'ombre;
De ceux qui m'ont trahi croissez l'indigne nombre,
Et délivrez mes yeux trop aisés à charmer,
Du péril de vous voir, et de vous trop aimer.
Suivez, votre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE.

Rends-le moi donc, tyran, afin que je le suive.
A quelle indigne feinte oses-tu recourir,
De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir?
Lâche, présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais,
Et jusque dans ton cœur découvrir tes forfaits?

ÉDUIGE.

Madame....

RODELINDE.

Hé bien! madame, êtes-vous sa complice?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice?
Et sa main qu'il vous tend vous plaît-elle à ce prix?

ÉDUIGE.

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,

Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frére,
Si je veux être sœur, comme vous étiez mère.

RODELINDE.

Ne me reprochez point une juste fureur,
Où des feux d'un tyran me réduisoit l'horreur;
Et puisque de sa foi vous êtes ressaisie,
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.

ÉDÜIGE.

Ne me reprochez point des sentimens jaloux,
Quand je hais les tyrans autant et plus que vous.

RODELINDE.

Vous pouvez les haïr, quand Grimoald vous aime?

ÉDUIGE.

J'aime en lui sa vertu plus que son diadême;
Et voyant quels motifs le font encore agir,
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.

RODELINDE, *à Grimoald.*

Rougis-en donc toi seul, toi qui caches ton crime,
Qui t'immolant un roi dérobes ta victime;
Et d'un grand ennemi déguisant tout le sort,
Le fait fourbe en sa vie, et fuir après sa mort.
De tes fausses vertus les brillantes pratiques
N'élevoient que pour toi ces tombeaux magnifiques,
C'étoient de vains éclats de générosité,
Pour rehausser ta gloire avec impunité.
Tu n'accablois son nom de tant d'honneurs funèbres,
Que pour ensevelir sa mort dans les ténèbres,
Et lui tendre avec pompe un piége illustre et beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.

Soule toi de son sang, mais rends-moi ce qui reste,
Attendant ma vengeance ou le courroux céleste,
Que je puisse...

GRIMOALD, *à Eduige.*

Ah! madame, où me réduisez-vous,
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer son époux?
Votre pitié ne sert qu'à me couvrir de honte,
Si, quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre compte,
Et si la cruauté de mon triste destin
De ce que vous sauvez me nomme l'assassin.

UNULPHE.

Seigneur, je crois savoir la route qu'il a prise;
Et si sa majesté veut que je l'y conduise,
Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ses vœux.
Allons, allons, madame, et souffrez que je tâche...

RODELINDE, *à Unulphe.*

O d'un lâche tyran ministre encor plus lâche,
Qui, sous un faux semblant d'un peu d'humanité,
Penses contre mes pleurs faire sa sureté!
Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes
Aux yeux des bons sujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris
Du peuple et de la cour n'émeuvent les esprits?
Traître, si tu n'étois de son intelligence,
Pourroit-il refuser ta tête à sa vengeance?
Que devient, Grimoald, que devient ton courroux?
Tes ordres en sa garde avoient mis mon époux;
Il a brisé ses fers, il sait où va sa fuite;

Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite ;
Et quand son sang devroit te répondre du sien,
Il te voit, il te parle, et n'appréhende rien.

GRIMOALD, *à Rodelinde.*

Quand ce qu'il fait pour vous hasarderoit ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir servie.
Si j'avois cependant quelque peur que vos cris
De la cour et du peuple émussent les esprits,
Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
J'aurois trop de moyens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, madame, en pleine liberté;
Vous pouvez faire agir toute votre fierté,
Porter dans tous les cœurs ce qui régne en votre ame,
Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.
Mais que veut ce soldat?

## SCENE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, un soldat.

LE SOLDAT.

Vous avertir, seigneur,
D'un grand malheur ensemble, et d'un rare bonheur.
Garibalde n'est plus, et l'imposteur infame,
Qui tranche ici du roi, lui vient d'arracher l'ame:
Mais ce même imposteur est en votre pouvoir.

GRIMOALD.

Que dis-tu, malheureux?

LE SOLDAT.

Ce ce que vous allez voir.

GRIMOALD.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite!
Faut-il que de nouveau mon cœur embarrassé
Ne puisse... Mais dis-nous comment tout s'est passé.

LE SOLDAT.

Le duc ayant appris quelles intelligences
Déroboient un tel fourbe à vos justes vengeances,
L'attendoit à main forte, et lui fermant le pas,
« A lui seul, nous dit-il, mais ne le blessons pas.
» Réservons tout son sang aux rigueurs des supplices;
» Et laissons par pitié fuir ses lâches complices. »
Ceux qui le conduisoient, du grand nombre étonnés,

Et par mes compagnons soudain environnés,
Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Lui que l'ordre reçu nous forçoit d'épargner,
Jusqu'à baisser l'épée, et le trop dédaigner,
S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage,
Jusque sur notre chef pousse toute sa rage,
Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein,
Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein.
Nos bras étoient levés pour l'en punir sur l'heure;
Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure;
Et son dernier soupir est un ordre nouveau
De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne;
Et vous pouvez, seigneur, ordonner de sa peine:
Le voici.

GRIMOALD.

Quel combat pour la seconde fois!

## SCENE DERNIERE.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, soldats.

PERTHARITE.

Tu me revois, tyran qui méconnois les rois,
Et j'ai payé pour toi d'un si rare service
Celui qui rend ma tête à ta fausse justice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a si bien servi,
Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi;
Hâte-toi de venger ce ministre fidelle;
C'est toi qu'à sa vengeance en mourant il rappelle.
Signale ton amour, et parois aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encor de lui;
Mais cesse désormais de traiter d'imposture
Les traits que sur mon front imprime la nature.
Milan m'a vu passer, et par-tout en passant
Jai vu couler ses pleurs pour son prince impuissant;
Tu lui déguiserois en vain ta tyrannie,
Pousses-en jusqu'au bout l'insolente manie;
Et quoique ta fureur te prescrive pour moi,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.

GRIMOALD.

Oui, tu l'es en effet, et j'ai su te connoître
Dès le premier moment que je t'ai vu paroître.
S i,'ai fermé les yeux, si j'ai voulu gauchir,
Des maximes d'état j'ai voulu t'affranchir,

Et ne voir pas ma gloire indignement trahie
Par la nécessité de m'immoler ta vie.
De cette aveuglement les soins mystérieux
Empruntoient les dehors d'un tyran furieux,
Et forçoient ma vertu d'en souffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroi du supplice.
Mais mon dessein n'étoit que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en serviteur fidelle,
Ce que ma violence attendoit de son zèle;
Mais un traître, pressé par d'autres intérêts,
A rompu tout l'effet de mes désirs secrets.
Ta main, graces au ciel, nous en a fait justice;
Cependant ton retour m'est un nouveau supplice.
Car enfin que veux-tu que je fasse de toi?
Puis-je porter ton sceptre, et te traiter de roi?
Ton peuple qui t'aimoit, pourra-t-il te connoître,
Et souffrir à tes yeux les lois d'un autre maître?
Toi-même pourras-tu, sans entreprendre rien,
Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien?
Pourras-tu négliger l'occasion offerte,
Et refuser ta main ou ton ordre à ma perte?

Si tu n'étois qu'un lâche, on auroit quelque espoir,
Qu'enfin tu pourrois vivre, et ne rien émouvoir:
Mais qui me croit tyran, et hautement me brave,
Quelque foible qu'il soit, n'a point le cœur d'esclave,
Et montre une grande ame au dessus du malheur,
Qui manque de fortune, et non pas de valeur.
Je vois donc malgré moi ma victoire asservie

A te rendre le sceptre, ou prendre encor ta vie :
Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
Plus ceux de ma vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière,
Je lui dois, comme à toi, liberté toute entière;
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, et tu t'en vas régner.
Milan, revois ton prince, et reprends ton vrai maître,
Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnoître;
Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité....

PERTHARITE.

Ah! c'est porter trop loin la générosité.
Rendez-moi Rodelinde, et gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD.

Rodelinde, et Milan, et mon cœur sont à vous,
Et je vous remettrois toute la Lombardie,
Si comme dans Milan je régnois dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, seigneur, que le feu roi
En fit reine Eduige; et lui donnant ma foi,
Je promis....

ÉDUIGE, *à Grimoald.*

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre;
Et je mériterois un nouveau changement,
Si mon cœur n'égaloit celui de mon amant.

PERTHARITE, *à Eduige.*

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie.

Avec ce grand héros je vous laisse Pavie;
Et me croirois moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyois sans sceptre un bras si généreux.

RODELINDE, *à Grimoald.*

Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence.
Je présumois beaucoup de votre violence;
Mais je n'aurois osé, seigneur, en présumer
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD, *à Rodelinde.*

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

RODELINDE.

Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse,
Que l'un et l'autre état en admire les nœuds,
Et doute avec raison qui règne de vous deux.

PERTHARITE.

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce peuple heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# EXAMEN DE PERTHARITE.

Le succès de cette tragédie a été si malheureux, que pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir, je n'en dirai presque rien. Le sujet est écrit par Paul Diacre au quatrième et cinquième livre des gestes des Lombards, et depuis lui par Erycius Puteanus, au second livre de son histoire des invasions de l'Italie par les barbares. Ce qui l'a fait avorter au théâtre, a été l'événement extraordinaire qui me l'avoit fait choisir. On n'y a pu supporter qu'un roi dépouillé de son royaume, après avoir fait tout son possible pour y rentrer, se voyant sans force et sans amis, en cède à son vainqueur les droits inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains, tant les vertus de bon mari sont peu à la mode. On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente au troisième acte, quoique le bruit de son retour soit épandu dès le premier, ni que Grimoald reporte toutes ses affections à Eduige, si tôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avoit cru mort jusque-là, le mettoit dans l'impossibilité de réussir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des person-

nages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers actes, et la réduit au second ou au troisième dans les deux derniers. J'ajoute ici, malgré sa disgrace, que les sentimens en sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés, et que la façon dont le sujet s'explique dans la première scène ne manque pas d'artifice.

# TABLE DES PIECES
## CONTÉNUES
## DANS LE TOME HUITIÈME.

### DON SANCHE D'ARRAGON,
COMÉDIE HÉROÏQUE EN CINQ ACTES.



### NICOMEDE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.



### PERTHARITE, ROI DES LOMBARDS,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.



*Fin de la table du tome huitième.*

